U d'/of OTTAWA
39003002236825

REGNARD

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

REGNARD

REGNARD

CHEFS-D'ŒUVRE DRAMATIQUES

INTRODUCTION PAR
ALPHONSE SÉCHÉ

ÉDITION
LUTETIA

BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

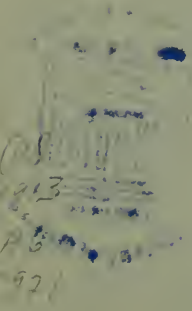
Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

Universitas
BIBLIOTHECA

ÉDITION LUTETIA

Publiée sous la direction de

ALPHONSE SÉCHÉ



INTRODUCTION

PAR ALPHONSE SÉCHÉ

La vie de certains auteurs est l'expression de leur œuvre. Si l'on préfère, on peut dire que l'œuvre de ces auteurs est l'expression de leur personnalité et de leur vie. En y apportant quelque complaisance, de l'ingéniosité, il n'est pas d'écrivain — philosophe, romancier, dramaturge ou poète — dont on ne puisse mettre en parallèle les ouvrages, le caractère et la vie.

Si l'on voulait procéder ainsi pour Regnard, il ne serait pas autrement difficile de découvrir tels traits, dans son théâtre, ayant avec lui-même un rapport plus ou moins immédiat. Toutefois, l'œuvre de Regnard semble plus représentative de son époque, moralement et littérairement parlant, que de son créateur, et c'est sous cet angle que nous l'examinerons. Il est vrai que Regnard est lui-même très représentatif de son siècle.

Il y a, dans la vie de Regnard, un épisode hautement pittoresque, voire un peu tragique. Par ailleurs, et bien qu'il ait vécu de manière plutôt dissolue, la vie de l'auteur des *Folies Amoureuses* manque d'événements marquants. Bourgeois, mais très réelle-

ment grand seigneur par la fortune, Regnard mena la vie des hommes de sa condition et de son temps, vie dont ses pièces présentent un tableau satirique mais exact. Il était de Paris ; ses parents, honorables commerçants des Halles, s'étaient enrichis dans le négoce des salines. Il naît en 1655 et reçoit les prénoms de Jean-François. Il eut cinq sœurs et deux frères. Il avait deux ans et demi, lorsque son père, Pierre Regnard, mourut. Élevé en gentilhomme, sa jeunesse première fut rien moins que studieuse. Il était paresseux ; il le demeura. Son excuse est pour le moins autant dans sa fortune que dans sa nature de poète. A propos de Regnard, on ne peut véritablement pas parler de *vocation littéraire*. Il se mit tard au théâtre, non sans avoir, au préalable, composé de petits vers. Cependant, à l'entendre, il aurait rimé dès l'âge de douze ans :

> Un démon, ennemi du repos de ma vie,
> De rimer en naissant m'inspira la folie,
> Et je n'eus pas encore assemblé douze hivers,
> Qu'errant sur l'Hélicon, je composais des vers.

Il faisait cela en amateur, et sa passion réelle était autre part : dans les voyages. Il cessera tout d'un coup de voyager, mais, durant une dizaine d'années, il ne demeurera pas en place. Il n'avait pas vingt ans qu'il courait les routes du monde. Tour à tour, il visite l'Italie, Constantinople, la Syrie, la Belgique, l'Autriche, l'Allemagne, la Pologne, la Hollande, la Suède, le Danemark. Il poussera jusqu'en Laponie.

Plus tard, il tirera des impressions, des souvenirs de ces déplacements, et cela formera d'agréables petits ouvrages.

Outre le goût du voyage, il avait aussi celui du jeu. Regnard fut un joueur impénitent, d'ailleurs heureux. Un joueur qui gagne est à demi pardonné ! Regnard gagnait. Sachons-lui gré d'avoir nargué la chance au point d'écrire *le Joueur*, satire morale, et l'une de ses meilleures pièces.

C'est au cours d'un voyage en Italie qu'il lui arriva la chose fâcheuse qui marqua sa vie d'un trait presque byronien — déjà !... Pour ce voyage, — c'était en 1678 — Regnard avait pris avec lui un certain gentilhomme de Picardie, à peine son aîné de deux ans, M. Aucousteaux de Fercourt. D'abord, tout alla bien. En passant par Bologne, le futur auteur des *Ménechmes* fit la gracieuse rencontre, un soir de carnaval, c'était fatal, de Madame de Prade, l'Elvire de son petit roman *la Provençale*. Le hasard devait jouer un singulier rôle dans l'intrigue qui se noua. Ce fut par hasard, en effet, que Regnard retrouva sa belle Arlésienne à Rome ; le hasard fut plus grand encore qui la mit, avec son mari, sur le même bateau que Regnard et son ami faisant voile, de Gênes, vers Marseille.

En ce temps-là, la Méditerrannée était sillonnée de corsaires. L'Algérie se trouvait en guerre avec l'Angleterre. Au reste, les Barbaresques n'y regardaient pas de si près ; pour eux toute prise était bonne, quel que fût son pavillon. Le bateau qui portait Regnard, Aucousteaux de Fercourt, M. et Madame de Prade,

arborait précisément le pavillon anglais, et la malchance voulut que l'on rencontrât deux navires du fameux corsaire Messo-Morto. On ne se rendit pas sans combattre, pourtant il fallut se rendre. Transportés à Alger, mis en vente, achetés par un nommé Achmet-Thalem, notre poète et ses compagnons de voyage connurent les douceurs de l'esclavage. Les fers aux pieds, copieusement nourris de coups de bâton, ils durent exécuter les plus pénibles travaux. Aucousteaux et Regnard obtinrent la promesse d'être rendus à la liberté, contre une somme de douze mille livres chacun, mais, en attendant que l'argent vînt de France, la captivité n'en continuait pas moins. On tenta de fuir. Découverts, le gentilhomme picard et le bourgeois de Paris reçurent un certain nombre de coups de nerf de bœuf sur la plante des pieds, afin de les aider à retrouver les noms de leurs complices. Le premier supporta l'épreuve bouche close ; quant au pauvre Regnard, sensible et sans héroïsme, il avoua tout ce que l'on voulut. Enfin, l'argent arrive. Achmet-Thalem se contente de dix mille livres. Des deux mille livres restantes on obtient la libération de Madame de Prade. Quant au mari, il s'en tira seul, plus tard !... Deux mille livres, pour une jolie femme, c'était peu. Il s'est trouvé des biographes de Regnard pour douter des charmes de la bonne amie du poète. Pour le bon goût de notre auteur, nous fermerons l'oreille à ces méchantes insinuations...

La captivité de Regnard avait duré huit mois. Rentré en France en 1679, il en quitte au mois d'avril

1681, pour un grand tour aux pays du nord. C'est alors qu'il pousse jusqu'en Laponie. A partir de 1682, il ne voyagera plus qu'à petites distances de Paris. Le jeu, le monde, le théâtre et peut-être aussi un sincère amour suffiront à l'occuper. En 1683, il achète, fort cher, la charge de trésorier de France aux finances, charge dans laquelle il demeure dix-sept années.

Celle dont il devint amoureux, et qui semble bien avoir été l'unique passion de sa vie, n'était pas trop digne de lui. Le monde des « demi-filles » d'alors en comptait peu de plus connues que les sœurs Loyson. La bonne compagnie se pressait chez elles. On y jouait. Le jeu y mena probablement Regnard. L'une était blonde et s'appelait Doguine ; l'autre était brune et répondait au nom symbolique de Tontine : Regnard s'en éprit au point qu'il voulut l'épouser. Il avait de l'illustration, une charge honorable, de la fortune, et cependant la belle, sur les conseils de sa mère, lui préféra un vieillard, noble sans doute, riche, cela s'entend : M. de la Boissière. Ainsi l'auteur du *Légataire* échappa-t-il au ridicule et encore au déshonneur de donner son nom à une gourgandine.

Quelque temps avant sa mort, il composa, pour une amie, ces petits vers, qui nous le montrent plein de sagesse :

De deux grains de philosophie
Je sais assaisonner ma vie ;
Fortune, garde tes faveurs :
Un peu de bon sens rectifie
Chez moi les vulgaires erreurs.

Ma conduite le justifie.
Ces grands, ces illustres revers,
Dont je viens de voir les exemples,
M'empêchent de bâtir des temples
Aux idoles de l'univers.
Quoique le ciel qui vous caresse
Ne m'ait pas fait de biens ample profusion,
Je lui dis tous les jours en forme d'oraison :
« N'augmente rien à ma richesse,
« Retranche à mon ambition. »

Il n'avait pas cinquante-cinq ans quand il mourut, des suites d'une indigestion, dans son château de Grillon, près de Dourdan. Sa fin soudaine fit penser à Voltaire qu'il s'était suicidé. On le savait tombé dans une mélancolie sombre accrue par une malheureuse dartre qui lui couvrait la face. « C'est une grande mortification pour moi, disait-il, de me voir attaqué par l'endroit le plus sensible. » Quoi qu'il en soit, il mourut, et ce fut ce jour-là une perte irréparable pour les lettres françaises.

*
* *

Trois traits de la vie de Regnard marquent l'œuvre de l'écrivain. Il était grand seigneur et paresseux. Cela le porta toujours, et bien qu'il ait beaucoup produit, à faire de la littérature un peu en amateur. A tout prendre, ces trois traits sont bien d'un homme de son temps. Grand seigneur, il traitera de haut et avec désinvolture son art même ; paresseux, il se contentera trop aisément et acceptera des colla-

borations regrettables ; amateur, il ne consacrera au travail que ses heures libres de galanteries et de jeux.

La Provençale, le petit récit romanesque dans lequel il raconte, en l'arrangeant agréablement, son aventure avec la belle Madame de Prade et ses tribulations en Algérie, lui sert de débuts littéraires. Abordant le théâtre, il écrit une tragédie, *Sapor*, lamentable « devoir » où l'on trouve un peu d'*Iphigénie*, un peu de *Britannicus*, et beaucoup d'*Andromaque*. Au surplus, l'influence de Racine, on la suivra dans toute l'œuvre de Regnard ; elle va souvent jusqu'aux réminiscences. Regnard était plein du souvenir des grands maîtres de la scène française au XVII^e^ siècle. Plus d'une fois, il nous donne à penser à Corneille, à Molière. Il prend, ou, si l'on préfère, disons qu'il garde les personnages de ce dernier ; il se rappelle certains de ses mots, certains de ses vers, mais c'est de Racine surtout que le tour de sa langue se rapproche, encore que le style de Regnard soit très personnel et très représentatif du style de son siècle.

Avant de rien faire représenter sous son nom, il collabore secrètement aux pièces que Fatouville, conseiller au Parlement de Rouen, donnait aux Italiens. Enfin, en 1688, il signe seul et fait jouer *le Divorce*, puis *la Descente d'Arlequin aux Enfers*. Il rencontre son premier succès avec *l'Homme à bonnes fortunes*, en 1690. Viennent ensuite *la Critique de l'Homme à bonnes fortunes*, les *Filles Errantes*, la *Coquette*, farces de ton et de sujet légers. Regnard,

cependant, s'achemine rapidement vers la comédie. Ayant fait la connaissance de Dufresny (au théâtre, La Rivière), il va accepter quelque peu son aide, déplorable pratique dont il se défera difficilement. Après Dufresny, Gâcon, l'auteur du *Poète sans fard*, sorte d'aventurier de lettres, lui prête son concours. Ce sont bien là façons de grand seigneur et de paresseux : le premier n'attache pas assez de prix à la littérature pour se formaliser d'un semblable procédé, le second est trop naturellement intéressé à l'affaire pour réclamer. Rappelons-nous que Lamartine, grand seigneur authentique, dont la première préoccupation fut toujours la politique, et qui considérait la poésie comme un passe-temps, laissait à ses secrétaires le soin de trouver les rimes manquantes aux poèmes qu'il avait composés au cours de ses promenades.

Assurément, on a exagéré la part de Gâcon dans les comédies de Regnard ; le poète sans fard s'est lui-même beaucoup trop flatté. Les commentateurs de Regnard se sont également montrés trop enclins à excuser Regnard. Le peu qui soit à Gâcon dans l'œuvre de Regnard, il est regrettable que ce dernier le lui ait laissé mettre. Ces manières sont peut-être susceptibles d'en imposer aux écrivains crottés : elles sont sans dignité. Si l'on accorde au collaborateur anonyme plus que son bien, l'autre en est responsable.

Les défauts de Regnard — voire ses vices — l'ont quelquefois servi. C'est ainsi qu'aimant le jeu, l'idée lui est venue de se railler du joueur. La vivacité, le brio de son style, il les doit à sa paresse. Il gagne en naturel ce qu'il perd à ne point suffisamment remettre

son travail sur le métier. C'est chose plaisante d'entendre les critiques lui faire la leçon. Aujourd'hui, nous ne lui adresserons pas de sanglants reproches, pour avoir accouplé *consentit* et *fils*, *réserve* et *grève*, ou écrit *dote* pour rimer avec *radote*.

Avant d'accueillir les grandes œuvres de Regnard, le Théâtre-Français lui monta trois pièces en un acte : *Attendez-moi sous l'orme*, *la Sérénade*, *le Bal*, trois petites choses pleines de verve et de fantaisie. *Le Joueur* parut devant la rampe en 1696 ; *le Distrait*, l'année suivante. *Démocrite amoureux* est de 1700 ; *les Folies Amoureuses*, de 1704 ; *les Ménechmes*, de 1705 ; *le Légataire Universel*, de 1708.

Opposé au *Joueur*, *le Distrait*, par certains côtés, est supérieur. Le premier acte est extrêmement brillant. Mais, dans l'ensemble, la pièce ne présente pas l'intérêt soutenu du *Joueur*, encore que le caractère de Léandre (le Distrait) soit mieux venu, plus consistant, que celui de Valère.

M. Lanson a écrit : « Regnard est un vaudevilliste qui a du style, un Duvert qui aurait le vers de Molière. » Ce jugement trop sévère n'est pas entièrement vrai. L'auteur du *Légataire* n'a point le vers de l'auteur du *Misanthrope*. La langue de Regnard est souple, rapide, légère, facile, brillante, claire, solide ; littérairement il se pourrait qu'elle vaille mieux que la langue de Molière. Regnard est plus artiste ; Molière plus humain. Quelquefois Regnard est un peu maniéré ; son adresse verbale ne creuse pas profond dans les sentiments. Molière simple, franc, naturel, épuise le cœur et la conscience. Même dans la

farce, Molière est un observateur. Il nous force à réfléchir. Par là, il est moraliste. Peu soucieux de la vraisemblance, Regnard mérite le qualificatif de vaudevilliste ; il fait rire ; il ne songe pas à autre chose. Ses pièces ne sont cependant pas dénuées d'observation. Il a le sens de la satire et de la caricature. Ses personnages sont vrais. Ils ne sont pas complets. Il n'observe l'homme que d'écorce. Il est superficiel. Il manque d'émotion. Regnard n'a point souffert ; la vie lui fut trop commode. Il a bien vu les travers de ses contemporains ; il s'en est amusé ; nous nous en divertissons. Il lui aurait fallu descendre en lui-même. Il ne semble pas en avoir eu le loisir. Faute d'humanité, faute de profondeur dans la psychologie, Regnard reste bien au-dessous de Molière. Chez Molière les types abondent, marqués de traits définitifs, éternels ; presque toutes ses pièces sont des comédies de caractères. Chez Regnard, celles-là même qui s'annoncent comme telles, *le Joueur*, *le Distrait*, tournent au vaudeville. Cependant, si elles témoignent du don médiocre de leur auteur pour créer des types humains, elles montrent son talent à présenter, en les tournant à la caricature, les mœurs de la société de son temps.

*
* *

De ce point de vue, ainsi que du point de vue littéraire, Regnard est un écrivain de transition. Il prolonge Molière ; il annonce Marivaux. Son style tient du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles ; ses personnages pareillement. Voltaire a dit du théâtre de Molière,

peintre et critique de la société de son temps, que c'est une « école de la vie civile ». Dans une certaine mesure, le théâtre de Regnard est, non pas une école — il n'est pas marqué de traits suffisamment généraux pour cela, mais il est un tableau assez exact de la vie civile de son époque. Comme Molière, Regnard emprunte beaucoup à Plaute ; leurs personnages sont les mêmes : quelle différence pourtant des uns aux autres ! Entre un valet de Molière et un valet de Regnard, il n'y a pas cinquante ans : on peut juger au langage du second de l'évolution des idées et des mœurs. En dépit d'une certaine liberté, combien il y a plus de *tenue* chez le premier. Regnard nous achemine à la Régence.

Voici les jeunes gens de Molière ; on ne les donnerait pas pour des modèles de vertu ; ils ne sont cependant point dépourvus de naïveté. Même lorsqu'ils trompent un père, tout sentiment de respect ne les abandonne pas. Ils sont très « gentilshommes ». Avant de céder aux expédients, ils ont à combattre d'honnêtes scrupules. Les jeunes gens de Regnard font trop souvent penser à des chevaliers d'industrie. La manière dont le Chevalier, des *Ménechmes*, berne son frère, rappelle singulièrement la manière d'un adroit voleur. Quant à Valère, c'est plus qu'un joueur : un cynique coquin. Le public de Molière aurait-il supporté la scène du *Joueur*, où Valère met en gage le portrait d'Angélique ? Quand Regnard ose cette scène, le règne de l'amour précieux est passé. L'amour se fait badin et réaliste. Il ne se confond plus avec l'honneur : il a cessé d'être un stimulant de

l'honneur. On salue encore les femmes très bas, mais on ne se met plus en frais de toilette morale pour leur plaire. Même à leurs yeux, la vertu est un peu ridicule. Le théâtre de Regnard est ici un fidèle miroir.

Très significatifs de l'évolution des esprits sont les rapports entre maîtres et valets, dans les pièces de Regnard. Chez Molière, les valets — survivance des esclaves de Plaute ! — ne sont jamais que des auxiliaires momentanés. Le maître a recours à leurs services, à leur « complaisance » dans les moments désespérés. Chez Regnard, les valets sont des auxiliaires de tous les moments. Aussi, malgré les « monsieur » et les quelques « maraud », il s'établit comme une camaraderie entre le maître et le valet. Valentin, des *Ménechmes*, parle au Chevalier sur un ton d'égalité impertinente, qui ne prend assurément point la peine de dissimuler l'opinion que l'on a du noble seigneur :

Si vous ne mentez pas, monsieur, je vous croirai...

Le dernier des gentilshommes, quarante ans plus tôt, n'aurait point toléré ce mot. Les jeunes gens de Molière, infatués, avec une sorte de candeur de leur supériorité, parlent avec hauteur ; ils commandent, ils menacent — et le bâton suit parfois la parole ! Il faut vraiment qu'ils soient apeurés et incapables de se tirer eux-mêmes d'un mauvais pas — précisément parce que les moyens de fourberie leur sont étrangers — pour qu'ils réclament l'aide de leur valet. On les voit supplier, se jeter à genoux. C'est le cas

des *Fourberies de Scapin*. Qu'on y regarde de près : il y a beaucoup moins de familiarité, beaucoup moins d'abaissement dans l'acte de Léandre que dans tout ce que le Chevalier, des *Ménechmes*, supporte de Valentin. Socialement, le geste de Léandre ne signifie rien ; c'est le geste tout spontané de la jeunesse. La morgue de Scapin, dictée par un sentiment de revanche, fait tomber à peine pour un instant une barrière en réalité très haute entre les deux personnages. Dans les mêmes circonstances Valentin aurait une bien autre familiarité; loin d'être spontané et juvénile, l'agenouillement du Chevalier s'accompagnerait de raillerie et, par là même, serait un peu dégradant.

Si l'on compare les jeunes filles de Regnard à celles de Molière, on fera des observations identiques. Chez elles aussi, le relâchement du langage nous surprend. Les jeunes filles de Molière sont demeurées soumises, craintives, timides. Il faut absolument que la servante-amie les entraîne. Mariane, de *Tartuffe*, est tremblante devant son père. Angélique a besoin d'être soutenue dans sa résistance par Toinette. Les jeunes filles de Molière sont romanesques, mais bien élevées, discrètes et très pures. Agnès est adorable. Quand Regnard écrit, Agnès n'est plus possible. Isabelle, du *Distrait*, ne la rappellera par instants que de très loin. Aucune jeune fille de Molière ne pourrait jouer Agathe, des *Folies Amoureuses :* on ne verrait dans ce rôle que Toinette, la servante du *Malade Imaginaire.*

Les servantes de Regnard sont charmantes. Elles ont de l'esprit, de la fantaisie, de la malice et beau-

coup de vie. Elles viennent tout droit de Molière. La différence avec leur modèle est celle que nous notons pour les jeunes gens, pour les valets, pour les jeunes filles, à savoir, une familiarité, une hardiesse, une verdeur de langue, un relâchement général enfin dans la tenue, dans l'expression, dans l'esprit qui désigne l'époque où elles furent conçues. Les servantes de Regnard sont les sœurs aînées des soubrettes du XVIIIe siècle. Les valets et les servantes de Regnard ont une plaisante façon de se dire : « Mon enfant ! » — Décidément, si près encore de Molière, nous sommes déjà loin du grand siècle. Un détail de l'art du meuble marque admirablement le passage d'une société à une autre : la grande chaise est devenue le petit fauteuil !... C'est là toute la philosophie du XVIIIe siècle commençant, en opposition avec la majesté du règne de Louis XIV dans sa gloire pleinière ; c'est celle même de l'art de Regnard mis en regard de l'art de Molière.

ALPHONSE SÉCHÉ.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE REGNARD

Œuvres, 1708, 2 vol. in-12.
Œuvres, 1731, 5 vol. in-12, sans les pièces du Théâtre italien.
Œuvres, 1789–1790, 6 vol. in-8°, publiés par G. Garnier. — 16 comédies jouées à la Comédie-Française ; 12 comédies italiennes ; poésies ; *la Provençale ; Voyages en Normandie et en Laponie.*
Œuvres, 1819–1820, 5 vol. in-8°, publiés par Lequien.
Œuvres, 6 vol., publiés par Crapelet.

PRINCIPAUX TRAVAUX A CONSULTER SUR REGNARD

Compaignon de Marchéville. *Bibliographie et Iconographie des œuvres de J.-F. Regnard*, 1877.
D.-L. Gilbert. Éloge de Regnard, 1859.
P. Toldo. *Études sur le théâtre de Regnard*, Revue d'histoire littéraire, 1903, 1904, 1905.
F. Sarcey. *Quarante ans de théâtre*, t. II.
J. Guyot. *Le poète Jean Regnard en son château de Grillon*, 1907, in-4°.

TABLE

Pages

LE JOUEUR, comédie en cinq actes . . 23

DÉMOCRITE, comédie en cinq actes . . 139

LES FOLIES AMOUREUSES, comédie en trois actes 235

LES MÉNECHMES, comédie en cinq actes . 299

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, comédie en cinq actes 409

LE JOUEUR

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois le mercredi 19 décembre 1696

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Valère.
VALÈRE, amant d'Angélique.
ANGÉLIQUE, amante de Valère.
LA COMTESSE, sœur d'Angélique.
DORANTE, oncle de Valère, et amant d'Angélique.
LE MARQUIS.
NÉRINE, suivante d'Angélique.
MADAME LA RESSOURCE, revendeuse à la toilette.
HECTOR, valet de Valère.
M. TOUTABAS, maître de trictrac.
GALONIER, tailleur.
MADAME ADAM, sellière.
UN LAQUAIS d'Angélique.
TROIS LAQUAIS du Marquis.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

HECTOR, dans un fauteuil, près d'une toilette.

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier !
Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier ?
Je ronflerais mon soûl la grasse matinée,
Et je m'enivrerais le long de la journée :
Je ferais mon chemin ; j'aurais un bon emploi ;
Je serais dans la suite un conseiller du roi,
Rat-de-cave ou commis ; et que sait-on ? peut-être
Je deviendrais un jour aussi gras que mon maître.
J'aurais un bon carrosse à ressorts bien liants ;
De ma rotondité j'emplirais le dedans :
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune ;
Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du sceau [1] couvert,
Bornait sa garde-robe à son justaucorps vert.
Quelqu'un vient.

[1] On lit dans le Dictionnaire de Furetière : *Drap d'Usseau*, c'est un drap manufacturé en un village de Languedoc, près de Carcassonne, d'où ce nom lui est venu.

SCÈNE II

NÉRINE, HECTOR.

HECTOR.

Si matin, Nérine, qui t'envoie ?

NÉRINE.

Que fait Valère ?

HECTOR.

Il dort.

NÉRINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NÉRINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix ! ne parle pas si fort.

NÉRINE.

Oh ! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE.

Tes sots raisonnements sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrais-tu voir mon maître *in naturalibus ?*

NÉRINE.

Quand se lèvera-t-il ?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se lève,
Il faudra qu'il se couche ; et franchement...

NÉRINE.

Achève.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NÉRINE.

Oh ! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon maître, en ce moment, n'est pas encor rentré.

NÉRINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non. Il ne tardera guère :
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NÉRINE.

J'entends. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan, ton maître joue et perd,
Ou bien, réduit à sec, d'une âme familière,
Peut-être il parle au ciel d'une étrange manière.
Par ordre très exprès d'Angélique, aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des serments les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelque espoir de gain dont son cœur fût guidé :
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NÉRINE.

Et quand cela serait, n'aurais-je pas raison ?

Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique, entre nous, serait extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante :
Lui, c'est un homme d'ordre, et qui vit congrûment.

HECTOR.

L'amour se plaît un peu dans le déréglement.

NÉRINE.

Un amant fait et mûr.

HECTOR.

Les filles, d'ordinaire,
Aiment mieux le fruit vert.

NÉRINE.

D'un fort bon caractère ;
Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NÉRINE.

Dont j'enrage, morbleu !
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue steinkerque à replis tortueux,
Un haut-de-chausse bas, prêt à tomber sous eux ;
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure ?

HECTOR.

C'est le goût d'à présent ; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NÉRINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.

Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse ;
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, et dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux et d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paraît un tant soit peu brutal.
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coiffée.

NÉRINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir ?
Elle est fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare !
Elle est dans nos filets.

NÉRINE.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon ! bon !

NÉRINE.

Que Dorante a pour lui Nérine et la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu sais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire.
Dans les femmes, s'entend.

NÉRINE.

Tu verras que chez nous,

Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
Ton maître est un amant d'une espèce plaisante !
Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
Son feu pour Angélique est un flux et reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NÉRINE.

Oui, c'est la passion qui seule le dévore :
Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou.

NÉRINE.

Oh ! j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guère ;
Et ta maîtresse, encore hier, promit à Valère
De lui donner dans peu, pour prix de son amour,
Son portrait enrichi de brillants tout autour.
Nous l'attendons, ma chère, avec impatience :
Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE.

Ce portrait est tout prêt ; mais ce n'est pas pour lui,
Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres !

NÉRINE.

N'est-ce pas une honte à Valère,
Étant fils de famille, ayant encor son père,
Qu'il vive comme il fait, et que comme un banni,
Depuis un an il loge en un hôtel garni ?

HECTOR.

Eh ! vous y logez bien, et vous et votre clique !

NÉRINE.

Est-ce de même, dis ? Ma maîtresse Angélique
Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pays
Que pour un temps, et n'ont point de père à Paris.

HECTOR.

Valère a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle ;
Et si monsieur son père avait voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable.

NÉRINE.

Il a tort, en effet, d'être si peu traitable.
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte ; et je vais de ce pas
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valère toujours est faux dans sa promesse ;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours ;
Qu'il a joué, qu'il joue, et qu'il jouera toujours.
Adieu.

HECTOR.

Bonjour.

SCÈNE III

HECTOR, seul.

Autant que je m'y puis connaître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort ? Non. C'est un panier percé,
Qui...

SCÈNE IV

VALÈRE, HECTOR.

Valère paraît en désordre,
comme un homme qui a joué toute la nuit.

HECTOR.

Mais je l'aperçois. Qu'il a l'air harassé !
On soupçonne aisément, à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usu

VALÈRE.

Quelle heure est-il ?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALÈRE.

Tu ne t'en souviens pas ?

HECTOR.

Non, monsieur.

VALÈRE.

Je suis las
De tes mauvais discours ; et tes impertinences...

HECTOR, à part.

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE.

Ma robe de chambre.

A part.

Euh !

HECTOR, à part.

Il jure entre ses dents.

VALÈRE.

Eh bien ! me faudra-t-il attendre encor longtemps ?

Il se promène.

HECTOR.

Eh ! la voilà, monsieur.

Il suit son maître, tenant sa robe toute déployée.

VALÈRE, se promenant.

Une école maudite
Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien ! Parbleu ! je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie :
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, tenant toujours la robe.

Vous plairait-il, monsieur...

VALÈRE, se promenant.

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, monsieur, toute prête.

VALÈRE.

Va te coucher, maraud ; ne me romps point la tête.
Va-t'en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCÈNE V

VALÈRE, se mettant dans un fauteuil.

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! Je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grâce au ciel, un écu dans ma bourse.
Hector !... Que ce coquin est heureux de dormir !
Hector !

SCÈNE VI

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, derrière le théâtre.

Monsieur ?

VALÈRE.

Eh bien ! bourreau, veux-tu venir ?

Hector entre à moitié déshabillé.

N'es-tu pas las encor de dormir, misérable ?

HECTOR.

Las de dormir, monsieur ? Hé ! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon justaucorps.

VALÈRE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, à part.

Il a le diable au corps.

VALÈRE.

Est-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier ; de plus un gros visage,
Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALÈRE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré...

HECTOR.

Qui ? cette honnête usurière
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu ?

VALÈRE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais, enfin, j'ai tant fait avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;
Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALÈRE.

J'aurais les mille écus ! O ciel ! quel coup de grâce !
Hector, mon cher Hector, viens çà que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALÈRE.

Et tu crois qu'en effet
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuserait serait bien difficile :
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.
Pour la réduire au point où vous la souhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés :
Elle est d'accord de tout, du temps, des arrérages :
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALÈRE.

Des gages ?

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Mais y penses-tu bien ?
Où les prendrai-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.
Pour nippes, nous n'avons qu'un grand fonds d'espérance
Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;

Et, dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALÈRE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne :
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots.
Mais, monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propo
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

VALÈRE.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute et m'outrage et me pique
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis : c'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, monsieur, puisqu'il faut vous le dir
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALÈRE.

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante l

VALÈRE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante votre oncle en ce moment s'explique,
Que vous jouez toujours, malgré tous vos serments ;
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentiments.

VALÈRE.

Dieux ! que me dis-tu là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALÈRE.

Bon ! cela ne se peut ; on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paraît.

VALÈRE.

Point. Sans présomption,
On sait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout allait comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer...

VALÈRE.

En ce cas,
Je prends le parti... Mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvait, qu'une passion neuve...

VALÈRE.

En ce cas, je pourrais rabattre sur la veuve,
La comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort ;
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort ;
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne serait point cruelle ;
Ce serait une éponge à presser au besoin.

VALÈRE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudrait pas ce soin.

HECTOR.

C'est, dans son caractère, une espèce parfaite,
Un ambigu nouveau de prude et de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser : c'est là sa passion.

VALÈRE.

Épouser ?

HECTOR.

Un marquis, de même caractère,
Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VALÈRE.

Et quel est ce marquis ?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un marquis de hasard fait par le lansquenet ;
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires ;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires ;
Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis
Était valet de chambre avant d'être marquis.
Mais sauvons-nous, monsieur ; j'aperçois votre père.

SCÈNE VII

GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE.

Doucement ; j'ai deux mots à vous dire, Valère.
A Hector.
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi, monsieur, je ne puis m'arrêter.

GÉRONTE.

Demeure là, maraud.

HECTOR, à part.

Il n'est pas temps de rire.

GÉRONTE.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurais souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier-né de tous les lansquenets,
Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage ;
Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galants où l'esprit se déploie.

A Géronte.

C'est, monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

GÉRONTE, à Hector.

Tais-toi.

A Valère.

Non, à présent le jeu n'est que fureur :
On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur ;
Et c'est ce qu'une femme, en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, et perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh ! nous ne risquons pas, monsieur, de tels bijoux.

GÉRONTE.

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux ;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte ;
J'étais las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, et de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune
Dans leurs déréglements ressemblent à la lune,
Se couchant le matin, et se levant le soir.

GÉRONTE.

Vous me poussez à bout ; mais je vous ferai voir
Que, si vous ne changez de vie et de manière,
Je saurai me servir de mon pouvoir de père,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, à Valère.

Votre père a raison.

GÉRONTE.

Comme le voilà fait !
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard ! A sa mine,
On croirait qu'il viendrait, dans la forêt voisine,
De faire un mauvais coup.

HECTOR, à part.

On croirait vrai de lui :
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GÉRONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite ?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite ?

VALÈRE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,
Et ne veux plus jouer, mon père, absolument.

HECTOR, à part.

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale.

GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALÈRE.

J'ai de l'argent encore ; et, pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GÉRONTE.

S'il est ainsi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

HECTOR, bas à Valère.

Vous acquitter, monsieur ! avec quelle monnoie ?

VALÈRE, bas à Hector.

Te tairas-tu ?

Haut à son père.

Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique et la main et l'amour :
Vous savez que pour elle il a l'âme blessée,
Et qu'il veut m'enlever...

GÉRONTE.

Oui, je sais sa pensée,
Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, à Géronte.

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GÉRONTE.

Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers...

VALÈRE.

J'y vais, j'y cours...

Il va pour sortir, parle bas à Hector, et revient.

Mon père...

GÉRONTE.

Hé ! plaît-il ?

VALÈRE.

Pour sortir entièrement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, monsieur...

GÉRONTE.

Ah ! ah ! je vous entends.

Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.
Non ; comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALÈRE.

Mais, mon père, croyez...

GÉRONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, à Géronte.

Nous paierons l'intérêt
Au denier un.

VALÈRE.

Monsieur...

GÉRONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALÈRE.

Je ne veux point, mon père, aujourd'hui vous surprendre ;
Et, pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, et payez par vos mains.

HECTOR.

Ah ! parbleu ! pour le coup, c'est être raisonnable.

GÉRONTE.

Et de combien encore êtes-vous redevable ?

VALÈRE.

La somme n'y fait rien.

GÉRONTE.

La somme n'y fait rien ?

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
Vous ne regretterez nullement la dépense ;
Et nous ferons, monsieur, la chose en conscience.

GÉRONTE.

Écoutez : je veux bien faire un dernier effort ;
Mais, après cela, si...

VALÈRE.

Modérez ce transport ;
Que sur mes sentiments votre âme se repose.
Je vais voir Angélique ; et mon cœur se propose
D'arrêter son courroux, déjà près d'éclater.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire, en raisons claires et positives,
Le mémoire succinct de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCÈNE IX

GÉRONTE, seul.

Mon frère en son amour n'aura pas trop beau jeu ;
Non, quand ce ne serait que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire ;
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frère, et marier mon fils.

SCÈNE X

M. TOUTABAS, GÉRONTE.

TOUTABAS.

Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincère,
Je viens pour vous offrir mon petit ministère.

Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac :
Mon nom est Toutabas, vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, à part.

Un maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.

Haut.

Quoi ! vous montrez, monsieur, un tel art dans Paris !
Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
D'un brevet d'espalier ?

TOUTABAS, à part.

A quel homme ai-je affaire ?

Haut.

Comment ! je vous soutiens que dans tous les États
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
Devrait savoir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE.

Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudrait vous loger aux Petites-Maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville ?
Un jeune homme en est-il plus riche, quand il sait
Chanter ré mi fa sol, ou danser un menuet ?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville ou bien une courante ?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plus tôt se fasse initier ?
Qu'il sache, quand il perd, d'une âme non commune,
A force de savoir, rappeler la fortune ?
Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais ?

GÉRONTE.

Vous êtes riche, à voir ?

TOUTABAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise ;
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants ;
Des Gascons à souper dans les brelans fidèles ;
Des chevaliers sans ordre ; et tant de demoiselles
Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
De leur faible vertu feraient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui, forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art :
En suivant mes leçons, on court peu ce hasard.
Je sais quand il le faut, par un peu d'artifice,
D'un sort injurieux corriger la malice ;
Je sais, dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés ;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudents et sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

GÉRONTE.

Eh ! monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUTABAS.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

Et vous ne craignez pas

Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUTABAS.

Monsieur, point de colère ;
Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTE, le poussant.

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS.

Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GÉRONTE.

A moi, leçon ?

TOUTABAS.

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GÉRONTE.

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t'en.

Il le prend par les épaules.

TOUTABAS.

Puisque aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'âme aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GÉRONTE.

Revlens.

TOUTABAS.

Vous plairait-il de m'avancer le mois ?

GÉRONTE, le poussant tout à fait dehors.

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence !

SCÈNE XI

GÉRONTE, seul.

Je ne puis respirer, et j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils n'a point vu ce fripon :
Il me prenait pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait ; et, sans plus de mystère,
Concluons son hymen, et finissons l'affaire.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur serait bien lâche, après tant de serments,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvements.
Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie ;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie ;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas, au moins, parler en sa faveur.

NÉRINE.

Moi, parler pour Valère ! Il faudrait être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole !

ANGÉLIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeler à mes sens son air et son esprit ;
Car tu sais qu'il en a.

NÉRINE.

De l'esprit ! lui, madame !
Il est plus journalier mille fois qu'une femme :
Il rêve à tout moment ; et sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE.

Madame, croyez-moi, je connais le grimoire.
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE.

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGÉLIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE.

S'il venait à l'instant,
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connaissez ; que, d'un ton pathétique,
Elle se met à ses pieds.
Il vous dît à vos pieds : « Non, charmante Angélique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux
Qu'un seul mot : Je vous aime, et je n'aime que vous.
Votre âme en ma faveur n'est-elle point émue ?
Vous ne me dites rien ! vous détournez la vue !
Elle se relève.
Vous voulez donc ma mort ? Il faut vous contenter. »
Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter,
Il se soufflétera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera, de rage, un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colère
Il ne se fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi faire.

NÉRINE.

Vous voilà, grâce au ciel, bien instruite sur tout ;
Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

SCÈNE II

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LA COMTESSE.

On dit partout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue,
Vous épousez Dorante ?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi. Valère est un vrai fou,
Qui jouerait votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, était une faiblesse.
Il faut se dégager de ces attachements
Que la raison condamne, et qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre, dans la vie,
Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerais mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colère,
Que d'être un emporté joueur comme est Valère.

ANGÉLIQUE.

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? non : dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NÉRINE.

Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisque enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGÉLIQUE.

L'épouser ?

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGÉLIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.
On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur ? Fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avais fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portais son portrait ; et cette vive image
Me soulageait un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien fort ?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NÉRINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NÉRINE.

C'est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGÉLIQUE.

Connaisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valère !

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGÉLIQUE.

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui ! s'il m'aime ! Ah ! quel aveuglement !
On a certains attraits, un certain enjoûment,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE.

Après un si long temps de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valère pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur :
Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage ;
La modération fut toujours mon partage :
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits,
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes sentiments, ma sœur, sont différents des vôtres ;
Si je connais l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :

Un conseiller de robe, un seigneur de finance,
Dorante, le marquis, briguent mon alliance ;
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valère offrir un cœur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valère ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auraient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour ;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, et des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGÉLIQUE.

J'attendrai bien du temps.

NÉRINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants.
Mais on vient.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, à la comtesse.

Le marquis, madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le marquis ? Hé ! non, non ! il n'est pas sur mon compte.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

LE MARQUIS, se rajustant, à la comtesse.

Je suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas ;
Et j'y serais encor dans des peines mortelles,
Si l'amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que monsieur le marquis est galant sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue.
Apercevant Angélique.
Ah ! juste ciel ! quel est cet admirable objet ?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur ! vraiment, c'est fort bien fa
Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle ;
On la prendrait, parbleu ! pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincère ! On voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS.

Homme de cour, moi ! non. Ma foi, la cour m'ennuie
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;
Sitôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrais m'agrandir ;

J'ai de l'esprit, du cœur, plus que seigneur de France ;
Je joue, et j'y ferais fort bonne contenance :
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au roi quelque civilité.

NÉRINE.

Il vous est obligé, monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plus tôt, soudain je perds haleine.
Ces fades compliments sur de grands mots montés,
Ces protestations qui sont futilités,
Ces serrements de mains dont on vous estropie,
Ces grands embrassements dont un flatteur vous lie,
M'ôtent à tout moment la respiration :
On ne s'y dit bonjour que par convulsion.

ANGÉLIQUE, au marquis.

Les dames de la cour sont bien mieux votre affaire ?

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur plaire :
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de cour mettre un injuste taux.
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, et conte mes raisons.
Là, toute la maison s'offre à me faire fête ;
Valet, filles de chambre, enfants, tout est honnête :
L'époux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec madame, et va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville
Je veux bien déroger...

NÉRINE.

La manière est facile ;
Et ce commerce-là me paraît assez doux.

LE MARQUIS, à la comtesse.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
Je suis tout naturel, et j'aime la franchise :
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise,
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenue !
Vous me parlez, marquis, une langue inconnue :
Le mot d'amour me blesse, et me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en serait pas peut-être si fatal.

NÉRINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe ;
Et ce mot, dit à cru, lui cause une syncope.

ANGÉLIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? Qu'est-ce ? Plaît-il ? Parlez ; expliquez-vou
Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie,
Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croirait-on qu'une veuve aurait tant de pudeur ?

ANGÉLIQUE.

Mais Valère vous aime : et souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire
Valère ? Un autre ici conjointement soupire !
Ah !... si je le savais, je lui ferais, morbleu !...
Où loge-t-il ?

NÉRINE.

Ici.

LE MARQUIS fait semblant de s'en aller et revient.

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma reine ?
Le droit de bienséance avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte !

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? comment ?
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne sais point prendre en main des trompettes
Pour publier partout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGÉLIQUE.

Hé, ma sœur !

NÉRINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret ;
Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connaît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu ! je saurai de Valère
Quel est, en vous aimant, le but de ses désirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, rendant un billet au marquis.

Monsieur, c'est de la part de la grosse comtesse.

LE MARQUIS, le mettant dans sa poche.

Je le lirai tantôt.

Le laquais sort.

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS.

Cette jeune duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

Le second laquais sort.

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE, UN TROISIÈME LAQUAIS.

LE TROISIÈME LAQUAIS.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Encore ! Ah ! palsambleu !
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIÈME LAQUAIS.

Je viens de voir, monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir sans bruit...

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau, fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille ; et tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là...

LE TROISIÈME LAQUAIS.

Je sais.

Il sort.

SCÈNE VIII

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS.

Il faudrait avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire.

A la comtesse.

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur était libre, il pourrait être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet : à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCÈNE IX

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, à la comtesse.

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, à la comtesse.

Je ne vous croyais pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGÉLIQUE.

Il vous aime ; et son ardeur est belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle :
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE.

Il en a donc bien fait la première...

SCÈNE X

VALÈRE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je crois
Voir Valère.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide.

NÉRINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,
Cela marque un bon fonds.

A Valère.

Approchez, approchez ;
Ouvrez de votre cœur les sentiments cachés.

A Angélique.

Vous allez voir, ma sœur.

VALÈRE, à la comtesse.

Ah ! quel bonheur, madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon âme ;

A Angélique.

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux,
Que mon cœur vous adore et n'adore que vous !

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Eh quoi ! que faites-vous, Valère ?

VALÈRE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, à part.

Voici du quiproquo.

VALÈRE, à Angélique.

Que je serais heureux
S'il vous plaisait encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE, à Valère.

Vous vous méprenez.

VALÈRE, à la comtesse.

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle et moi que votre cœur s'explique ;
Le mien est tout à vous, et jamais dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angélique !

VALÈRE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire ?

VALÈRE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.
Regardez votre sœur ; et jugez si ses yeux
Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'aucun feu pour moi votre âme n'est éprise ?

VALÈRE.

Quelques civilités que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité
Exiger des amants trop de sincérité.
Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALÈRE, à la comtesse.

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat ;
Vous êtes belle, riche, et...

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGÉLIQUE.

La modération, qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux ?
C'est un extravagant ; il est tout fait pour vous.

Elle sort.

SCÈNE XI

VALÈRE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE, à part.

Elle connaît ses gens.

VALÈRE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrais avoir cent bouches pour le dire.

NÉRINE, bas à Angélique.

Allons, madame, allons, ferme ; voici le choc :
Point de faiblesse au moins ! ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, bas à Angélique.

Non, non : laissez-moi faire.

VALÈRE.

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous préfère ?
Que sert à mon amour un si sincère aveu ?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu.
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des désirs partagés ;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez :
Mais...

ANGÉLIQUE.

Cette passion est trop forte en votre âme
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme.
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportements ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentiments.

NÉRINE, bas à Angélique.

Optime.

VALÈRE.

Désormais, plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse ;
Tout ce qui n'est point vous me paraît odieux.

ANGÉLIQUE, d'un ton plus tendre.

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NÉRINE, bas à Angélique.

Vous mollissez.

VALÈRE.

Jamais ! quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Eh quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGÉLIQUE.

Je prends peu d'intérêt, monsieur, à votre vie.

NÉRINE, bas à Angélique.

Nous allons bientôt voir jouer la comédie.

VALÈRE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, bas à Angélique.

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédi

VALÈRE.

Vous le voulez ? Eh bien ! il faut vous satisfaire,
Cruelle ! il faut mourir.

Il veut tirer son épée.

ANGÉLIQUE, l'arrêtant.

Que faites-vous, Valère ?

NÉRINE, bas à Angélique.

Eh bien ! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ! Euh !

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Tu ne m'as pas d
Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue :
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, à part.

Que les amants sont sots !

VALÈRE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie ;
Il faut que, par l'amour désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGÉLIQUE, bas à Nérine.

Nérine, qu'en dis-tu ?

NÉRINE, bas à Angélique.

Je dis qu'en la mêlée
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALÈRE.

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits...

ANGÉLIQUE.

Si vous me promettiez...

VALÈRE.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon âme,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉRINE, à part.

Pour faire des serments il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE.

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.
Oui, je vous rends mon cœur.

VALÈRE, baisant la main d'Angélique.

Ah ! quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE.

Et, pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.

Elle lui donne son portrait enrichi de diamants.

NÉRINE, à part.

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet !

VALÈRE.

Quel excès de faveurs !

ANGÉLIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALÈRE, le baisant.

Que je le garde, ô ciel ! Le reste de ma vie...
Que dis-je ? je prétends que ce portrait si beau
Soit mis avecque moi dans le même tombeau,
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NÉRINE, à part.

Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre !

ANGÉLIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valère ; et que mon cœur
Ne se repente point de sa facile ardeur.

VALÈRE.

Fiez-vous aux serments de mon âme amoureuse.

NÉRINE, à part.

Ah ! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

SCÈNE XII

VALÈRE, seul.

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux ?
Elle me rend son cœur ; elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire...

VALÈRE.

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire :
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillants sont gros ! Pour être plus content,
Je vous amène encore un lénitif de bourse,
Une usurière.

VALÈRE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame la Ressource.

SCÈNE XIV

MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE, embrassant madame la Ressource.

Hé ! bonjour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage !
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALÈRE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de cour ?

MADAME LA RESSOURCE.

Oh ! monsieur, point du tout. Je suis une bourgeoise
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connais bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas :
Mais, pour moi, je n'ai point cette sotte manie ;
Et si mon pauvre époux était encore en vie...

Elle pleure.

VALÈRE.

Quoi ! monsieur la Ressource est mort ?

MADAME LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, pleurant.

Subitement ? Hélas ! j'en suis fâché vraiment.

Bas à Valère.

Au fait.

VALÈRE.

J'aurais besoin, madame la Ressource,
De mille écus.

MADAME LA RESSOURCE.

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALÈRE.

Je fais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

MADAME LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALÈRE.

Je veux que tu le prennes.
Nous faisons ici-bas des routes incertaines ;
Je pourrais bien mourir. Ce maraud m'avait dit
Que sur des gages sûrs tu prêtais à crédit.

MADAME LA RESSOURCE.

Sur des gages, monsieur ? c'est une médisance ;
Je sais que ce serait blesser ma conscience.
Pour des nantissements qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamants usés et qu'on ne saurait vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALÈRE.

Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

Oh ! parbleu, nous marchons sans crainte des filous.

MADAME LA RESSOURCE.

Eh bien ! nous attendrons, monsieur, qu'il vous en vienne.

VALÈRE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

MADAME LA RESSOURCE.

Ah ! monsieur,
Je voudrais les avoir ; ce serait de grand cœur.

VALÈRE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, et ma tout adorable.

HECTOR, à genoux.

Par pitié !

MADAME LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah ! que nous sommes fous !
Tous ces gens-là, monsieur, ont des cœurs de cailloux ;
Sans des nantissements il ne faut rien prétendre.

VALÈRE.

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR.

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main ?

VALÈRE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi ; je cherche en ma boutique

VALÈRE, bas à Hector.

Écoute... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR, bas à Valère.

Ah ! que dites-vous là ? Vous devez le garder.

VALÈRE, bas à Hector.

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

MADAME LA RESSOURCE.

Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'affaire.

VALÈRE, à madame la Ressource.

Attendez donc.

Bas à Hector.

Tu sais jusqu'où vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins ?

HECTOR, bas à Valère.

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie...

VALÈRE, bas à Hector.

Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

MADAME LA RESSOURCE.

Adieu.

VALÈRE, à madame la Ressource.

Demeurez donc : où voulez-vous aller ?

Bas à Hector.

Je ferai de l'argent ; ou celui de mon père,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR, bas à Valère.

Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait...

VALÈRE, bas à Hector.

Et qui le lui dira ?
Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR, bas à Valère.

Dans une heure ?

VALÈRE, bas à Hector.

Oui, vraiment.

HECTOR, bas à Valère.

Je commence à me rendre.

VALÈRE, bas à Hector.

Je me mettrais en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, bas à Valère, le considérant.

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALÈRE, bas à Hector.

On ne perd pas toujours ; je gagnerai sans doute.

HECTOR, bas à Valère.

Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALÈRE, bas à Hector.

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en répond.

A madame la Ressource, montrant le portrait d'Angélique.

Peut-on, sur ce bijou, sans trop de complaisance...

MADAME LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience ;
Je vois des diamants qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALÈRE.

Je vous suis obligé, madame la Ressource.
Au moins, ne manquez pas de revenir tantôt.
Je prétends retirer mon portrait au plus tôt.

MADAME LA RESSOURCE.

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte.
Adieu, messieurs. Je suis tout à vous à ce prix.

Elle sort.

HECTOR, à madame la Ressource.

Adieu, juif, le plus juif qui soit dans tout Paris.

SCÈNE XV[1]

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Vous faites là, monsieur, une action inique.

VALÈRE.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique :
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

[1] Dans l'édition originale, cet acte n'est divisé qu'en neuf scènes.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Quel est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire ?

NÉRINE.

Nous n'avons pas, monsieur, tous deux, sujet de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs.

NÉRINE.

Il faut aller, monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs ! As-tu fait quelque pièce
Qui t'aurait fait sitôt chasser de ta maîtresse ?

NÉRINE, pleurant plus fort.

Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion ;
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NÉRINE.

Qu'Angélique est une âme légère,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valère.

DORANTE.

Quoique pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sais que cet amant tout entière l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, et rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,
Ni rappeler ici ses serments, ses parjures :
Ainsi que mon amour, je calme mon courroux.

NÉRINE.

Si vous saviez, monsieur, ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE.

Tiens, reçois cette bague, et dis à ta maîtresse
Que malgré ses dédains elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NÉRINE, prenant la bague en pleurant.

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.

SCÈNE II

GÉRONTE, HECTOR, DORANTE, NÉRINE.

HECTOR, à Géronte.

Oui, monsieur, Angélique épousera Valère,
Ils ont signé la paix.

GÉRONTE, à Hector.

Tant mieux.

A Dorante.

Bonjour, mon frère.
Qu'est-ce ? Eh bien ! qu'avez-vous ? Vous êtes tout changé.
Allons, gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne !
On ne me verra point violenter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GÉRONTE.

Voilà les sentiments d'un héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE.

Non ; je ne sus jamais jusque-là me flatter.
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles ;
L'Amour est un enfant qui badine avec elles :
Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devrait réprimer.

GÉRONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre ;
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NÉRINE.

Si l'on m'en avait cru, tout n'en irait que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
Je vais de mon amour tâcher à me défaire.

Il sort.

GÉRONTE.

Allez, consolez-vous ; c'est fort bien fait, mon frère.
Adieu.

SCÈNE III

GÉRONTE, NÉRINE, HECTOR.

GÉRONTE.

Le pauvre enfant ! Son sort me fait pitié.

NÉRINE, s'en allant.

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme !

SCÈNE IV

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR, tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.

Voilà, monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, et croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE.

Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de père !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre ;
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, monsieur, tout au plus juste prix ;
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
« Mémoire juste et bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Géronte aurait tantôt promis
Et promet maintenant de payer pour son fils. »

GÉRONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, monsieur, ce que je m'en vais faire.
« *Item*, doit à Richard cinq cents livres dix sous,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts. »

GÉRONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur, mon maître de nouveau
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE.

Le beau nom ! Il devait appeler Angélique
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR.

« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, juif de religion... »

GÉRONTE.

Tout beau ! n'embrouillons point, s'il vous plaît, les affaires :
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Eh bien ! soit. « Plus, il doit à maints particuliers,
Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers
Sont déduits [1] plus au long avecque les parties,
Es assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par défaut,
La somme de dix mille une livre, une obole,
Pour l'avoir sans relâche, un an, sur sa parole,

[1] Dans quelques éditions on lit *décrits*.

Habillé, voituré, coiffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté. »

GÉRONTE, faisant sauter les papiers que tient Hector.

Désaltéré, porté ! Que le diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte !

HECTOR, après avoir ramassé les papiers.

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE.

La belle cour !

HECTOR.

« De plus, à Margot de la Plante,
Personne de ses droits usante et jouissante,
Est dû loyalement deux cent cinquante écus,
Pour ses appointements de deux quartiers échus. »

GÉRONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monsieur... c'est une fille...
Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gentille.

GÉRONTE.

Deux cent cinquante écus !

HECTOR.

Ce n'est, ma foi, pas cher,
Demandez ; c'est, monsieur, un prix fait en hiver.

GÉRONTE.

Et tu prétends, bourreau...

HECTOR, tournant le rôle.

Monsieur, point d'invectives.
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte suivant,
Payé fidèlement, se monte à presque autant.

GÉRONTE.

Voyons.

HECTOR.

« Premièrement, Isaac de la Serre... »
Il est connu de vous.

GÉRONTE.

Et de toute la terre :
C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux ;
Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien.

GÉRONTE.

Comment !

HECTOR.

Mais un de ses parents,
Mort aux champs de Fleurus, nous doit dix mille francs.

GÉRONTE.

Voilà certainement un effet fort bizarre !

HECTOR.

Oh ! s'il n'était pas mort, c'était de l'or en barre.
« Plus, à mon maître est dû, du chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac. »

GÉRONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cents pistoles ;
C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles :
Il ne faut plus qu'un coup.

GÉRONTE, lui donnant un soufflet.

Tiens, maraud, le voilà,

Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GÉRONTE.

Impertinent maraud ! va, je t'apprendrai bien
Avecque ton trictrac...

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCÈNE V

HECTOR, seul.

Sa main est à frapper, non à donner, légère ;
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCÈNE VI

VALÈRE, HECTOR.

Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.

HECTOR, à part.

Mais le voici qui vient poussé d'un heureux vent :
Il a les yeux sereins et l'accueil avenant.

Haut.

Par votre ordre, monsieur, j'ai vu monsieur Géronte,
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte :
Sa monnaie est frappée avec un vilain coin ;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante :
Morbleu ! qu'il est fâché !

VALÈRE, comptant toujours.

Mille deux cent cinquante.

HECTOR, à part.

La flotte est arrivée avec les galions,
Cela va diablement hausser nos actions.

Haut.

J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique :
Elle m'a dit...

VALÈRE, frappant du pied.

Morbleu ! ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coups inouïs,
J'aurais encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR.

Cette fille, monsieur, de votre amour est folle.

VALÈRE, à part.

Damon m'en doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, le tirant par la manche.

Monsieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique, et depuis fort longtemps.

VALÈRE, avec distraction.

Ah ! d'Angélique ? Eh bien ! comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah ! monsieur, qu'elle est belle !
Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché !

VALÈRE, avec distraction.

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment ! quelle froideur s'empare de votre âme !
Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous sentez en fonds, *ergo* plus de maîtresse.

VALÈRE.

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parents, des enfants, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALÈRE.

Hector, en vérité,
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un joueur : sa vie est agréable ;
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux ;
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux :
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance :
On voit régner sur lui l'air de magnificence ;
Tabatières, bijoux : sa poche est un trésor :
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALÈRE.

Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre, et l'invitent chez elles :
La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battants
Là, vous trouvez toujours des gens divertissants ;
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche :
Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux
Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;
Des Lucrèces du temps, là, de ces filles veuves
Qui veulent imposer et se donner pour neuves ;
De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
Des plaisants qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on passer la vie ?

HECTOR.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALÈRE.

Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
Le turbulent marquis, le paisible bourgeois.
La femme du banquier, dorée et triomphante,
Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.
Là, sans distinction, on voit aller de pair
Le laquais d'un commis avec un duc et pair ;
Et, quoi qu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,
Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant.
Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique
Il faudrait retirer le portrait d'Angélique.

VALÈRE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous savez...

VALÈRE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALÈRE.

Oh ! non, c'est un dépôt...

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisait du moins de me payer mes gages.

VALÈRE.

Quoi ! je te dois ?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALÈRE.

Mon père te paiera ; l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre père ? Ah ! monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALÈRE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre sellière.
Elle a flairé l'argent.

VALÈRE, mettant promptement son argent dans sa poche.

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALÈRE.

Quel contretemps !

SCÈNE VII

MADAME ADAM, M. GALONIER, VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

Je suis votre humble serviteur.
Bonjour, madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu ! qu'il me souvienne

MADAME ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, et vous dormez le jour.

VALÈRE.

C'est pour cette calèche à velours à ramage ?

MADAME ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRE.

Je suis fort content de l'ouvrage ;
Il faut vous la payer...

Bas à Hector.

Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

Haut.

Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous amène ?

M. GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, à Valère.

Vous...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER, à Valère.

Si...

HECTOR, à M. Galonier.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER, à Valère.

Je...

HECTOR, à M. Galonier.

Vous cousez si mal...

MADAME ADAM.

Nous marions ma fille.

VALÈRE.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive et gentille ;
Et son époux futur doit en être content.

MADAME ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALÈRE.

Je veux, madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai...

MADAME ADAM.

Depuis longtemps cette somme m'est due.

VALÈRE.

Que je sois, en [1] maraud, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois !

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. GALONIER.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est, monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur et tant moins des dettes.

HECTOR, à M. Galonier.

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous là de faire des enfants ?
Faites-moi des habits.

M. GALONIER.

Seulement deux cents francs.

VALÈRE.

Et mais... si j'en avais... Comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

[1] On lit ainsi dans l'édition originale et dans celles de 1728 et de 1750. Dans la plupart des autres éditions, on lit :

Que je sois un maraud, déshonoré cent fois, etc.

HECTOR.

S'il avait quelques deniers comptants,
Ne me paierait-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

MADAME ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, monsieur, que je revienne ?

VALÈRE.

Mais... quand il vous plaira... Dès demain ; que sait-on ?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER.

Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR, à part.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALÈRE.

Écoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi.
Je vais me marier tout à fait ; et mon père
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup...

MADAME ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER.

Monsieur, ce mariage
Se fera-t-il bientôt ?

HECTOR.

Tout au plus tôt. J'enrage.

MADAME ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'espérons. Adieu.
Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

MADAME ADAM.

Vous me promettez donc...

HECTOR.

Allez, laissez-moi faire.

MADAME ADAM et M. GALONIER, ensemble.

Mais, monsieur...

HECTOR, les mettant dehors.

Que de bruit ! Oh ! parbleu ! détalez.

SCÈNE VIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, riant.

Voilà des créanciers assez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

VALÈRE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR, TROIS LAQUAIS.

HECTOR.

Mais voici le marquis, ce héros de tendresse.

VALÈRE.

C'est là le soupirant ?

HECTOR.

Oui, de notre comtesse.

LE MARQUIS, vers la coulisse.

Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici.
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi :
Je suis *incognito*.

Les laquais sortent.

SCÈNE X

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, à Valère.

Que prétend-il donc faire ?

LE MARQUIS, à Valère.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez Valère ?

VALÈRE.

Oui, monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu ! charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALÈRE, à Hector.

Va-t'en.

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Va-t'en : faut-il te le redire ?

SCÈNE XI

LE MARQUIS, VALÈRE.

LE MARQUIS.

Savez-vous qui je suis ?

VALÈRE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, à part.

Courage ; allons, marquis, montre de la vigueur :
Il craint.

Haut.

Je suis pourtant fort connu dans la ville,
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, marquis,
Et tout ce que la cour offre de plus exquis ;
Petits-maîtres de robe à courte et longue queue.
J'évente les beautés et leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître architriclin ;
Je suis le chansonnier et l'âme du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue ;
Je ne me bats jamais qu'aussitôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé ;
J'ai la botte trompeuse et le jeu très brouillé.
Mes aïeux sont connus, ma race est ancienne ;
Mon trisaïeul était vice-bailli du Maine.
J'ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau,
Vous voyez que je suis gentilhomme manceau.

VALÈRE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai, sur certaine femme,
Jeté, sans y songer, quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matière assez sèche de soi ;
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine : on est fait d'un modèle
A prétendre hypothèque, à fort bon droit, sur elle ;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALÈRE.

Je ne crois pas, monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALÈRE.

Moi ?

LE MARQUIS.

Que, sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'âme une velléité
De me barrer son cœur.

VALÈRE.

C'est pure médisance ;
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, bas.

Il tremble.

Haut.

Savez-vous, monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet ?

VALÈRE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique.

VALÈRE.

Moi, monsieur ?

LE MARQUIS, bas.

Il me craint.

Haut.

Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

Valère enfonce son chapeau.

Bas.

Je crois qu'il a du cœur.

Haut.

Je retiens ma colère :
Mais...

VALÈRE, mettant la main sur son épée.

Vous le voulez donc ? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! je ris.

VALÈRE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolents ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALÈRE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

Il faut voir sur-le-champ si les vice-baillis
Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire ?

VALÈRE.

Oh ! le vin est tiré, monsieur ; il faut le boire.

LE MARQUIS, criant.

Ah ! ah ! je suis blessé.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR.

HECTOR, accourant.

Quels desseins emportés...

LE MARQUIS, mettant l'épée à la main.

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR, au marquis.

Ah ! monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, à Hector.

Laissez-moi donc.

HECTOR, au marquis.

Tout beau !

VALÈRE, à Hector.

Cesse de le contraindre :
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, au marquis.

Quel sujet...

LE MARQUIS, fièrement à Hector.

Votre maître a certains petits airs...

Valère s'approche du marquis.

Le marquis effrayé dit doucement :

Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et monsieur prend la chèvre ; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR, au marquis.

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS, à Hector.

Quel sujet ? Moins que rien.
L'amour de la comtesse auprès de lui m'appelle...

HECTOR, au marquis.

Ah ! diable, c'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous osez, monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux !
Attaquer la comtesse, et nous le dire encore !

LE MARQUIS, à Hector.

Bon ! je ne l'aime pas ; c'est elle qui m'adore.

VALÈRE, au marquis.

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira :
C'est un bien que jamais on ne vous enviera :
Vous êtes en effet un amant digne d'elle.
Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

Oui, les droits sur le cœur ; mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, à part, mettant son épée dans le fourreau.

Je le savais bien, moi, que j'en aurais raison ;
Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, au marquis.

N'auriez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnéraire ?

LE MARQUIS, à Valère.

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur. Vous et moi, nous en valons deux autres.
Je suis de vos amis.

VALÈRE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

Voilà donc ce marquis, cet homme dangereux ?

HECTOR.

Oui, monsieur, le voilà.

VALÈRE.

C'est un grand malheureux.
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte ;
Ils ont trop attendu ; j'y retourne au plus vite.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment ;
Et je dois aujourd'hui gagner, assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable ;
Je vous en avertis, c'est un futé matois.

VALÈRE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALÈRE.

Paix ! Tu veux contredire :
A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire ?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, monsieur, de votre amour.

VALÈRE.

Non.

SCÈNE XIV

HECTOR, seul.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

En vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valère n'est point fait pour être votre époux ;
Il ressent pour le jeu des fureurs nonpareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGÉLIQUE.

Le temps le guérira de cet aveuglement.

NÉRINE.

Le temps augmente encore un tel attachement.

ANGÉLIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante.
Il est des nœuds formés sous des astres malins,
Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.
La raison, les conseils, ne peuvent m'en distraire ;
Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.

NÉRINE.

Eh bien ! madame, soit ; contentez votre ardeur,
J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,

Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
Vous laissera manquer même du nécessaire,
Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;
Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle ;
Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger,
Quand, après quelque temps, d'intérêt surchargée,
Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,
Des diamants du Temple et des plats argentés ;
Tant que, dans sa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,
Sa femme signe enfin, et voit, en moins d'un an,
Ses terres en décret, et son lit à l'encan !

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance ;
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NÉRINE.

Quiconque aime, aimera ;
Et quiconque a joué, toujours joue, et jouera.
Certain docteur l'a dit, ce n'est point menterie.
Et, si vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je possède, et mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brelan.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE.

Nous le saurons d'Hector, qu'ici je vois paraître.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Te voilà bien soufflant. En quels lieux est ton maître ?

HECTOR, embarrassé.

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur ;
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NÉRINE.

Ce n'est point là, maraud, ce que l'on te demande.

HECTOR, voulant s'échapper.

Maraud ! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NÉRINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse. Adieu.

NÉRINE.

Tout doux ! N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où, courant le hasard...

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie.
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas ; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent.

HECTOR.

Oh ! ma foi,

Il est bien revenu de cette folle rage,
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE.

Avec tes faux soupçons, Nérine, eh bien ! tu vois.

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGÉLIQUE.

Il jouerait donc ?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, madame ;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'âme.
On voit qu'il se défait de son argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NÉRINE, à Angélique.

Eh bien ! ai-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

ANGÉLIQUE.

Quoi !...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté !
Il sait que l'homme est faible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! ton maître jouerait, au mépris d'un serment ?

HECTOR.

C'est la dernière fois, madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille ;

Universitas
BIBLIOTHECA

Il se défend, madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste :
De sa bourse expirante il ramassait le reste ;
Et, paraissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur.

NÉRINE [1].

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un aide de camp, je viens en diligence
Appeler du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve, et je m'en vais chercher
Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE.

Eh bien ! madame, eh bien ! êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains ; à deux pas on se bat,
Et les moments sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, NÉRINE.

NÉRINE.

Vous l'entendez, madame ! Après cette action,
Pour Valère armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile ; épousez-le. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient...

[1] Les anciennes éditions portent ANGÉLIQUE au lieu de NÉRINE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux.
Je ne puis me résoudre à paraître à ses yeux.

SCÈNE IV

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE, à Angélique qui sort.

Hé quoi ! vous me fuyez ? Daignez au moins m'apprendre...

SCÈNE V

DORANTE, NÉRINE.

DORANTE.

Et toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NÉRINE.

Non, monsieur ; je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCÈNE VI

DORANTE, seul.

O ciel, ce trait me désespère.
Je veux approfondir un si cruel mystère.

Il va pour sortir.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Où courez-vous, Dorante ?

DORANTE, à part.

O contretemps fâcheux !
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire ; et votre âme contente...
Mais non, retirez-vous ; un homme m'épouvante.
L'ombre d'un tête-à-tête, et dedans et dehors,
Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, allant pour sortir.

J'obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce temps, les amants
Près du sexe d'abord sont si gesticulants...
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paraître ;
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnaisse vos feux :

Et si je n'avais pas une vertu sévère,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austère,
Je pourrais bien... Mais non, je ne puis vous ouïr :
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis et tendre,
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
Bannissons la tendresse ; il faut la supprimer.
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
Me trouvez-vous, monsieur, femme à manquer d'amant ?
J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête ;
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah ! vous le prenez là sur un fort joli ton.
En vérité !

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon !

DORANTE.

Le respect...

LA COMTESSE.

Le respect est là mal en sa place ;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirants pouvaient me négliger,
Je ne vous prendrais pas pour m'en dédommager.
Du respect ! du respect ! Ah ! le plaisant visage !

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais monsieur le marquis, qui paraît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, seule.

Je suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le marquis vient : il faut m'assurer un parti ;
Et je ne prétends pas avoir le démenti.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A mon bonheur enfin, madame, tout conspire :
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire,
Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ;
Que je suis et serai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plus tôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi ! que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,

A Valère de près j'ai serré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avait sur votre âme.

LA COMTESSE.

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! palsambleu ! madame,
Il serait un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirais poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'âme ravie.
Vous ne connaissez pas, marquis, tout votre mal :
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce financier de noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure ;
Qui bâtit un palais sur lequel on a mis,
Dans un grand marbre noir, en or, L'hôtel Damis ;
Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte :
Bureau du pied-fourché, chair salée, et chair morte ;
Qui dans mille portraits expose ses aïeux,
Son père, son grand-père, et les place en tous lieux,
En sa maison de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
L'un s'appelait Champagne et l'autre Poitevin ?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce sénateur, cet Adonis de robe,
Ce docteur en soupers, qui se tait au palais,
Et sait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;
Qui juge sans appel, sur un vin de Champagne,
S'il est de Reims, du Clos ou bien de la Montagne ;
Qui, de livres de droit toujours débarrassé,
Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

LA COMTESSE.

Non, marquis, c'est Dorante ; et j'ai su m'en défaire.

LE MARQUIS.

Quoi ! Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant, qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Eh ! parbleu ! vous deviez m'avertir ;
Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale
Sans lui donner le temps seulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
On pourrait...

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On aurait avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu ! volontiers. Vous me chatouillez l'âme.
Par affaire de cœur qu'entendez-vous, madame ?

LA COMTESSE [1].

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoi ! vous prétendriez, si j'avais la faiblesse...

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi ! l'on n'a plus tant de délicatesse ;
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut ;
Le mariage suit, et vient après, s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que par-devant notaire.
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,

[1] Dans les éditions faites après la mort de l'auteur, au lieu de ce vers et des suivants, jusqu'à *notaire*, on lit :

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même ; et je prétends
Qu'un hymen bien scellé...

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entends,
Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que par-devant notaire.
Je veux, etc.

Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un empereur romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce ;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

Adieu. Fasse le ciel, marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour !

SCÈNE X

LE MARQUIS, seul.

Eh bien ! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le serait à moins. Allons, saute, marquis.
Quel bonheur est le tien ! Le ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour.
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la cour
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu ! tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute, marquis.
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ;

Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais,
Les yeux à fleur de tête, et les dents assez belles.
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Près du sexe tu vins, tu vis, et tu vainquis ;
Que ton sort est heureux ! Allons, saute, marquis.

SCÈNE XI

LE MARQUIS, HECTOR.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte ?
Hé quoi ! monsieur, tout seul vous sautez de la sorte !

LE MARQUIS.

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR.

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là ? ton maître !

HECTOR.

Oui, monsieur, à l'instant vous l'allez voir paraître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus longtemps m'arrêter ;
Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable ;
Il est brutal, je suis emporté comme un diable ;
Il manque de respect pour les vice-baillis,
Et nous aurions du bruit. Allons, saute, marquis.

SCÈNE XII

HECTOR, seul.

Allons, saute, marquis. Un tour de cette sorte
Est volé d'un Gascon, ou le diable m'emporte :
Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu ! dans ce temps
Je n'aurais jamais cru les marquis si prudents.
Je ris : et cependant mon maître à l'agonie
Cède en un lansquenet à son mauvais génie.

SCÈNE XIII

VALÈRE, HECTOR.

HECTOR.

Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits :
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE.

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô Destin, de tes coups redoublés !
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR, à part.

Il est sec.

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré ;
Tout semble en un moment contre moi conjuré.

Il prend Hector à la cravate.

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice,

Le mieux assassiner ? Perdre tous les partis [1],
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !
Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel, ta malice a bien su triompher ;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALÈRE.

Que la foudre t'écrase !
Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours !
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toujours ?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisque enfin il vous aime.

HECTOR, à part.

Notre bourse est à fond ; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

Hector approche un fauteuil.
Valère, assis.

Va me chercher un livre.

[1] Cette leçon est conforme à l'édition originale, à celle de 1728 et à celle de 1750. Dans la plupart des autres éditions on lit *paris ;* mais c'est une faute. On peut voir le *Dictionnaire de l'Académie*, au mot *Parti*.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR sort, et rentre tenant un livre.

Voilà Sénèque.

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Eh ! vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR lit.

« Chapitre six. Du mépris des richesses.
La fortune offre aux yeux des brillants mensongers ;
Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
Leur possession trouble, et leur perte est légère :
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALÈRE, se levant.

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage.

Il s'assied.

Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

« L'or est comme une femme ; on n'y saurait toucher,
Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
Sont deux grands rémoras pour la philosophie. »
N'ayant plus de maîtresse, et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR.

« Que faut-il... »

VALÈRE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine ?
Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris ?

VALÈRE.

Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout près pour m'empêcher de vivre :
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air ?
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÈRE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor :
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

HECTOR.

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

SCÈNE XIV

GÉRONTE, VALÈRE, HECTOR.

GÉRONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort ?
A Hector.
Est-ce toi, malheureux, qui causes ce transport ?

VALÈRE.

Non pas, monsieur.

HECTOR, à Géronte.

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête, et que Sénèque exhale.

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR.

Oui, monsieur : maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la philosophie, et voilà notre livre ;
C'est Sénèque.

GÉRONTE.

Tant mieux : il apprend à bien vivre.
Son livre est admirable et plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ses maîtresses ;
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora,
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos âmes...
Ah ! que ce livre-là connaissait bien les femmes !

GÉRONTE.

Hector en peu de temps est devenu docteur.

HECTOR.

Oui, monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur.

GÉRONTE, à Valère.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance.
Je quitte le notaire, et j'ai vu les parents,
Qui, d'une et d'autre part, me paraissent contents.
Vous avez vu, je crois, Angélique ? et j'espère
Que son consentement...

VALÈRE.

Non, pas encor, mon père.
Certaine affaire m'a...

GÉRONTE.

Vraiment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
Que charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, et l'embrasser...

HECTOR, à Géronte.

Tout doux !
Monsieur fera cela tout aussi bien que vous.

VALÈRE, à Géronte.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCÈNE XV

GÉRONTE, HECTOR.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rébarbatif,
Et même avec scandale...

GÉRONTE.

Oui-da ! laisse-moi faire.
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc, sur ce pied, vous visiter demain.

SCÈNE XVI

GÉRONTE, seul.

Grâces au ciel, mon fils est dans le bon chemin ;
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînait du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un père est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE.

DORANTE.

Hé ! madame, cessez d'éviter ma présence.
Je ne viens point, armé contre votre inconstance,
Faire éclater ici mes sentiments jaloux,
Ni par des mots piquants exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez, mon cœur vous justifie.
Votre légèreté veut que je vous oublie :
Mais, loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

ANGÉLIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate ;
Je mérite les noms de volage, d'ingrate.
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi :
J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :
Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, madame, d'y courir.

NÉRINE.

Quand j'en devrais mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur ; je ne veux point qu'on dise
Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
Valère est un indigne ; et, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGÉLIQUE.

En faveur de mon faible il faut lui faire grâce :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse,
Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui ?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmants pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, madame, ici pour vous contraindre.
Mon neveu vous épouse ; et je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCÈNE II

MADAME LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Madame la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

MADAME LA RESSOURCE.

Je cherche un cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE.

Cette Nérine-là connaît toute la France.

NÉRINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connaissance.
C'est une illustre au moins, et qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite ;
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen embauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

MADAME LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle :
Vous avez si bon cœur...

NÉRINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux et brillants,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, à madame la Ressource.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir, dans le silence...

NÉRINE.

Bon, bon ! tous les filous sont de sa connaissance.

MADAME LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NÉRINE, à madame la Ressource.

Montrez-nous votre écrin.

MADAME LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard [1] en main.

[1] Dans l'édition originale, et dans celle de 1728, on lit :

Volontiers. J'ai toujours *quelques bijoux* en main.
Regardez *ce rubis*, etc.

Regardez ce brillant, je vais en faire affaire
Avec et par-devant un conseiller notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NÉRINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opéra.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

NÉRINE.

Mais voici la comtesse.

MADAME LA RESSOURCE.

On m'attend ; je vous quitte.

NÉRINE.

Non, non ; sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à Angélique.

Votre choix est-il fait ? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGÉLIQUE.

Oui, ma sœur, il est fait ; et ce choix doit vous plaire,
Puisque avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurais pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande et se peut réparer.

SCÈNE IV

LE MARQUIS,
LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE,
MADAME LA RESSOURCE, NÉRINE.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Charmé de vos beautés, je viens enfin, madame,
Ici mettre à vos pieds et mon corps et mon âme.
Vous serez, par ma foi, marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

MADAME LA RESSOURCE, à part.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes gentilhomme, et cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis du déluge.

MADAME LA RESSOURCE, à part.

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfants de tout point mieux conditionnés.
Vous verrez si je mens.

Apercevant madame la Ressource.

Ah ! vous voilà, madame !

A la comtesse.

Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NÉRINE, au marquis.

Vous la connaissez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne sais ce que c'est.

MADAME LA RESSOURCE, au marquis.

Ah ! je vous connais trop, moi, pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous, monsieur le gentilhomme
Fait du temps du déluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cents écus prêtés depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le temps !

MADAME LA RESSOURCE.

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avants,
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Eh ! vous rêvez, ma mie.

MADAME LA RESSOURCE.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats.
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...
Baste...

LA COMTESSE, à madame la Ressource.

Parlez, parlez.

MADAME LA RESSOURCE.

Non, non ; il est trop rude
D'aller de ses parents montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS, à part.

Ah ! je grille.

MADAME LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moi,
On le verrait encor vivre aux dépens du roi.

NÉRINE.

Quoi ! monsieur le marquis...

MADAME LA RESSOURCE.

Lui, marquis ! c'est l'Épine.
Je suis marquise donc, moi qui suis sa cousine ?
Son père était huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menti.

A part.

Maugrebleu des parents !

MADAME LA RESSOURCE.

Mon oncle n'était pas huissier ? Qu'il t'en souvienne.

LE MARQUIS.

Son nom était connu dans le haut et bas Maine.

NÉRINE.

Votre père était donc un marquis exploitant ?

ANGÉLIQUE.

Vous aviez là, ma sœur, un fort illustre amant.

MADAME LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sait, mon père était huissier,
Mais huissier à cheval ; c'est comme chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme :
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent ;
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent ? moi qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche !

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux ; porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui ! l'on agit de même avec les gens de cour !
On reconnaît si mal le rang et le mérite !
J'en suis, parbleu ! ravi. Pour le coup je vous quitte.
J'ai, pour briller ailleurs, mille talents acquis ;
Je vais m'en consoler. Allons, saute, marquis.

Il sort.

SCÈNE V

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma sœur, et je vous laisse.
Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains.
Désormais, pour toujours je renonce aux humains.

SCÈNE VI

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

MADAME LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante !
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :
J'en voudrais faire autant à tous les faux marquis.

NÉRINE.

Vous auriez, par ma foi, bien à faire à Paris.
Il est tant de traitants qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes seigneurs sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achète un marquisat.

ANGÉLIQUE, à madame la Ressource.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

MADAME LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière ?
Mais, aux grands mouvements qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie ?

NÉRINE.

Oui, vraiment, dès ce soir.

MADAME LA RESSOURCE, fouillant dans sa poche.

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendants de brillants que j'ai là de rencontre.
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NÉRINE.

Faites-le voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Non, non ; on doit me le reprendre.

NÉRINE, le lui arrachant.

Oh ! je suis curieuse ; il faut me montrer tout.
Que les brillants sont gros ! ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grands dieux ! quelle surprise extrême !
Aurais-je la berlue ? Eh ! ma foi, c'est lui-même.
Ah !...

Elle fait un grand cri.

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc, Nérine ? et te trouves-tu mal ?

NÉRINE.

Votre portrait, madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon portrait ! Es-tu folle ?

NÉRINE, pleurant.

Ah ! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

MADAME LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE, à Nérine.

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine ; c'est lui-même ;
C'est mon portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême

Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avait juré de conserver toujours.

MADAME LA RESSOURCE.

Votre portrait ! Il est à moi, sans vous déplaire ;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.

ANGÉLIQUE.

Juste ciel !

NÉRINE.

Le fripon !

DORANTE, prenant le portrait.

Je veux aussi le voir.

MADAME LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE, à madame la Ressource.

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGÉLIQUE.

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier.

NÉRINE, à Angélique.

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,
Étant encore amant, il vous vendra, madame,
A beaux deniers comptants, quand vous serez sa femme.
Mais le voici qui vient.

A madame la Ressource.

A trois ou quatre pas,
De grâce, éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

MADAME LA RESSOURCE.

Mais pourquoi...

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

MADAME LA RESSOURCE, se retirant au fond de la scène.

Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCÈNE VII

VALÈRE, ANGÉLIQUE, DORANTE, HECTOR, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, au fond du théâtre.

VALÈRE.

Quel bonheur est le mien ! Enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais, ciel ! quelle tristesse,
Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse ?
Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE.

Bon ! ne savez-vous pas ?
Les filles sont, monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALÈRE.

Hé quoi ! changer si tôt !

ANGÉLIQUE.

Ne craignez point, Valère,
Les funestes retours de mon humeur légère :
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALÈRE.

Que ce tendre discours me calme et me rassure !

NÉRINE, à part.

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit avec la copie avoir l'original.

VALÈRE.

Madame, en ce moment que mon âme est contente !

ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qu'il vous plaît : vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
Votre bouche, madame, a prononcé sans feindre ;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, bas à Valère.

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE.

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE.

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE.

Montrez donc, sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALÈRE, fouillant dans sa poche.

Soit... Mais, permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle : en voyant de votre amour ce gage,
Il jouerait, à vos yeux, un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE

Vous pouvez le montrer.
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame au plus heureux accordant la victoire,
Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALÈRE, fouillant toujours dans sa poche.

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher :
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, apercevant madame la Ressource.

Ah ! nous sommes perdus ! j'aperçois l'usurière.

VALÈRE.

C'est votre faute, si...

A Hector.

Qu'as-tu fait du portrait ?

HECTOR.

Du portrait ?

VALÈRE.

Oui, maraud ; parle, qu'en as-tu fait ?

HECTOR, tendant la main par derrière, dit bas à madame la Ressource :

Madame la Ressource, un moment, sans paraître,
Prêtez-nous notre gage.

VALÈRE.

Ah ! chien ! ah ! double traître !
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

Il faut que ton trépas...

HECTOR, à genoux.

Ah ! monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas !
Voyant dans ce portrait madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre ; il m'en fait la copie.

VALÈRE.

Tu l'as mis chez un peintre !

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Ah ! maraud !
Va, cours me le chercher, et reviens au plus tôt.

DORANTE, montrant le portrait.

Épargnez-lui ces pas. Il n'est plus temps de feindre.
Le voici.

HECTOR, à part.

Nous voilà bien achevés de peindre !
Ah ! carogne !

VALÈRE, à Angélique.

Le peintre...

ANGÉLIQUE, à Valère.

Avec de vains détours,
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALÈRE.

Madame, en vérité, de telles épithètes
Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE.

Perfide que vous êtes !
Ce portrait, que tantôt je vous avais donné

Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos serments, parjure, à la même heure,
Vous l'avez mis en gage !

VALÈRE.

Ah ! qu'à vos yeux je meure...

ANGÉLIQUE.

Ah ! cessez de vouloir plus longtemps m'outrager,
Cœur lâche.

HECTOR, bas à Valère.

Nous devions tantôt le dégager ;
Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

MADAME LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause ;
Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le-moi garder ; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE
NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE,
HECTOR.

GÉRONTE, à Angélique.

Que mon âme est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie !
J'attends depuis longtemps ce fortuné moment.

NÉRINE.

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉRONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire ;
Et l'hymen de madame, à vous en parler net,
N'était, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GÉRONTE, à Angélique.

Le notaire en ce lieu va se rendre ;
Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NÉRINE.

Oh ! par ma foi, monsieur, vous ne prendrez qu'un rat ;
Et le notaire peut remporter son contrat.

GÉRONTE.

Comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon cœur eut la faiblesse
De rendre à votre fils tendresse pour tendresse ;
Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
Me font ouvrir les yeux ; et, contre mon attente,
En ce moment, monsieur, je me donne à Dorante.

A Dorante.

Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, à Hector.

Parle, toi, si tu veux.
Explique ce mystère.

HECTOR.

Oh ! par ma foi, je n'ose ;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de madame une heure en pension
Montrant madame la Ressource.
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GÉRONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle passion m'en fait assez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite ;
Je ne veux plus te voir, après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

Il sort.

SCÈNE IX

ANGÉLIQUE, VALÈRE, DORANTE, NÉRINE, MADAME LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR.

Le beau présent de noce !

ANGÉLIQUE, à Valère, donnant la main à Dorante.

A jamais je vous laisse.
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
Et si vous conservez aussi mal ses présents,
Vous ne ferez, je crois, fortune de longtemps.

MADAME LA RESSOURCE, à Dorante.

Et mon portrait, monsieur, vous plaît-il me le rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nérine, aussi. Suivez-moi toutes deux.

A Valère.

Quelque autre fois, monsieur, vous serez plus heureux.

Il sort.

SCÈNE X

MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, NÉRINE, HECTOR.

MADAME LA RESSOURCE, faisant la révérence à Valère.

En toute occasion soyez sûr de mon zèle.

Elle sort.

HECTOR, à madame la Ressource.

Adieu, tison d'enfer, fesse-mathieu femelle.

SCÈNE XI

NÉRINE, VALÈRE, HECTOR.

NÉRINE, à Valère.

Grâce au ciel, ma maîtresse a tiré son enjeu.
Vous épouser, monsieur, c'était jouer gros jeu.

Elle sort en lui faisant la révérence.

SCÈNE XII

VALÈRE, HECTOR.

Hector fait la révérence à son maître, et va pour sortir.

VALÈRE.

Où vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la bibliothèque
Prendre un livre, et vous lire un traité de Sénèque.

VALÈRE.

Va, va, consolons-nous, Hector : et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

DÉMOCRITE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois le mardi 12 janvier 1700

PERSONNAGES

DÉMOCRITE.
AGÉLAS, roi d'Athènes.
AGÉNOR, prince d'Athènes.
ISMÈNE, princesse promise à Agélas.
STRABON, suivant de Démocrite.
CLÉANTHIS, suivante d'Ismène.
CRISÉIS, crue fille de Thaler.
THALER, paysan.
UN INTENDANT.
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.
OFFICIERS DU ROI.
LAQUAIS.

La scène est à Athènes.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un désert, et une caverne dans l'enfoncement.

SCÈNE PREMIÈRE

STRABON, seul.

Que maudit soit le jour où j'eus la fantaisie
D'être valet de pied de la philosophie !
Depuis près de deux ans je vis en cet endroit,
Mal vêtu, mal couché, buvant chaud, mangeant froid.
Suivant de Démocrite, en cette solitude,
Ce n'est qu'avec des ours que j'ai quelque habitude :
Pour un homme d'esprit comme moi, ce sont gens
Fort mal morigénés, et peu divertissants.
Quand je songe d'ailleurs à la méchante femme
Dont j'étais le mari... Dieu veuille avoir son âme !
Je la crois bien défunte : et, s'il n'était ainsi,
Le diable n'eût manqué de l'apporter ici.
Depuis vingt ans et plus son extrême insolence
Me fit quitter Argos, le lieu de ma naissance :
J'erre, depuis ce temps, de climats en climats,
Et j'ai dans ce désert enfin fixé mes pas.
Quelques maux que j'endure en ce lieu solitaire,
Je me tiens trop heureux d'avoir pu m'en défaire ;
Et je suis convaincu que nombre de maris
Voudraient de leur moitié se voir loin à ce prix.

Thaler vient. Le manant, pour notre subsistance,
Chaque jour du village apporte la pitance.
Il nous fait bien souvent de fort mauvais repas :
Il faut prendre ou laisser, et l'on ne choisit pas.

SCÈNE II

STRABON, THALER.

THALER, portant une sporte de jonc et une grosse bouteille garnie d'osier.

Bonjour, Strabon.

STRABON.

Bonjour.

THALER.

Voici votre ordinaire.

STRABON.

Bon, tant mieux. Aujourd'hui ferons-nous bonne chère ?
Depuis deux ans je jeûne en ce désert maudit.
Un jeûne de deux ans cause un rude appétit.

THALER.

Morgué, pour aujourd'hui, j'ons tout mis par écuelle,
Et c'est pis qu'une noce.

STRABON.

Ah ! la bonne nouvelle !

THALER.

Voici dans mon panier des dattes, des pignons,
Des noix, des raisins secs, et quantité d'oignons.

STRABON.

Quoi ! toujours des oignons ? Esprit philosophique,
Que vous coûtez de maux à ce cadavre étique !

THALER.

Je vous apporte aussi cette bouteille d'eau,
Que j'ai prise en passant dans le plus clair ruisseau.

STRABON.

Une bouteille d'eau ! le breuvage est ignoble.
Ce n'est donc point chez vous un pays de vignoble ?
Tout est-il en oignons ? n'y croît-il point de vin ?

THALER.

Oui-da : mais Démocrite, habile médecin,
Dit que du vin l'on doit surtout faire abstinence
Quand on veut mourir tard.

STRABON.

Ah ciel ! quelle ordonnance !
C'est mourir tous les jours que de vivre sans vin.
Mais laisse Démocrite achever son destin :
C'est un homme bizarre, ennemi de la vie,
Qui voudrait m'immoler à la philosophie,
Me voir comme un fantôme ; et quand tu reviendras,
De grâce, apporte-m'en le plus que tu pourras,
Mais du meilleur au moins, car c'est pour un malade ;
Et je boirai pour toi la première rasade.
Entends-tu, mon enfant ?

THALER.

Je n'y manquerai pas.

STRABON.

Où donc est Criséis qui suit parfois tes pas ?
J'aime encore le sexe.

THALER.

Elle est, morgué, gentille ;
Et Démocrite...

STRABON.

Étant, comme je crois, ta fille,
Ayant de plus tes traits et cet air si charmant,
Elle ne peut manquer de plaire, assurément.

THALER.

Oh ! ce sont des effets de votre complaisance.
Mais elle n'est pas tant ma fille que l'on pense.

STRABON.

Comment donc ?

THALER.

Bon ! qui sait d'où je venons tretous ?

STRABON.

C'est donc la mode aussi d'en user parmi vous
Comme on fait à la ville, où l'on voit d'ordinaire
Qu'on ne se pique pas d'être enfant de son père ?

THALER.

Suffit, je m'entends bien. Mais enfin, m'est avis
Que votre Démocrite en tient pour Criséis.

STRABON.

Pour Criséis ?...

THALER.

Il a l'âme un tantet férue.

STRABON.

Bon ! bon !

THALER.

Je vous soutiens que je ne suis pas grue :
Je flaire un amoureux, voyez-vous, de cent pas.
Je vois qu'il est fâché quand il ne la voit pas.

STRABON.

Il est tout occupé de la philosophie.

THALER.

Qu'importe ? quand on voit une fille jolie...
Le diable est bien malin et fait souvent son coup.

STRABON.

Parbleu, je le voudrais, m'en coûtât-il beaucoup.

THALER.

Mais vous, qui près de lui passez ainsi la vie,
Que diantre faites-vous tout le jour ?

STRABON.

Je m'ennuie.
Voilà tout mon emploi.

THALER.

Bon ! vous vous moquez bien :
Eh ! peut-on s'ennuyer lorsque l'on ne fait rien ?

STRABON.

Animé d'une ardeur vraiment philosophique,
Je m'étais figuré que, dans ce lieu rustique,
Je vivrais affranchi du commerce des sens
Et n'aurais pour mon corps nuls soins embarrassants ;
Qu'entièrement défait de femme et de ménage,
Les passions sur moi n'auraient nul avantage :
Mais je me suis trompé, ma foi, bien lourdement ;
Le corps contre l'esprit regimbe à tout moment.

THALER.

Et que fait Démocrite en cette grotte obscure ?

STRABON.

Il rit.

THALER.

Il rit ! de quoi ?

STRABON.

De l'humaine nature.
Il soutient, par raisons, que les hommes sont tous
Sots, vains, extravagants, ridicules et fous.
Pour les fuir, tout le jour il est dans sa caverne :
Et la nuit, quand la lune allume sa lanterne,
Nous grimpons l'un et l'autre au sommet des rochers,
Plus élevés cent fois que les plus hauts clochers.
Aux astres, en ces lieux, nous rendons nos visites.
Nous voyons Jupiter avec ses satellites ;
Nous savons ce qui doit arriver ici-bas,
Et je m'instruis pour faire un jour des almanachs.

THALER.

Des almanachs ! morgué, j'en voudrais savoir faire.

STRABON.

Eh bien ! changeons d'état ; ce n'est pas une affaire.
Demeure dans ces lieux et moi j'irai chez toi.
Tu deviendrais savant ; tu saurais, comme moi,
Que rien ne vient de rien, et que des particules...
Rien ne retourne en rien ; de plus, les corpuscules...
Les atomes, d'ailleurs, par un secret lien,
Accrochés dans le vide... Tu m'entends bien ?

THALER.

Fort bien.

STRABON.

Que l'âme et que l'esprit n'est qu'une même chose,
Et que la vérité, que chacun se propose,
Est dans le fond d'un puits.

THALER.

Elle peut s'y cacher ;
Je ne crois pas, tout franc, que j'aille l'y chercher.

STRABON.

Mais, raillerie à part, achète mon office ;
Tu pourrais dès ce jour entrer en exercice :
J'en ferai bon marché.

THALER.

C'est bien l'argent, ma foi,
Qui nous arrêterait ! J'ai, si je veux, de quoi
Faire aller un carrosse et rouler à mon aise.

STRABON.

Et comment as-tu fait cela, ne te déplaise ?

THALER.

Comment ? Je le sais bien, il suffit.

STRABON.

Mais encor ;
Aurais-tu par hasard trouvé quelque trésor ?

THALER.

Que sait-on ?

STRABON.

Un trésor ! en quel lieu peut-il être ?
Dis-moi.

THALER.

Bon ! quelque sot !... Vous jaseriez peut-être ?

STRABON.

Non, ma foi.

THALER.

Votre foi ?

STRABON.

Je veux être un maraud,
Si...

THALER.

Vous me promettez ?...

STRABON.

Parle donc au plus tôt.
Est-il loin d'ici ?

THALER, tirant un riche bracelet.

Non ; le voilà dans ma poche.

STRABON, à part.

Le coquin dans le bois a volé quelque coche.
A Thaler.
Juste ciel ! d'où te vient ce bijou plein de feu ?

THALER.

De notre femme.

STRABON.

Ah ! ah ! de ta femme ? A quel jeu
L'a-t-elle donc gagné ?

THALER.

Bon ! est-ce mon affaire ?

SCÈNE III

DÉMOCRITE, STRABON, THALER.

THALER.

Mais Démocrite vient. Motus, il faut se taire.

DÉMOCRITE, à part.

Suivant les anciens et ce qu'ils ont écrit,
L'homme est, de sa nature, un animal qui rit ;

Cela se voit assez : mais pour moi, sans scrupule,
Je veux le définir animal ridicule.

STRABON, à Thaler.

Ce début n'est pas mal.

DÉMOCRITE, à part.

Il est, à tout moment,
La dupe de lui-même et de son changement :
Il aime, il hait, il craint, il espère, il projette,
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiète ;
Il se fâche, il s'apaise, il évite, il poursuit ;
Il veut, il se repent, il élève, il détruit.
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit, en effet, le plus sage du monde :
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal.
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

STRABON, à Démocrite.

Dans ce panégyrique où votre esprit s'aiguise,
La femme, s'il vous plaît, n'est-elle pas comprise ?

DÉMOCRITE.

Oui, sans doute.

STRABON.

En ce cas, je suis de votre avis.

DÉMOCRITE, à Thaler.

Ah ! vous voilà, bonhomme ! où donc est Criséis ?

THALER.

Je l'attendais ici ; j'en ai le cœur en peine :
Elle s'est amusée au bord de la fontaine.
Elle tarde, et cela commence à me fâcher.
Elle viendra bientôt, car je vais la chercher.

SCÈNE IV

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Nous sommes, dans ces lieux, à l'abri des visites
Des sots écornifleurs et des froids parasites ;
Car je ne pense pas que nul d'entre eux jamais
Y puisse être attiré par l'odeur de nos mets.
Voudriez-vous tâter, dans cette conjoncture,
D'un repas apprêté par la seule nature ?

Il tire son dîner.

DÉMOCRITE.

Toujours boire et manger ! carnassier animal,
C'est bien fait ; suis toujours ton appétit brutal.
Le corps, ce poids honteux, où l'âme est asservie,
T'occupera-t-il seul le reste de ta vie ?

STRABON.

Quand je nourris le corps, l'esprit s'en porte mieux.

DÉMOCRITE.

Âme stupide et grasse !

STRABON.

Elle est grasse à vos yeux ;
Mais mon corps, en revanche, est maigre, dont j'enrage.
Je suis las à la fin de tout ce badinage ;
Et si vous ne quittez les lieux où nous voilà,
Je serai bien contraint, moi, de vous planter là.
Je suis un parchemin ; mon corps est diaphane.

DÉMOCRITE.

Va, fuis de devant moi ; retire-toi, profane,
Puisque ton cœur est plein de sentiments si bas :

Assez d'autres, sans toi, suivront ici mes pas.
Je voulais te guérir de tes erreurs funestes,
Te mener par la main aux régions célestes,
Affranchir ton esprit de l'empire des sens :
Tu ne mérites pas la peine que je prends,
Animal sensuel, qui n'oserais me suivre !

STRABON.

Sensuel, j'en conviens ; j'aime à manger pour vivre :
Mais on ne dira pas que je sois amoureux.

DÉMOCRITE.

Qu'entends-tu donc par là ?

STRABON.

J'entends ce que je veux,
Et vous ce qu'il vous plaît.

DÉMOCRITE, à part.

Saurait-il ma faiblesse ?

Haut.

Mais ce n'est pas à moi que ce discours s'adresse ?

STRABON.

Êtes-vous amoureux, pour relever ce mot ?

DÉMOCRITE.

Démocrite amoureux !

STRABON.

Seriez-vous assez sot
Pour donner, comme un autre, en l'erreur populaire ?

DÉMOCRITE, à part.

Cela n'est que trop vrai.

STRABON.

Vous chercheriez à plaire,
Et feriez le galant ! j'en rirais tout mon soûl.
Mais je vous connais trop ; vous n'êtes pas si fou.

DÉMOCRITE, à part.

Que je souffre en dedans, et qu'il me mortifie !

STRABON.

Vous avez le rempart de la philosophie ;
Et, lorsque le cœur veut s'émanciper parfois,
La raison aussitôt lui donne sur les doigts.

DÉMOCRITE.

Il est des passions que l'on a beau combattre,
On ne saurait jamais tout à fait les abattre :
Sous la sagesse en vain on se met à couvert ;
Toujours par quelque endroit notre cœur est ouvert.
L'homme fait, malgré lui, souvent ce qu'il condamne.

STRABON.

Va, fuis de devant moi ; retire-toi, profane,
Puisque ton cœur est plein de sentiments si bas :
Assez d'autres, sans toi, suivront ailleurs mes pas.
Animal sensuel !

DÉMOCRITE.

Quoi ! tu crois donc que j'aime ?

A part.

Je voudrais me cacher ce secret à moi-même.

STRABON.

Le ciel m'en garde ! mais j'ai cru m'apercevoir
Que les filles vous font encor plaisir à voir.
Votre humeur ne m'est pas tout à fait bien connue,
Ou Criséis parfois vous réjouit la vue.

DÉMOCRITE.

D'accord : son cœur, novice à l'infidélité,
Par le commerce humain n'est point encor gâté.
La vérité se voit en elle toute pure ;
C'est une fleur qui sort des mains de la nature.

STRABON.

Vous avez fait divorce avec le genre humain,
Mais vous vous raccrochez encore au féminin.

DÉMOCRITE.

Tu te moques de moi. Mais Criséis s'avance.
Sur son front pudibond brille son innocence.

SCÈNE V

CRISÉIS, DÉMOCRITE, STRABON.

CRISÉIS.

Je cherche ici mon père et ne le trouve pas ;
Jusque assez près d'ici j'avais suivi ses pas.
Ne l'avez-vous point vu ? Dites-moi, je vous prie,
Serait-il retourné ?

DÉMOCRITE, à part.

Dans mon âme attendrie,
Je sens, en la voyant, la raison et l'amour,
L'homme et le philosophe agités tour à tour.

STRABON.

N'avez-vous point, la belle, en votre promenade,
Donné, sans y penser, près de quelque embuscade ?
On trouve quelquefois, au milieu des forêts,
Des Sylvains pétillants, des Faunes indiscrets,
Qui, du soir au matin, vont à la picorée,
Et n'ont nulle pitié d'une fille égarée.

CRISÉIS.

Jamais je ne m'égare ; et, grâce à mon destin,
Je ne rencontre point telles gens en chemin.
Je m'étais arrêtée au bord d'une fontaine
Dont le charmant murmure et l'onde pure et saine
M'invitaient à laver mon visage et mes mains.

STRABON.

C'est aussi tout le fard dont j'use les matins.

DÉMOCRITE.

Tu vois, Strabon, tu vois ; c'est la pure nature :
Son teint n'est point encor nourri dans l'imposture ;
Elle doit son éclat à sa seule beauté.

STRABON.

Son visage est tout neuf et n'est point frelaté.

DÉMOCRITE, à Criséis.

Ce fard que vous prenez au bord d'une onde claire
Fait voir que vous avez quelque dessein de plaire.

CRISÉIS.

D'autres soins en ces lieux m'occupent tout le jour.

DÉMOCRITE.

Sauriez-vous, par hasard, ce que c'est...

CRISÉIS.

Quoi ?

STRABON.

L'amour.

CRISÉIS.

L'amour ?

STRABON.

Oui, l'amour.

CRISÉIS.
Non.

DÉMOCRITE.
Je veux vous en instruire.
A part.
Je tremble et je ne sais ce que je vais lui dire.

STRABON, à part, à Démocrite.
Quoi ! vous qui raisonnez philosophiquement,
Qui parlez à vos sens impérativement,
Qui voyez face à face étoiles et planètes,
Une fille vous met en l'état où vous êtes !
Vous tremblez ! Allons donc, montrez de la vigueur.

DÉMOCRITE, à part.
Tant de trouble jamais ne régna dans mon cœur.
A Criséis.
L'amour est, en effet, ce qu'on a peine à dire :
C'est une passion que la nature inspire,
Un appétit secret dans le cœur répandu,
Qui meut la volonté de chaque individu
A se perpétuer et rendre son espèce...

STRABON, à part, à Démocrite.
Pour un homme d'esprit vous parlez mal tendresse.
A Criséis.
L'amour, ne vous déplaise, est un je ne sais quoi,
Qui vous prend, je ne sais ni par où, ni pourquoi ;
Qui va je ne sais où ; qui fait naître en notre âme
Je ne sais quelle ardeur que l'on sent pour la femme ;
Et ce je ne sais quoi, qui paraît si charmant,
Sort enfin de nos cœurs et je ne sais comment.

CRISÉIS.
Vous me parlez tous deux une langue étrangère ;
Et moins qu'auparavant je connais ce mystère.

L'amour n'est pas, je crois, facile à pratiquer,
Puisqu'on a tant de peine à pouvoir l'expliquer.
Mon esprit est borné : je ne veux point apprendre
Les choses qui me font tant de peine à comprendre.

STRABON.

En exerçant l'amour, vous le comprendrez mieux.

SCÈNE VI

AGÉLAS et AGÉNOR, en habits de chasseurs ; DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON.

Qui peut si brusquement nous surprendre en ces lieux ?

AGÉLAS, à Agénor.

Demeurons dans ce bois, laissons aller la chasse ;
Attendons quelque temps que la chaleur se passe.
Il aperçoit Criséis.
Mais que vois-je ?

STRABON, à part, à Démocrite et à Criséis.

Voilà peut-être de ces gens
Qui vont par les forêts détrousser les passants.

CRISÉIS, à part, à Strabon.

Pour moi, je ne vois rien dans leur air qui m'étonne.

AGÉLAS, à Agénor.

Approchons. Que d'appas ! Ciel ! l'aimable personne !
Et comment se peut-il que ces sombres forêts
Renferment un objet si doux, si plein d'attraits ?

STRABON, à part, à Démocrite et à Criséis.

Tout cela ne vaut rien. Ces gens-ci, dans leur course,

Paraissent en vouloir plus au cœur qu'à la bourse.
Sauvons-nous.

AGÉLAS, à Criséis.

Permettez qu'en ce sauvage endroit,
On rende à vos appas l'hommage qu'on leur doit ;
Souffrez...

DÉMOCRITE, à Agélas.

Plus long discours serait fort inutile.
Vous êtes égarés du chemin de la ville ;
Cela se voit assez : mais, quand il vous plaira,
Dans la route bientôt Strabon vous remettra.

AGÉLAS.

Un cerf que nous poussons depuis trois ou quatre heures
Nous a, par les détours, conduits dans ces demeures ;
Et j'ai mis pied à terre en ces lieux détournés...

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc chasseurs ?

AGÉLAS.

Des plus déterminés.

DÉMOCRITE.

Ah ! je m'en réjouis. Prendre bien de la peine,
Se tuer, s'excéder, se mettre hors d'haleine ;
Interrompre au matin un tranquille sommeil ;
Aller dans les forêts prévenir le soleil ;
Fatiguer de ses cris les échos des montagnes ;
Passer en plein midi les guérets, les campagnes ;
Dans les plus creux vallons fondre en désespérés,
Percer rapidement les bois les plus fourrés ;
Ignorer où l'on va, n'avoir qu'un chien pour guide,
Pour faire fuir un cerf qu'une feuille intimide ;
Manquer la bête enfin, après avoir couru,
Et revenir bien tard, mouillé, las et recru,

Estropié souvent : dites-moi, je vous prie,
Cela ne vaut-il pas la peine qu'on en rie ?

AGÉNOR.

Ces occupations et ces nobles travaux
Sont les amusements des plus fameux héros ;
Et lorsqu'à leurs souhaits ils ont calmé la terre,
Ils mêlent dans leurs jeux l'image de la guerre.

AGÉLAS.

Mais, sans trop témoigner de curiosité,
Peut-on savoir quelle est cette jeune beauté ?

STRABON.

De quoi vous mêlez-vous ?

AGÉLAS.

On ne peut voir paraître
Un si charmant objet, sans vouloir le connaître.

STRABON.

Allez courir vos cerfs, s'il vous plaît.

AGÉNOR.

Sais-tu bien
A qui tu parles là ?

STRABON.

Moi, non, je n'en sais rien.

AGÉNOR.

Sais-tu que c'est le roi ?

STRABON.

Le roi ! Soit. Que m'importe ?

AGÉNOR.

Mais voyez ce maraud, de parler de la sorte !

STRABON.

Maraud ! Sachez, monsieur, que ce n'est point mon nom :
Et, si vous l'ignorez, je m'appelle Strabon,
Philosophe sublime autant qu'on le peut être,
Suivant de Démocrite ; et vous voyez mon maître.

AGÉLAS.

Quoi ! Je verrais ici cet homme si divin,
Cet esprit si vanté, ce Démocrite enfin,
Que son profond savoir jusques aux cieux élève ?

STRABON.

Oui, seigneur, c'est lui-même ; et voilà son élève.

AGÉLAS, à Démocrite.

Pardonnez, s'il vous plaît, mes indiscrétions ;
Je trouble avec regret vos méditations :
Mais la longue fatigue et le chaud qui m'accable...

DÉMOCRITE.

Vous venez à propos ; nous nous mettions à table.
Vous prendrez votre part d'un très frugal repas :
Mais il faut excuser, on ne vous attend pas.
Ce sera de bon cœur et sans cérémonie.

AGÉLAS.

De manger à présent je ne sens nulle envie ;
Mais je veux toutefois, sortant de ce désert,
Vous rendre le repas que vous m'avez offert.

STRABON.

Sire, vous vous moquez.

AGÉLAS.

Je veux que dans une heure
Vous quittiez tous les deux cette triste demeure
Pour venir à ma cour.

DÉMOCRITE.

Qui ? nous, seigneur ?

AGÉLAS.

Oui, vous.

STRABON, à part.

Que je m'en vais manger !

AGÉLAS.

Vous viendrez avec nous.

DÉMOCRITE.

Moi, que j'aille à la cour ! Grands dieux ! qu'irais-je y faire ?
Mon esprit peu liant, mon humeur trop sincère,
Ma manière d'agir, ma critique et mes ris,
M'attireraient bientôt un monde d'ennemis.

AGÉLAS, à Démocrite.

Je serai votre appui, quoi qu'on dise ou qu'on fasse.
Je vous demande encore une seconde grâce,
Et votre cœur, je crois, n'y résistera pas :
C'est que ce jeune objet accompagne vos pas.

A Criséis.

Y répugneriez-vous ?

CRISÉIS.

Je dépends de mon père ;
Sans son consentement je ne saurais rien faire :
Mais j'aurais grand plaisir de le suivre en des lieux
Où l'on dit que tout rit, que tout est somptueux ;
Où les choses qu'on voit sont pour moi si nouvelles,
Les hommes si bien faits !

STRABON, à part.

Les femmes si fidèles !

DÉMOCRITE, à Criséis.

Que vous connaissez mal les lieux dont vous parlez !

CRISÉIS, à Démocrite.

Je les connaîtrai mieux bientôt, si vous voulez.
Vous avez sur mon père une entière puissance ;
Vous n'avez qu'à parler.

DÉMOCRITE.

Vous vous moquez, je pense.
Examinez-moi bien ; ai-je, du bas en haut,
Pour être courtisan, la taille et l'air qu'il faut ?

CRISÉIS.

J'attends de vos bontés cette faveur extrême.
Ne me refusez pas.

DÉMOCRITE, à part.

Pourquoi faut-il que j'aime ?

A Agélas.

Mais, seigneur...

AGÉLAS, à Démocrite.

A mes vœux daignez tout accorder ;
Songez qu'en vous priant j'ai droit de commander.
Je le veux.

DÉMOCRITE.

Il suffit.

AGÉLAS.

La résistance est vaine.
J'ai des gens, des chevaux dans la route prochaine ;
Pour se rendre en ces lieux on va les avertir.
Toi, prends soin, Agénor, de les faire partir.

A Démocrite.

Je vous laisse.

A Agénor, à part.

Surtout, cette aimable personne...

AGÉNOR, à Agélas.

Qu'à mes soins diligents votre cœur s'abandonne.

SCÈNE VII

DÉMOCRITE, AGÉNOR, THALER, CRISÉIS, STRABON.

THALER, à Criséis.

Morgué, je n'en puis plus ; je vous cherche partout.
J'ai couru la forêt de l'un à l'autre bout,
Sans pouvoir...

STRABON, à Thaler.

Paix, tais-toi ; va plier ton bagage :
Nous allons à la cour ; on t'a mis du voyage.

THALER.

A la cour !

STRABON.

Oui, parbleu.

THALER.

Tu te gausses de moi.

STRABON.

Non : le roi veut te voir ; il a besoin de toi.

THALER.

Pargué, j'irai fort bien, sans répugnance aucune.
Pourquoi non ? M'est avis que j'y ferai fortune.

AGÉNOR, à Criséis.

Ne perdons point de temps, suivons notre projet.

STRABON.

Partons quand vous voudrez ; mon paquet est tout fait

DÉMOCRITE, à part.

Quel voyage, grands dieux !

A Criséis.

C'est à votre prière

Que je fais une chose à mon cœur si contraire.
Mais pour vous, Criséis, que ne ferait-on pas ?

A part.

Que je sens là dedans de trouble et de combats !

SCÈNE VIII

STRABON, seul.

Adieu, forêts, rochers ; adieu, caverne obscure,
Insensibles témoins de la faim que j'endure ;
Adieu, tigres, ours, cerfs, daims, sangliers et loups.
Si, pour philosopher, je reviens parmi vous,
Je veux qu'une panthère, avec sa dent gloutonne,
Ne fasse qu'un repas de toute ma personne.
Je suis votre valet. Loin de ce triste lieu,
Je vais boire et manger. Bonjour, bonsoir, adieu.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le palais d'Agélas, roi d'Athènes.

SCÈNE PREMIÈRE

ISMÈNE, CLÉANTHIS.

CLÉANTHIS.

Si j'avais le secret de deviner la cause
Du chagrin qu'à mes yeux votre visage expose,
De cet ennui soudain qui vous tient sous ses lois,
Nous nous épargnerions deux peines à la fois :
Moi, de le demander, et vous de me le dire.
Mais, puisque sans parler je ne puis m'en instruire,
Dites-moi, s'il vous plaît, depuis une heure ou deux,
Quel nuage a troublé l'éclat de vos beaux yeux ?
Quel sujet vous oblige à répandre des larmes ?
Le roi plus que jamais est épris de vos charmes ;
Il vous aime ; et, de plus, une suprême loi
L'oblige à vous donner et sa main et sa foi :
Et quand même il romprait une si douce chaîne,
Agénor est un prince assez digne d'Ismène :
Je sais qu'il vous adore, et qu'il n'ose à vos yeux,
Par respect pour le roi, faire éclater ses feux.

ISMÈNE.

Je veux bien avouer qu'un manque de couronne
Est l'unique défaut qui soit en sa personne,

Et qu'Agénor aurait tous les vœux de mon cœur,
S'il était un peu moins sensible à la grandeur.
Mais enfin un chagrin que je ne puis comprendre,
Ma chère Cléanthis, est venu me surprendre :
Je le chasse, il revient ; et je ne sais pourquoi,
Ce jour plus qu'aucun autre, il cause mon effroi.

CLÉANTHIS.

On ne peut vous ôter le sceptre et la couronne ;
Et le rang glorieux que le destin vous donne,
Je vous l'apprends encor, si vous ne le savez,
J'en suis un peu la cause, et vous me le devez.

ISMÈNE.

Comment ?

CLÉANTHIS.

Écoutez-moi. La reine votre mère,
Abandonnant Argos, où mourut votre père,
Par un second hymen épousa le feu roi
Qui régnait en ces lieux, mais avec cette loi,
Que, si d'aucun enfant il ne devenait père,
Du trône athénien vous seriez l'héritière,
Et que son successeur deviendrait votre époux.
La reine eut une fille ; et, l'aimant moins que vous,
Elle trouva moyen de changer cette fille,
Et de mettre un enfant, pris d'une autre famille,
De même âge à peu près, mais moribond, malsain,
Et qui mourut aussi, je crois, le lendemain.
Moi, j'allai cependant, sans tarder davantage,
Porter nourrir l'enfant dans un lointain village.
Un pauvre paysan, que l'or sut engager,
De ce fardeau pour moi voulut bien se charger.
Je lui dis que l'enfant de moi tenait naissance,
Qu'il devait avec soin élever son enfance :
Je lui cachai toujours son nom et son pays.
Le pâtre crut enfin tout ce que je lui dis.

Quinze ans se sont passés depuis cette aventure.
Votre mère a payé les droits à la nature ;
Et depuis ce long temps aucun mortel, je crois,
N'a pu de cette fille avoir ni vent ni voix.

ISMÈNE.

Je sais depuis longtemps ce que tu viens de dire ;
Ta bouche avait déjà pris soin de m'en instruire ;
Ce souvenir encore augmente ma terreur,
Et vient justifier le trouble de mon cœur.
N'as-tu point remarqué qu'au retour de la chasse,
Le roi, rêveur, distrait, a paru tout de glace ?
Ses regards inquiets m'ont dit son embarras :
Il semblait m'éviter et détourner ses pas.
Ah ! Cléanthis, je crains que quelque amour nouvelle
Ne lui fasse...

CLÉANTHIS.

Ah ! voilà l'ordinaire querelle.
C'est une étrange chose ! Il faut que les amants
Soient toujours de leurs maux les premiers instruments:
Qu'un homme par hasard ait détourné la vue
Sur quelque objet nouveau qui passe dans la rue ;
Qu'il ait paru rêveur, enjoué, gai, chagrin ;
Qu'il n'ait pas ri, pleuré, parlé, que sais-je enfin ?
Voilà la jalousie aussitôt en campagne.
D'une mouche on lui fait une grosse montagne :
C'est un traître, un ingrat ; c'est un monstre odieux,
Et digne du courroux de la terre et des cieux.
Il faut aller plus doux dans le siècle où nous sommes.
On doit parfois passer quelque fredaine aux hommes,
Fermer souvent les yeux ; bien entendu, pourtant,
Que tout cela se fait à la charge d'autant.

ISMÈNE.

Pour un cœur délicat qu'un tendre amour engage,
Un calme si tranquille est d'un pénible usage.

Toujours quelque soupçon renaît pour l'alarmer.
Ah ! que tu connais mal ce que c'est que d'aimer !

CLÉANTHIS.

Oui ! je me suis d'aimer parfois licenciée ;
J'ai fait pis : dans Argos je me suis mariée.

ISMÈNE.

Toi, mariée !

CLÉANTHIS.

Oui, moi, mais à mon grand regret.
Autant que je le puis, je tiens le cas secret.
Avant que les destins, touchés de ma misère,
Eussent fixé mon sort auprès de votre mère,
J'avais fait ce beau coup ; mais, à vous dire vrai,
Ce mariage-là n'était qu'un coup d'essai.
J'avais pris un mari brutal, jaloux, bizarre,
Gueux, joueur, débauché, capricieux, avare,
Comme ils sont presque tous : je l'ai tant tourmenté,
Excédé, maltraité, rebuté, molesté,
Qu'enfin il m'a privé de sa vue importune ;
Le diable l'a mené chercher ailleurs fortune.

ISMÈNE.

Est-il mort ?

CLÉANTHIS.

Autant vaut. Depuis vingt ans et plus
Qu'il a pris son parti, nous ne nous sommes vus ;
Et quand même en ces lieux il viendrait à paraître,
Nous nous verrions, je crois, tous deux sans nous connaître.
J'ai bien changé d'état ; et lorsqu'il s'en alla,
Je n'étais qu'un enfant haute comme cela.

ISMÈNE.

Ta belle humeur pourrait me sembler agréable,
Si de quelque plaisir mon cœur était capable.

CLÉANTHIS.

Pour chasser le chagrin, madame, où je vous voi,
Consentez, je vous prie, à venir avec moi,
Pour voir un animal qu'en ces lieux on amène,
Et que le prince a pris dans la forêt prochaine.
Il tient, à ce qu'on dit, et de l'homme et de l'ours ;
Il parle quelquefois et rit presque toujours.
On appelle cela, je pense... un Démocrite.

ISMÈNE.

Tu rends assurément peu d'honneur au mérite.
L'animal dont tu fais un portrait non commun
Est un grand philosophe.

CLÉANTHIS.

Eh ! n'est-ce pas tout un ?

ISMÈNE.

Tu peux aller le voir ; mais pour moi, je te prie,
Laisse-moi quelque temps toute à ma rêverie ;
J'en fais mon seul plaisir. Tout ce que tu m'as dit,
Et mes jaloux soupçons m'occupent trop l'esprit.

CLÉANTHIS.

Quelqu'un s'avance ici. Je m'en vais vous conduire,
Et reviendrai pour voir cet homme qu'on admire.

SCÈNE II

STRABON, seul, en habit de cour.

Quand on a de l'esprit, ma foi, vive la cour !
C'est là qu'il faut venir se montrer au grand jour ;
Et c'est mon centre, à moi. Bon vin, bonne cuisine ;
J'ai calmé les fureurs d'une guerre intestine.

J'ai, d'abord, pris ma part de deux repas exquis ;
Et me voilà déjà vêtu comme un marquis.
Cela me sied bien. Mais quelqu'un ici s'avance...

SCÈNE III

THALER, en habit de cour par-dessus son habit de paysan ; STRABON.

STRABON.

C'est Thaler. Justes dieux ! quelle magnificence !

THALER, vers la porte d'où il sort, à des domestiques qui éclatent de rire.

Oh ! dame, voyez-vous, tout franc, je n'aime pas
Qu'on se rie à mon nez et qu'on suive mes pas ;
Si quelqu'un vient encor se gausser davantage,
Je lui sangle d'abord mon poing par le visage.

STRABON.

D'où te vient, mon enfant, l'humeur où te voilà ?

THALER, à Strabon.

Morgué ! je ne sais pas quelle graine c'est là.
Ils sont un régiment de diverses figures,
Jaune, gris, vert, enfin de toutes les peintures,
Qui sont tous après moi comme des possédés.

Allant vers la porte.

Palsangué, le premier...

STRABON.

C'est qu'ils sont enchantés
De voir un gentilhomme avec si bonne mine,
Un port si gracieux, une taille si fine.

THALER, revenant à Strabon.

Me voilà.

STRABON.

Je te vois.

THALER.

Je n'ai pas méchant air,
N'est-ce pas ?

STRABON.

Je me donne au grand diable d'enfer
Si seigneur à la cour, dans ses airs de conquête,
Est mieux paré que toi des pieds jusqu'à la tête.

THALER.

Je suis, sans vanité, bien tourné quand je veux,
Et j'ai, quand il me plaît, tout autant d'esprit qu'eux.
Qui fait le bel oiseau ? c'est, dit-on, le plumage.
Notre fille est, de même, en fort bon équipage.
Allons, faut dire vrai, je suis content du roi ;
Morguenne, il en agit rondement avec moi.
Ils m'ont bien fait dîner : c'est un plaisir extrême
D'avoir grand appétit et l'estomac de même ;
Lorsque l'on peut tous deux les contenter, s'entend.
J'ai mangé comme quatre et j'ai trinqué d'autant.

STRABON.

Tu te trouves donc bien en cette hôtellerie ?

THALER.

J'y serais volontiers tout le temps de ma vie.
L'état où je me vois me fait émerveiller ;
M'est avis que je rêve, et crains de m'éveiller.

STRABON.

Malgré tes beaux habits, ton air gauche et sauvage
Tient encore, à mes yeux, quelque peu du village.

Plante-toi sur tes pieds ; te voilà comme un sot.
L'on aurait plus d'honneur d'habiller un fagot.
Des airs développés : allons, fais-toi de fête.
Remue un peu les bras ; balance-toi la tête.
De la vivacité. Danse. Prends du tabac.
Ne tends pas tant le dos. Renfonce l'estomac.

Il lui donne un coup dans le dos, et un autre dans l'estomac.

THALER.

Oh ! morgué, bellement ; comme vous êtes rude !
J'ai l'estomac démis.

STRABON.

Ce n'est là qu'un prélude.

THALER.

Achevez donc tout seul.

STRABON.

Paix, Démocrite vient :
Prends d'un jeune seigneur la taille et le maintien.

THALER.

Non, morgué, je m'en vais : aussi bien je pétille,
Mis comme me voilà, d'aller voir notre fille.

SCÈNE IV

DÉMOCRITE, suivi d'un INTENDANT, d'un MAÎTRE-D'HÔTEL et de quatre grands LAQUAIS; STRABON.

DÉMOCRITE.

En ces lieux, comme ailleurs, je vois de toutes parts
Mille plaisants objets attirer mes regards.
Les grands et les petits, la cour comme la ville,
Pour rire à mon plaisir tout m'offre un champ fertile ;

Et me voyant aussi dans un riche palais,
Entouré d'officiers, escorté de valets,
Transporté tout d'un coup de mon séjour paisible,
Je me trouve moi-même un sujet fort risible.
Vous qui suivez mes pas, que voulez-vous de moi ?

L'INTENDANT, à Démocrite.

Je suis auprès de vous par l'ordre exprès du roi.
Il prétend, s'il vous plaît, m'accorder cette grâce,
Que de votre intendant je prenne ici la place ;
Et je viens vous offrir mes soins et mon savoir.

DÉMOCRITE.

Mais je n'ai nulle affaire et n'en veux point avoir.

L'INTENDANT.

C'est aussi pour cela qu'officier nécessaire,
Réglant votre maison, j'aurai soin de tout faire.
J'afferme, je reçois, je dispose des fonds,
Des valets...

DÉMOCRITE.

Ah ! tant mieux. Puisque dans les maisons
Vous avez sur les gens un pouvoir despotique,
De grâce, réformez tout ce vain domestique.
Je ne saurais souffrir toujours à mes côtés
Ces quatre grands messieurs droit sur leurs pieds plantés.

L'INTENDANT.

Il est de la grandeur d'avoir un gros cortège.

DÉMOCRITE.

Quoi ! si je veux tousser, cracher, moucher, que sais-je,
Et le jour, et la nuit, faudra-t-il que quelqu'un
Tienne de tous mes faits un registre importun ?

L'INTENDANT.

Des gens de qualité c'est l'ordinaire usage.

DÉMOCRITE.

Cet usage, à mon gré, n'est ni prudent ni sage.
Les hommes, qui souvent font tout mal à propos,
Et qui devraient cacher leur faible et leurs défauts,
Sont toujours les premiers à montrer leurs bêtises.
Pour faire à tout moment et dire des sottises,
A quoi bon, s'il vous plaît, payer tant de témoins ?
Messieurs, laissez-moi seul, et trêve de vos soins.

Au maître-d'hôtel.

Et vous, que vous plaît-il ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, à Démocrite.

Le prince à vous m'envoie,
Et pour maître-d'hôtel il veut que je m'emploie.

STRABON, à part.

Bon ! voici le meilleur.

DÉMOCRITE.

C'est, entre vous et moi,
Auprès d'un philosophe un fort chétif emploi.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

J'espère avec honneur remplir mon ministère,
Et vous n'aurez, je crois, nul reproche à me faire.

DÉMOCRITE.

J'en suis persuadé de reste.

L'INTENDANT, à Démocrite.

Ce n'est point
Parce que l'amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais je réponds de lui : c'est un très honnête homme,
Fidèle, incorruptible, équitable, économe.

Bas, à Démocrite.

Ne nous y fiez pas, je vous en avertis.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, à l'intendant.

Quand je ne serais pas au rang de vos amis,
Je publierais partout que l'on ne trouve guères
D'homme plus entendu que vous dans les affaires ;
Plus désintéressé, plus actif, plus adroit.

Bas, à Démocrite.

Prenez-y garde au moins, car il ne va pas droit.

L'INTENDANT, au maître-d'hôtel.

Monsieur, en vérité, vous êtes trop honnête.
On sait votre bon goût pour conduire une fête ;
Nul n'entend mieux que vous à donner un repas,
En aussi peu de temps, sans bruit, sans embarras.

Bas, à Démocrite.

C'est un homme qui n'a l'âme, ni la main nette,
Et qui gagne moitié sur tout ce qu'il achète.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, à l'intendant.

Tout le monde connaît votre esprit éclairé
A gagner le procès le plus désespéré,
A nettoyer un bien, à liquider des dettes
Que dans une maison un long désordre a faites.

Bas, à Démocrite.

C'est un homme sans foi, qui prend de toute main,
Et ne fait pas un bail qu'il n'ait un pot-de-vin.

DÉMOCRITE.

Messieurs, je suis ravi qu'en vous rendant service,
Tous deux, en même temps, vous vous rendiez justice.
Allez, continuez, aimez-vous bien toujours,
Et servez-vous ainsi le reste de vos jours :
Cette rare amitié, cette candeur sublime
Me fait naître pour vous encore plus d'estime.
Adieu.

SCÈNE V

DÉMOCRITE, STRABON.

DÉMOCRITE.

Tu ne ris pas de ces deux bons amis ?
Tu peux juger, Strabon, des grands par les petits.
De ces lâches flatteurs qui hautement vous louent,
Et dans l'occasion tout bas se désavouent ;
De ces menteurs outrés, ces caractères bas,
Qui disent tout le bien et le mal qui n'est pas ;
Des faux amis du temps reconnais les manières :
Peut-être ces deux-là sont-ils des plus sincères.
Mais changeons de propos. Que dis-tu de la cour ?

STRABON.

Toutes sortes de biens. Et vous, à votre tour,
Parlez à cœur ouvert, qu'en dites-vous vous-même ?

DÉMOCRITE.

Tu t'imagines bien que ma joie est extrême
D'y voir certaines gens tout fiers de leur maintien,
Qui ne déparlent pas et qui ne disent rien ;
D'y rencontrer partout des visages d'attente,
Qui n'ont que l'espérance et les désirs pour rente ;
D'autres dont les dehors affectés et pieux
S'efforcent de duper les hommes et les dieux ;
Des complaisants en charge et payés pour sourire
Aux sottises qu'un autre est toujours prêt à dire ;
Celui-ci qui, bouffi du rang de son aïeul,
Se respecte soi-même et s'admire tout seul.
Je te laisse à juger si, de tant de matière,
J'ai, pour rire à plaisir, une vaste carrière.

STRABON.

Je m'en rapporte à vous.

DÉMOCRITE.

Dans ce nouveau pays,
Dis-moi, que dit, que fait, que pense Criséis ?

STRABON.

Si l'on en peut juger à l'air de son visage,
Elle se plaît ici bien mieux qu'en son village.
Elle a pris, comme moi, d'abord les airs de cour ;
Elle veut déjà plaire et donner de l'amour.

DÉMOCRITE.

Que dis-tu ?

STRABON.

Vous savez qu'en princesse on la traite.
Je la voyais tantôt, devant une toilette,
D'une mouche assassine irriter ses attraits.
Elle donne déjà le bon tour aux crochets.
Elle montre, avec art, quoique novice encore,
Une gorge timide et qui voudrait éclore.
Agélas l'observait d'un œil plein de désirs.

DÉMOCRITE.

Agélas ?

STRABON.

Oui. Parfois il poussait des soupirs ;
Et je suis fort trompé, si le roi, pour la belle,
Ne ressent de l'amour quelque vive étincelle.

DÉMOCRITE.

Juste ciel ! quoi ! déjà ?...

STRABON.

L'on va vite en ces lieux,
Et l'air de ce pays est fort contagieux.

DÉMOCRITE.

Et comment Criséis prend-elle cet hommage ?
Semble-t-elle répondre à ce muet langage ?
Montre-t-elle l'entendre ?

STRABON.

Oh ! vraiment, je le croi !
Elle l'entend déjà mieux que vous et que moi.
Elle a de certains yeux, de certaines manières,
Des souris attrayants, des mines meurtrières...
Oh ! vive la nature !

DÉMOCRITE.

En savoir déjà tant !

STRABON.

Si le prince l'aimait, le cas serait plaisant.

DÉMOCRITE.

Oui.

STRABON.

Que diriez-vous, qu'un roi cherchant à plaire,
Comme un aventurier, donnât dans la bergère ?

DÉMOCRITE.

J'en rirais tout à fait.

STRABON.

Que nous serions heureux !
Notre fortune ici serait faite à tous deux.
L'amour est, je l'avoue, une belle manie.
Les hommes sont bien fous ! rions-en, je vous prie :
Je les trouve à présent presque aussi sots que vous.

DÉMOCRITE, à part.

Il ne me manquait plus que d'être encor jaloux.
J'étouffe et je sens là... certain poids qui m'oppresse.

STRABON.

D'où vous vient, s'il vous plaît, cette sombre tristesse ?
Du bien de Criséis n'êtes-vous pas content ?
Pourquoi cet air chagrin à vous qui riez tant ?

DÉMOCRITE.

Ces feux pour Criséis me donnent quelque ombrage.
Son éducation est mon heureux ouvrage ;
Elle est sous ma conduite arrivée en ces lieux,
Et j'en dois prendre soin.

STRABON.

On ne peut faire mieux.

DÉMOCRITE.

Agélas a grand tort d'employer sa puissance
A vouloir d'un enfant surprendre l'innocence,
Qui doit être en sa cour en toute sûreté.

STRABON.

C'est violer les droits de l'hospitalité.

DÉMOCRITE.

Mais il faut empêcher que cet amour n'augmente ;
Et, pour mieux étouffer cette flamme naissante,
Je vais le conjurer de nous laisser partir.

STRABON.

Parlez pour vous ; d'ici je ne veux point sortir ;
Je m'y trouve trop bien.

SCÈNE VI

STRABON, seul.

Ma foi, le philosophe
D'un feu long et discret dans son harnais s'échauffe.
Le pauvre diable en a tout autant qu'il en faut,
Et toute sa morale a, parbleu, fait le saut.
Allons sur ses pas...

SCÈNE VII

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

Mais quelle est cette égrillarde
Qui d'un œil curieux me tourne et me regarde ?

CLÉANTHIS, à part.

Voilà, certes, quelqu'un de ces nouveaux venus ;
Et ces traits-là me sont tout à fait inconnus.

STRABON, à part.

Mon port lui paraît noble, et ma mine assez bonne ;
La princesse a, je crois, dessein sur ma personne.
Il ne faut point ici perdre le jugement,
Mais en homme d'esprit tourner un compliment.
Haut.
Madame, s'il est vrai, selon nos axiomes,
Que tous corps ici-bas sont composés d'atomes,
Chacun doit convenir, en voyant vos attraits,
Que le vôtre est formé d'atomes bien parfaits.
Ces organes subtils, d'où votre esprit transpire,
Avant que vous parliez, font que je vous admire.

CLÉANTHIS.

A votre air étranger on devine aisément...

STRABON.

A mon air étranger ! Parlez plus congrûment.
Je suis homme de cour ; et pour la politesse,
J'en ai, sans me vanter, de la plus fine espèce.

CLÉANTHIS.

Un esprit méprisant ne m'a point fait parler,
Et tous nos courtisans voudraient vous ressembler.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

Je voulais par vous-même m'instruire
Quel sujet, quelle affaire à la cour vous attire.

STRABON.

C'est par l'ordre du roi que j'y viens aujourd'hui ;
Je suis, sans me vanter, assez bien avec lui :
Le plaisir de nous voir quelquefois nous rassemble ;
Et nous devons, je crois, ce soir, souper ensemble.

CLÉANTHIS.

C'est un honneur qu'il fait à peu de courtisans.

STRABON.

D'accord ; mais il sait vivre et connaît bien ses gens.
Pour convive, je suis d'une assez bonne étoffe,
Suivant de Démocrite et garçon philosophe.

CLÉANTHIS.

On le voit ; votre esprit éclate dans vos yeux.

STRABON.

Madame...

CLÉANTHIS.

Tout en vous est noble et gracieux.

STRABON.

Madame, à bout portant vous tirez la louange.
Je veux être un maraud, si mes sens, en échange,
Auprès de vos appas ne sont tous stupéfaits.

CLÉANTHIS.

Peu de cœurs devant vous ont conservé leur paix.

STRABON.

Ah ! madame, il est vrai qu'on est fait d'un modèle
A ne pas attaquer vainement une belle.
On sait de son esprit se servir à propos ;
Se plaindre, se brouiller, écrire en quatre mots,
Revenir, s'apaiser, se remettre en colère ;
Faire bien le jaloux et vouloir se défaire ;
Commander à ses pleurs de sortir au besoin ;
Être un jour sans manger, bouder seul en un coin ;
Redoubler quelquefois de tendresses nouvelles.
Lorsque l'on sait jouer ce rôle auprès des belles,
On est bien malheureux et bien disgracié,
Quand on manque, à la fin, d'en tirer aile ou pied.

CLÉANTHIS.

La nature, en naissant, vous fit l'âme sensible.

STRABON.

Le soufre préparé n'est pas plus combustible.

CLÉANTHIS.

Ainsi donc votre cœur s'est souvent enflammé ?
Vous aimiez autrefois ?

STRABON.

Non, mais j'étais aimé.

Je me suis signalé par plus d'une victoire.
Mais si de vous aimer vous m'accordiez la gloire,
Vous verriez tout mon cœur, par des soins éternels,
Faire fumer l'encens au pied de vos autels.

CLÉANTHIS.

Mon bonheur serait pur, et ma gloire trop grande,
De recevoir ici vos vœux et votre offrande ;
Mais certaine raison, qui murmure en mon cœur,
M'empêche de répondre à toute votre ardeur.

STRABON.

A mes désirs aussi j'en ai quelqu'un contraire ;
Mais où parle l'amour, la raison doit se taire.

CLÉANTHIS, à part.

Si mon traître d'époux par bonheur était mort...

STRABON, à part.

Si ma méchante femme avait fini son sort...

CLÉANTHIS, à part.

Que je me serais fait un bonheur de lui plaire !

STRABON, à part.

Que nous aurions bientôt terminé notre affaire !

CLÉANTHIS, à Strabon.

Votre abord est si tendre et si persuasif...

STRABON, à Cléanthis.

Vous avez un aspect tellement attractif...

CLÉANTHIS.

Que d'un charme puissant on se sent ravir l'âme.

STRABON.

Qu'en vous voyant paraître, aussitôt on se pâme.

CLÉANTHIS.

Je sens que ma vertu combat mal avec vous ;
Il faut nous séparer.

A part.

Ah ciel ! si mon époux
Avait été formé sur un pareil modèle,
Qu'il m'eût donné d'amour !

STRABON.

Adieu, charmante belle :
Auprès de vos appas je défends mal mon cœur.

A part.

Ah ciel ! si j'avais eu femme de cette humeur,
Quelles félicités ! et qu'en sa compagnie
J'aurais avec plaisir passé toute ma vie !

SCÈNE VIII

STRABON, seul.

Cela ne va pas mal. J'arrive dans la cour,
Une belle me voit, je suis requis d'amour.
Courage, mon garçon ; continue ; encore une,
Et te voilà passé maître en bonne fortune.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

AGÉLAS et AGÉNOR, SUITE DU ROI.

AGÉNOR.

Criséis, par votre ordre, en ces lieux va se rendre ;
Et vous pouvez bientôt et la voir et l'entendre.
Mais si je puis, seigneur, avec vous m'exprimer,
Votre cœur me paraît bien prompt à s'enflammer.

AGÉLAS.

Je ne te cache rien de l'état de mon âme.
Tu vis naître tantôt cette nouvelle flamme :
Sois témoin du progrès ; mes feux sont parvenus,
En moins d'un jour, au point de ne s'accroître plus.
J'adore Criséis : à chaque instant, en elle
Je découvre, je vois quelque grâce nouvelle.
Ne remarques-tu point, comme moi, ses beautés ?
Ses airs dans cette cour ne sont point empruntés ;
Son esprit se fait voir, même dans son silence :
Elle n'a rien des bois que la seule naissance.

AGÉNOR.

De ces feux violents quelle sera la fin ?

AGÉLAS.

Je ne sais.

AGÉNOR.

Mais, seigneur, quel est votre dessein ?

AGÉLAS.

D'aimer.

AGÉNOR.

Quel sera donc le sort de la princesse ?
Athènes, par un choix où chacun s'intéresse,
Vous a fait souverain sans aucune autre loi
Que d'épouser Ismène, alliée au feu roi.

AGÉLAS.

Mon cœur jusqu'à ce jour, sans nulle répugnance,
Suivait de cette loi la douce violence.
Ce cœur même, en secret, souvent s'applaudissait
De la nécessité que le sort m'imposait ;
Mais depuis le moment qu'une jeune bergère
M'a charmé sans avoir nul dessein de me plaire,
Mon penchant pour Ismène aussitôt m'a quitté.
Je me sens entraîner d'un tout autre côté.

AGÉNOR, à part.

Ciel, qui sais mon amour, fais si bien qu'en son âme
Puisse à jamais régner cette nouvelle flamme !

A Agélas.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les champs et les bois
Ont produit des objets dignes des plus grands rois ;
Et le sort prend plaisir, d'une chaîne secrète,
D'allier quelquefois le sceptre et la houlette.

AGÉLAS.

Cette inégalité, ce défaut de grandeur,
Pour Criséis encore irrite mon ardeur.

AGÉNOR.

Je ne sais ce qu'annonce une telle aventure ;
Mais un des miens m'a dit qu'en changeant de parure,

Ce paysan, de joie ou de vin transporté,
A laissé, dans l'habit qu'il avait apporté,
Un bracelet d'un prix qui passe sa puissance :
On doit me l'apporter. Mais Criséis s'avance.

SCÈNE II

CRISÉIS, THALER, AGÉLAS, AGÉNOR, SUITE DU ROI.

THALER, à part, à Criséis.

Je suis trop en chagrin ; je vais lui dire, moi :
Arrive qui pourra, n'importe. Je le voi :
Je m'en vais, palsangué, lui débrider ma chance.

A Agélas.

Sire, excusez l'affront de notre importunance.

AGÉLAS.

Qu'avez-vous donc ?

THALER.

J'avons... Mais c'est trop de faveur,
Sire, mettez dessus.

AGÉLAS.

Parlez.

THALER.

C'est votre honneur.

AGÉLAS.

Poursuivez... quel sujet ?

THALER.

Je ne veux point poursuivre,
Si vous n'êtes couvert ; je savons un peu vivre.

AGÉLAS.

Je suis en cet état pour ma commodité.

THALER.

Ah ! vous pouvez vous mettre à votre liberté,
Et je ne sommes pas dignes de contredire.
Ici, j'ons plus d'honneur que je ne saurais dire :
Je sons nourris, vêtus mieux qu'à nous n'appartient ;
Mais on nous fait un tour qui, tout franc, ne vaut rien.
C'est pis qu'un bois ; vos gens n'ont point de conscience.
J'ai, dans mon autre habit, laissé, par oubliance...
Avec tout mon esprit, morgué, je suis un sot.

AGÉLAS.

Quoi donc ?

THALER.

Ils m'avont fait bian payer mon écot.

AGÉLAS.

Qui ?

THALER.

Vos valets de chambre. Ah ! la maudite engeance !
En me déshabillant, en toute diligence,
L'un un pied, l'autre un bras (ils ont eu bientôt fait),
Ils m'ont pris un bijou, morgué, dans mon gousset :
Il est de votre honneur de les faire tous pendre.

AGÉLAS.

Ne vous alarmez point, je vous le ferai rendre ;
Je veux que l'on le trouve, et je vous en réponds.

THALER.

Tous les honnêtes gens d'ici sont des fripons :
Je sais pourtant fort bien que ce n'est pas vous, sire ;
Je vous crois honnête homme et je sais bien qu'en dire :
Mais tout chacun ici ne vous ressemble pas.

AGÉLAS, à Agénor.

Que l'on aille avec lui le chercher de ce pas,
Et qu'ici les plaisirs, les jeux, la bonne chère,
Suivent ces étrangers qu'Agélas considère.

THALER.

Ah ! vous êtes, seigneur, par trop considérant.
Mais, parlant par respect, l'honneur que l'on me rend
Me confond ; car, tout franc, sans tant de préambule...
A Criséis.
Palsangué ! te voilà comme une ridicule !
Que ne réponds-tu, toi ? Je m'embrouille toujours,
Lorsque d'un compliment j'entreprends le discours.

AGÉLAS, à Thaler.

Allez, et n'ayez point de chagrin davantage.

THALER.

Que je suis malheureux ! J'ai fait un beau voyage !

SCÈNE III

AGÉLAS, CRISÉIS.

AGÉLAS.

Je ne sais, Criséis, si l'éclat de ces lieux
Avec quelque plaisir peut arrêter vos yeux ;
Je ne sais si la cour vous plaît, vous dédommage
De la tranquillité que l'on goûte au village :
Mais je voudrais qu'ici vous pussiez recevoir
Tout autant de plaisir que j'ai de vous y voir.

CRISÉIS.

Seigneur, de vos bontés, qu'on aura peine à croire,
Le souvenir toujours vivra dans ma mémoire ;

Et j'aurais mauvais goût, si, sortant des forêts,
Je ne me plaisais pas en des lieux pleins d'attraits,
Où chacun du plaisir fait son unique affaire ;
Où les dames surtout ne s'occupent qu'à plaire,
Font briller leur esprit, ont un air si charmant,
Et font de leur beauté tout leur amusement.

AGÉLAS.

Parmi les courtisans dont la foule épandue
Brille dans cette cour et s'offre à votre vue,
Ne s'en trouve-t-il point quelqu'un assez heureux
Pour pouvoir s'attirer un regard de vos yeux ?
Pourriez-vous les voir tous avec indifférence ?

CRISÉIS.

On dit qu'il ne faut point qu'avec trop de licence
Une fille s'arrête à voir de tels objets,
Et dise de son cœur les sentiments secrets.
Il en est un pourtant, si j'ose ici le dire,
Qui, d'un charme flatteur que sa présence inspire,
Se distingue aisément, et qui de toutes parts
S'attire, sans effort, les cœurs et les regards.

AGÉLAS.

Vous prenez du plaisir en le voyant paraître ?

CRISÉIS.

Oh ! beaucoup. A son air on voit qu'il est le maître.
Les autres, devant lui timides et défaits,
Ne paraissent plus rien et deviennent si laids,
Qu'on ne regarde plus tout ce qui l'environne.

AGÉLAS.

Aimeriez-vous un peu cette heureuse personne ?

CRISÉIS.

Je ne sais point, seigneur, ce que c'est que d'aimer.

AGÉLAS.

Aucun objet encor n'a pu vous enflammer ?

CRISÉIS.

Non : l'on est dans les bois d'une froideur extrême.

AGÉLAS.

Si cet heureux mortel vous disait qu'il vous aime ?...

CRISÉIS.

Qu'il m'aime, moi, seigneur ! je me garderais bien,
S'il me parlait ainsi, d'en croire jamais rien :
On parle dans ces lieux autrement qu'on ne pense ;
Les plus sincères cœurs... Mais Démocrite avance.

SCÈNE IV

DÉMOCRITE, AGÉLAS, CRISÉIS, AGÉNOR, STRABON.

AGÉLAS, à Démocrite.

Avec bien du plaisir je vous vois à ma cour.
Comment vous trouvez-vous de ce nouveau séjour ?

DÉMOCRITE.

Fort mal.

AGÉLAS.

J'ai commandé, par un ordre suprême,
Qu'on vous y respectât à l'égal de moi-même.

DÉMOCRITE.

Cela n'empêche pas qu'avec tout votre soin,
Seigneur, je ne voulusse être déjà bien loin.
On me croit en ces lieux placé hors de ma sphère,

Un animal venu d'une terre étrangère :
Chacun ouvre les yeux et me prend pour un ours.
Je ne suis point taillé pour habiter les cours.
Que dirait-on de voir un homme de mon âge
Des airs d'un courtisan faire l'apprentissage ?
Non, seigneur, à tel point je ne puis m'oublier,
Ni jusqu'à cet excès descendre et me plier.
Ainsi, pour faire bien, permettez que sur l'heure
Nous allions tous revoir notre ancienne demeure :
Strabon, Criséis, moi, nous vous en prions tous.

STRABON, à Démocrite.

Halte-là, s'il vous plaît ; ne parlez que pour vous.
En ce lieu, plus qu'ailleurs, je suis, moi, dans ma sphère.

AGÉLAS.

Si Criséis le veut, je consens à tout faire.

A Criséis.

Parlez, expliquez-vous.

CRISÉIS.

Seigneur, l'obscurité
Conviendrait beaucoup mieux à ma simplicité :
Mais, s'il faut devant vous dire ce que l'on pense,
Ce beau lieu me retient sans nulle violence ;
Et, s'il m'était permis de me faire un séjour,
Je n'en choisirais point d'autre que votre cour.

STRABON, à part.

Quel heureux naturel ! le charmant caractère !
Je ne répondrais pas mieux qu'elle vient de faire.

DÉMOCRITE, à Criséis.

C'est fort bien fait ! la cour a pour vous des appas ?
Quoi ! vous pourriez vous plaire en un lieu de fracas,
Où l'envie a choisi sa demeure ordinaire,
Où l'on ne fait jamais ce que l'on voudrait faire,

Où l'humeur se contraint, où le cœur se dément,
Où tout le savoir-faire est un raffinement ;
Où les grands, les petits sont, d'une ardeur commune,
Attelés jour et nuit au char de la fortune ?

AGÉLAS, à Démocrite.

La cour qu'en ce tableau vous nous représentez,
Vous ne la prenez pas par ses plus beaux côtés.

STRABON.

Hé ! non, non.

AGÉLAS.

Quelque aigreur que cette cour vous laisse,
Convenez que toujours l'esprit, la politesse,
Le bon air naturel et le goût délicat,
Plus qu'en nul autre endroit, y sont dans leur éclat.

STRABON.

Sans doute.

AGÉLAS.

Que le sexe y tient un doux empire ;
Qu'on rend à la beauté les respects qu'elle attire ;
Et que deux yeux charmants, tels qu'à présent j'en vois,
Peuvent prétendre ici les honneurs dus aux rois.
Mais une autre raison, que près de vous j'emploie,
Et qui vous comblera d'une parfaite joie,
Doit, malgré vos dégoûts, vous fixer à la cour.

DÉMOCRITE.

Et quelle est, s'il vous plaît, cette raison ?

AGÉLAS.

L'amour.

DÉMOCRITE.

L'amour ! De passions me croyez-vous capable ?

AGÉLAS.

Me préserve le ciel d'un jugement semblable !

DÉMOCRITE.

Démocrite est-il homme à se laisser toucher ?

A part.

Je ne le suis que trop ! J'ai peine à me cacher.

AGÉLAS.

Libre de passions, dégagé de faiblesse,
Votre cœur, je le sais, se ferme à la tendresse.
Chacun ne parvient pas à cet état heureux.
C'est de moi dont je parle, et je suis amoureux.

DÉMOCRITE.

Vous êtes amoureux ?

AGÉLAS.

Oui.

DÉMOCRITE.

Mais, dans cette affaire,
Ma présence, je crois, n'est pas trop nécessaire.
Absent, comme présent, vous pouvez, à loisir,
Suivre les mouvements de ce tendre désir.

AGÉLAS.

J'adore Criséis, puisqu'il faut vous le dire.

STRABON, à part.

Ah ! ah ! nous y voilà.

DÉMOCRITE.

Bon ! bon ! vous voulez rire.
Un grand roi comme vous, au milieu de sa cour,
Voudrait-il s'abaisser à cet excès d'amour ?
Que dirait, s'il vous plaît, tout votre aréopage ?

AGÉLAS.

Pour me déterminer j'attends peu son suffrage.
Oui, belle Criséis, je sens pour vous un feu
Dont je fais avec joie un éclatant aveu.
Mais un cœur bien épris veut être aimé de même.
Vous ne répondez rien.

CRISÉIS.

Ma surprise est extrême
D'entendre cet aveu de la bouche d'un roi :
Mon silence, seigneur, répond assez pour moi.

AGÉLAS.

Ce silence douteux à trop de maux m'expose.
A Démocrite.
Vous, qui voyez le rang que l'amour lui propose,
Secondez mes désirs, parlez en ma faveur.

DÉMOCRITE.

Moi, seigneur ?

AGÉLAS.

Oui, je veux de vous tenir son cœur :
Vos conseils ont sur elle une entière puissance ;
Vantez-lui mon amour bien plus que ma naissance.

DÉMOCRITE.

Par grâce, de ce soin, seigneur, dispensez-moi :
Je n'ai point les talents propres à cet emploi.
Je suis un faible agent auprès d'une maîtresse ;
J'ignore le grand art qui surprend la tendresse.
Votre amour, où vos soins veulent m'intéresser,
Reculerait, seigneur, plutôt que d'avancer.

AGÉLAS.

Non, j'attends tout de vous ; je connais votre zèle.
Un soin m'appelle ailleurs ; je vous laisse avec elle.

Puis-je, pour couronner mes amoureux desseins,
Mettre mes intérêts en de meilleures mains ?
Je vous quitte.

SCÈNE V

DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON.

STRABON, à part.

Voilà, je vous le certifie,
Un fâcheux argument pour la philosophie.

DÉMOCRITE, à Criséis.

Le roi me charge ici d'un fort honnête emploi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi.
Il vient de m'ordonner de disposer votre âme,
Et la rendre sensible à sa nouvelle flamme ;
La charge est vraiment belle, et, pour un tel dessein,
Il ne me faudrait plus qu'un caducée en main.
Quels sont vos sentiments ? que prétendez-vous faire ?

CRISÉIS.

C'est de vous que j'attends un avis salutaire.
Que me conseillez-vous de faire en cas pareil ?
Car je prétends toujours suivre votre conseil

DÉMOCRITE.

Ce que je vous conseille ?

CRISÉIS.

Oui.

DÉMOCRITE, à part.

Je ne sais que dire.

Haut.

Suivez les mouvements que le cœur vous inspire.

CRISÉIS.

Ah ! que j'ai de plaisir que cet avis flatteur
Se rapporte si bien au penchant de mon cœur !
J'étais, je vous l'avoue, en une peine extrême,
Et n'osais tout à fait me fier à moi-même.
Je sentais pour le prince un mouvement secret,
Et je ne savais pas si c'est bien ou mal fait :
Maintenant que je vois le parti qu'il faut prendre,
Je puis, par votre avis, suivre un penchant si tendre.

DÉMOCRITE.

Pour lui vous sentez donc cet appétit secret...

A part.

J'ai bien peur d'être ici curieux indiscret.

CRISÉIS.

Quand le prince tantôt s'est offert à ma vue,
J'ai senti dans mon cœur une flamme inconnue ;
Tout ce qu'il me disait me donnait du plaisir ;
Ma bouche a laissé même échapper un soupir.
En cessant de le voir, une tristesse affreuse
Tout d'un coup m'a rendue inquiète et rêveuse ;
A son air, à ses traits, j'ai pensé tout le jour :
Je l'aime, si c'est là ce qu'on appelle amour.

STRABON.

Oui, voilà ce que c'est. Peste ! quelle ignorante !
Vous êtes devenue en un jour bien savante !
Vous n'aviez pas besoin tantôt de nos leçons ;
Ni nous, de nous étendre en définitions.

DÉMOCRITE.

Enfin donc vous aimez ?

CRISÉIS.

Moi ?

DÉMOCRITE.

Voilà, je vous jure,
Les symptômes d'amour que cause la nature.

CRISÉIS.

Quoi ! c'est là ce qu'on nomme amour ?

DÉMOCRITE.

Et vraiment oui.

CRISÉIS.

Si j'aime, en vérité, ce n'est que d'aujourd'hui.

DÉMOCRITE.

Vous m'aviez tant promis qu'aucun homme en votre âme
N'exciterait jamais une amoureuse flamme.

CRISÉIS.

Je n'en connaissais point ; et je les croyais tous
Tels que vous les disiez, et formés comme vous.

STRABON, bas à Démocrite.

Cette sincérité devrait vous rendre sage.

DÉMOCRITE.

Je sens qu'elle a raison, et cependant j'enrage.
J'ai tort de m'emporter ; reprenons désormais
L'esprit qui nous convient ; rions sur nouveaux frais.
Les hommes, en effet, ont bien peu de prudence,
Sont bien vides de sens, bien pleins d'extravagance,
De se laisser mener par de tels animaux,
Connaissant, comme ils font, leur faible et leurs défauts.
Il n'en est presque point qui vingt fois en sa vie
N'ait senti les effets de quelque perfidie ;
Cependant on les voit, de nouveaux feux épris,
Redonner dans le piège où l'on les a vus pris :

A grand'peine échappés de leurs derniers naufrages,
Ils vont, tout de nouveau, défier les orages.
Continuez, messieurs ; soyez encor plus fous ;
Justifiez toujours mes ris et mes dégoûts.
Ces ris, dans l'avenir, porteront témoignage
Que je n'ai point été la dupe de mon âge,
Et que je comprends bien que tout homme, en un mot,
Est, sans m'en excepter, l'animal le plus sot.

CRISÉIS, à Démocrite.

J'aime à voir que, malgré votre austère caprice,
Comme aux autres humains vous vous rendiez justice.
Je vais trouver le prince, et lui dire l'ardeur
Dont vous avez voulu parler en sa faveur.

SCÈNE VI

DÉMOCRITE, STRABON.

STRABON.

Vous ne riez plus tant : quel chagrin vous tourmente ?
La chose me paraît cependant fort plaisante.
La peste ! quel enfant ! pour moi je suis surpris
Comme aux filles l'esprit vient vite en ce pays.

DÉMOCRITE.

Commerce humain, pour moi plus mortel que la peste,
Ce n'est pas sans raison que mon cœur te déteste.

SCÈNE VII

DÉMOCRITE, STRABON, LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Messieurs, servira-t-on ? Le dîner est tout prêt.

STRABON.

Oui ; qu'on mette à l'instant sur table, s'il vous plaît,
Allez vite. Écoutez : ferons-nous bonne chère ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Vingt cuisiniers ont fait de leur mieux pour vous plaire.

DÉMOCRITE.

Vingt cuisiniers !

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Autant.

DÉMOCRITE.

Mais c'est bien peu vraiment !

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Ils ont mis de leur art tout le raffinement.

DÉMOCRITE.

Qui ne rirait de voir qu'avec un soin extrême
L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même !
A force de ragoûts et de mets succulents,
Il creuse son tombeau sans cesse avec ses dents.
Il sait le peu de jours qu'il a des destinées,
Et tâche, autant qu'il peut, d'abréger ses années.
Vous êtes, dans votre art, tous de francs assassins,
Produits par les enfers, payés des médecins ;
Et, si l'on agissait en bonne politique,
On vous bannirait tous de chaque république.

Il sort.

SCÈNE VIII

LE MAÎTRE-D'HÔTEL, STRABON.

STRABON.

Il faut le laisser dire, aller toujours son train,
Et, si vous le pouvez, faire encor mieux demain.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

THALER, CRISÉIS.

THALER.

En jase qui voudra, j'ai fait en homme sage
De quitter bravement les bois et le village.
On a, morgué, raison, et c'est bien mon avis,
Un homme ne fait point fortune en son pays ;
Il n'y sera qu'un sot tout le temps de sa vie :
Il a biau se sentir du talent, du génie,
Être bien fait, avoir le discours bien pendu ;
Bon ! c'est, comme dit l'autre, autant de bien perdu.

CRISÉIS.

Vous avez le bon goût, je vous en félicite.

THALER.

Ici, du premier coup, on connaît le mérite.
D'aussi loin qu'on me voit, on m'ôte son chapeau.

CRISÉIS.

Vous vous trouvez donc bien de ce séjour nouveau ?

THALER.

Si je m'y trouve bien ! Je ris, je me goberge.
Que je sommes échus dans une bonne auberge !
Notre bijou s'en va nous être rapporté.
Notre hôte est bon vivant, disons la vérité.

CRISÉIS.

Vous ne devriez pas tenir un tel langage :
Ces termes-là, mon père, étaient bons au village.
Si l'on vous entendait parler ainsi du roi,
On pourrait se moquer et de vous et de moi.

THALER.

Dame ! je sis fâché que mon discours vous choque ;
Chacun parle à sa guise, et qui voudra s'en moque :
J'ai pourtant, m'est avis, plus d'esprit que vous tous.

CRISÉIS.

Excusez si je prends cet air libre avec vous.

THALER.

Tu prétends donc apprendre à parler à ton père ?

CRISÉIS.

Je ne dis pas cela pour vous mettre en colère.

THALER.

Morgué, cela m'y met. Écoute, vois-tu bien,
Dame ! on n'est pas un sot, quoiqu'on ne sache rien.
Parce que te voilà de bout en bout dorée,
Ne va pas envers moi faire la mijaurée.

CRISÉIS.

Je sais trop...

THALER.

Je prétends qu'on me respecte, moi.

CRISÉIS.

Je ne manquerai point à ce que je vous doi.

THALER.

C'est bien fait ; quand je parle, il faut que l'on m'écoute.

CRISÉIS.

D'accord.

THALER.

Qu'on m'estime.

CRISÉIS.

Oui.

THALER.

Me révère.

CRISÉIS.

Sans doute.

THALER.

Or donc, pour rattraper le fil de mon discours,
Que c'est un bel emploi que de hanter les cours !
Tous ces grands messieurs-là sont des gens bien honnêtes.

CRISÉIS.

Démocrite n'est pas si charmé que vous l'êtes.
Il voudrait bien déjà se voir loin de ces lieux.

THALER.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

CRISÉIS.

Tout y blesse ses yeux.
Son cœur n'est pas content ; quelque soin l'embarrasse.
Il dit qu'en ce pays ce n'est rien que grimace ;
Que les hommes y sont cachés et dangereux,
Et les femmes encor bien plus à craindre qu'eux ;
Que ce n'est que par art qu'elles paraissent belles ;
Que leur cœur...

THALER.

Ne va pas te gâter avec elles,

Ni pour quelque monsieur te prendre ici d'amour.
Elles peuvent tout faire, elles sont de la cour,
Ces madames-là. Mais j'aperçois Démocrite.

SCÈNE II

DÉMOCRITE, CRISÉIS, THALER.

DÉMOCRITE.

Ah ! te voilà, Thaler ! ta mine hétéroclite
Me réjouit l'esprit. Serviteur, Criséis.
Dans ce riche attirail, sous ces pompeux habits,
Dirais-tu que c'est là ta fille ?

THALER.

En ces matières,
Tous les plus clairvoyants, ma foi, n'y voyont guères.

DÉMOCRITE.

Cela lui sied fort bien ; et cet air dédaigneux
Qu'elle a pris à la cour lui sied encore mieux.

THALER.

Je m'en suis aperçu déjà.

CRISÉIS, à Démocrite.

J'en suis bien aise
Que mon air, quel qu'il soit, vous contente et vous plaise.

DÉMOCRITE, à Criséis.

A de plus hauts desseins vous aspirez ici,
Et me plaire n'est pas votre plus grand souci.

THALER.

Morguenne, elle aurait tort. J'entends, je veux, j'ordonne
Qu'elle vous y respecte autant que ma personne :
Je suis maître... une fois.

CRISÉIS, à Thaler.

Je vois avec plaisir
Vos ordres s'accorder à mon juste désir.
J'obéis de grand cœur : j'aurai toute ma vie
Un très profond respect pour la philosophie.
Pour d'autres sentiments, je puis m'en dispenser,
Sans blesser mon devoir, ni sans vous offenser.

SCÈNE III

DÉMOCRITE, THALER.

THALER.

Quelle mouche la pique ? A qui diable en a-t-elle ?
Elle a, comme cela, des vapeurs de cervelle.
Je ne sais ; mais, depuis qu'elle est en ce pays,
Elle fait peu de cas de ce que je lui dis.

DÉMOCRITE.

Un soin plus important à présent la tourmente.
Aurait-on jamais cru que cette jeune plante,
Que j'avais pris plaisir d'élever de mes mains,
Eût trompé mon espoir et trahi mes desseins ?
Agélas s'est épris, en la voyant paraître,
Du feu le plus ardent...

THALER.

Morgué, le tour est traître !

DÉMOCRITE.

La pompe de la cour et son éclat flatteur
A de ses faux brillants séduit son jeune cœur.
De son malheur prochain nous sommes les complices,
Nous l'avons amenée au bord des précipices :
Car, sans t'en dire plus, tu t'imagines bien
Le but de cet amour.

THALER.

Oui, cela ne vaut rien.

DÉMOCRITE.

Il faut abandonner la cour tout au plus vite.

THALER.

Abandonner la cour ?

DÉMOCRITE.

Oui.

THALER.

C'est un si bon gîte !
Je m'y trouve si bien !

DÉMOCRITE.

Il n'importe, il le faut.
Tu dois tirer d'ici Criséis au plus tôt ;
C'est à toi que le roi fait la plus grande offense.

THALER.

Je le vois bien ; pour faire ici sa manigance,
Morgué, le prince a tort de s'adresser à moi :
Il s'imagine donc que parce qu'il est roi...
Suffit, je ne dis mot.

DÉMOCRITE.

Il y va de ta gloire.

THALER.

C'est, morgué, pour cela qu'ils m'avont tant fait boire :
Mais ils n'en croqueront, ma foi, que d'une dent ;
Je vais faire beau bruit. Serviteur cependant.

SCÈNE IV

DÉMOCRITE, seul.

Dieux ! que fais-je ? Où m'emporte une indigne tendresse ?
Suis-je donc Démocrite ? et quelle est ma faiblesse !
Pendant que je suis seul, laissons agir mon cœur,
Et tirons le rideau qui cache mon ardeur.
Depuis assez longtemps, mon rire satirique
Sur les autres répand une bile cynique :
Je veux sans nuls témoins rire à présent de moi ;
Il ne faut point ailleurs aller chercher de quoi.
J'aime ! c'est bien à toi, philosophe rigide,
De sentir l'aiguillon d'une flamme perfide !
Et quel est cet objet qui t'apprend l'art d'aimer ?
Un enfant de quinze ans ! Tu prétends la charmer,
Adonis suranné ?... Mais un pouvoir suprême
Me commande, m'entraîne en dépit de moi-même.
Ah ! c'est où je t'attends, le plus lâche des cœurs !
Il te faut des chemins tout parsemés de fleurs.
Tu ne saurais saisir ces haines rigoureuses
Que sentent pour l'amour les âmes généreuses,
Tu ne peux gourmander un penchant trop fatal,
Homme pusillanime, imbécile, brutal !
Ce n'est pas encor tout ; vois où va ta folie.
Toi qui veux te targuer de la philosophie,
Tu conduis Criséis... en quels lieux ? à la cour.
Ah ! qu'ensemble on voit peu la prudence et l'amour !
Mais on vient. Finissons un discours si fantasque ;
Pour sauver notre honneur, remettons notre masque.

SCÈNE V

CLÉANTHIS, DÉMOCRITE.

CLÉANTHIS, à part.

On voit assez, à l'air dont il est habillé,
Que c'est l'original dont on nous a parlé.
Haut à Démocrite.
Vous qui dans les forêts avez passé la vie,
Uniquement touché de la philosophie,
Quel noir démon vous pousse à causer notre ennui ?
Et que venez-vous faire à la cour aujourd'hui ?

DÉMOCRITE.

Je n'en sais vraiment rien : ce que je puis vous dire,
C'est qu'ici, malgré moi, le roi m'a fait conduire,
M'a voulu transplanter et me faire, en un jour,
D'un philosophe actif, un oisif de la cour.

CLÉANTHIS.

Savez-vous bien qu'ici votre face équivoque,
Et rare en son espèce, étrangement nous choque ?

DÉMOCRITE.

Je le crois ; sur ce point j'ai peu de vanité,
Et mon dessein n'est point de plaire, en vérité.

CLÉANTHIS.

Vous auriez tort : il n'est, je veux bien vous le dire,
Prince, ni galopin, que vous ne fassiez rire.

DÉMOCRITE.

Pourquoi non ? C'est un droit qu'on acquiert en naissant ;
Et rire l'un de l'autre est fort divertissant.

CLÉANTHIS.

Ismène ici m'envoie et vous dit, par ma bouche,
Que votre aspect ici l'alarme et l'effarouche.
Le roi lui doit sa foi ; cependant, à ses yeux,
On sait qu'à Criséis il adresse ses vœux :
Par de lâches conseils dont vous êtes prodigue,
C'est vous, à ce qu'on dit, qui menez cette intrigue.

DÉMOCRITE.

Moi !

CLÉANTHIS.

Vous... C'est une honte, à l'âge où vous voilà,
De vouloir commencer ce vilain métier-là.

DÉMOCRITE.

Le reproche est plaisant et nouveau, je vous jure :
Je ne m'attendais pas à pareille aventure.

CLÉANTHIS.

Riez !

DÉMOCRITE.

Si vous saviez l'intérêt que j'y prends,
Vous m'accuseriez peu de ces soins obligeants.
Vous me connaissez mal. C'est une chose étrange,
Comme dans ce pays on prend toujours le change !

CLÉANTHIS.

Quoi ! le prince tantôt ne vous a pas commis
Le soin officieux d'attendrir Criséis ?
Et vous, n'avez-vous pas pris soin de la réduire ?

DÉMOCRITE.

Cela peut être vrai ; mais, bien loin de vous nuire,
Ce jour verrait Ismène entre les bras du roi,
S'il voulait de son choix se rapporter à moi :
C'est un fait très constant.

CLÉANTHIS.

Je veux bien vous en croire ;
Mais pour ne point donner d'atteinte à votre gloire,
Partez.

DÉMOCRITE.

Soit : j'ai pourtant de quoi rire à mon goût,
En ces lieux plus qu'ailleurs, et des femmes surtout.

CLÉANTHIS.

Et de qui ririez-vous ?

DÉMOCRITE.

Mais de vous la première,
De votre air. Vos habits, vos mœurs, votre manière,
Tout en vous, haut et bas, est artificieux.
Pour paraître plus grande et pour tromper les yeux,
On voit sur votre tête une longue coiffure,
Et sur de hauts patins vos pieds à la torture ;
En sorte qu'en ôtant ces secours superflus,
Il ne resterait pas un tiers de femme au plus.

CLÉANTHIS.

Il nous en reste assez pour, telles que nous sommes,
Faire, quand nous voulons, bien enrager les hommes.
Mais partez, s'il vous plaît, demain avant le jour :
Vous ferez sagement ; car aussi bien la cour,
Dont vous faites toujours quelque plainte nouvelle,
Est bien lasse de vous.

DÉMOCRITE.

Et moi bien plus las d'elle ;
Et je vais de ce pas préparer avec soin
Que l'aurore en naissant m'en trouve déjà loin.

SCÈNE VI

CLÉANTHIS, seul.

L'affaire est en bon train pour la princesse Ismène :
Mais, pour mon compte, à moi, je suis assez en peine.
Je voudrais arrêter le disciple en ces lieux :
Il a touché mon cœur en s'offrant à mes yeux ;
Son tour d'esprit me charme ; il fait tout avec grâce :
Il n'est rien que pour lui de bon cœur je ne fasse.
Le ciel me le devait, pour me récompenser
De mon premier mari. Je le vois s'avancer.

SCÈNE VII

CLÉANTHIS, STRABON [1].

STRABON, à part.

Ouf ! je suis bien guedé ! Par ma foi, la science
Ne s'acquiert point du tout à force d'abstinence.
C'est mon système à moi : l'esprit croît dans le vin ;
Je m'en sens déjà plus trois fois que ce matin.
Je me venge à longs traits de la philosophie.

A Cléanthis.

Hé ! vous voilà, princesse, infante de ma vie !
Vous voyez un seigneur fort satisfait de soi,
Un convive échappé de la table du roi :
Il tient bon ordinaire, et je l'en félicite.

CLÉANTHIS.

Au disciple fameux du savant Démocrite,
Plus qu'à nul autre humain, cet honneur était dû.

[1] Cailhava (*l'Art et la Comédie*, I, 307) loue l'instant et la reconnaissance, sans approuver la façon dont elle est préparée.

STRABON.

C'est un petit repas que le roi m'a rendu :
Nous nous traitons parfois.

CLÉANTHIS.

Vous ne sauriez mieux faire :
Rien ne fait des amis comme la bonne chère,
Quoiqu'on embrasse ici des gens de tous métiers,
Bien moins pour l'amour d'eux que de leurs cuisiniers.

STRABON.

Cet honneur, quoique grand, ne me toucherait guère,
Si je n'étais bien sûr du bonheur de vous plaire.
Vous aimer est un bien pour moi plus précieux
Qu'être admis à la table et des rois et des dieux ;
Et l'on ne leur sert point, même en des jours de fêtes,
De morceau si friand à mon goût que vous l'êtes.

CLÉANTHIS.

N'êtes-vous point de ceux dont l'usage est connu,
Qui ne sont amoureux que quand ils ont bien bu ;
A qui beaucoup de vin fait sortir la tendresse ;
Qui vont en cet état aux pieds de leur maîtresse
Exhaler les transports de leurs brûlants désirs,
Et pousser des hoquets en guise de soupirs ?
De nos jeunes seigneurs c'est assez la manière.

STRABON.

Ma tendresse n'est point d'un pareil caractère.
Bacchus n'est point chez moi l'interprète d'amour.
J'ai près du sexe, enfin, l'air de la vieille cour.
Mon cœur s'est laissé prendre en vous voyant paraître,
Et de ses mouvements n'a plus été le maître.
L'esprit, la belle humeur, la grâce, la beauté,
Tout en vous s'est uni contre ma liberté.

CLÉANTHIS.

Ce n'est point un retour de pure complaisance
Qui me fait hasarder la même confiance,
Mais je vous avouerai qu'à vos premiers regards
Mon faible cœur s'est vu percé de toutes parts.
Je ne sais quel attrait et quel charme invisible
En un instant a pu me rendre si sensible ;
Et je n'ai point senti de transports aussi doux
Pour tout autre mortel que j'en ressens pour vous.

STRABON.

En vous réciproquant, vous êtes, je vous jure,
De ces heureux transports payée avec usure.
L'on n'a jamais senti des feux si violents
Que ceux qu'auprès de vous et pour vous je ressens.
Mais ne puis-je savoir, en voyant tant de charmes,
Quel est l'aimable objet à qui je rends les armes ?

CLÉANTHIS.

Bon ! que vous servirait de savoir qui je suis ?
Ce nous serait peut-être une source d'ennuis,
Après vous avoir fait l'aveu de ma faiblesse.

STRABON.

Ah ! que cette pudeur augmente ma tendresse !

CLÉANTHIS.

Je devrais bien plutôt songer à me cacher.

STRABON.

Rien de vous découvrir ne doit vous empêcher.

CLÉANTHIS.

L'homme est d'un naturel si volage et si traître...
Qui le sait mieux que moi ?

STRABON.

Vous en avez peut-être
Été souvent trahie ? Ici, comme en tous lieux,
La femme, à mon avis, ne vaut pas beaucoup mieux.
J'en ai, pour mes péchés, quelquefois fait l'épreuve.
Êtes-vous fille ?

CLÉANTHIS.

Non.

STRABON.

Femme ?

CLÉANTHIS.

Point du tout.

STRABON.

Veuve ?

CLÉANTHIS.

Je ne sais.

STRABON.

Oh ! parbleu, vous vous moquez de nous.
De quelle espèce donc, s'il vous plaît, êtes-vous ?

CLÉANTHIS.

Je fus fille autrefois, et pour telle employée.

STRABON.

Je le crois.

CLÉANTHIS.

A quinze ans je me suis mariée :
Mais, depuis le long temps que sans époux je vis,
Je ne saurais passer pour femme à mon avis ;
Ni pour veuve non plus, puisqu'en effet j'ignore
Si le mari que j'eus est mort, ou vit encore.

STRABON.

Ce discours, quoique abstrait, me paraît assez bon.
Je ne suis, comme vous, homme, veuf, ni garçon ;

Et mon sort, de tout point, est si conforme au vôtre,
Qu'il semble que le ciel nous ait faits l'un pour l'autre [1].

CLÉANTHIS, à part.

Homme, veuf, ni garçon !

STRABON, à part.

Fille, femme, ni veuve !

CLÉANTHIS, à part.

Le cas est tout nouveau.

STRABON, à part.

L'aventure est très neuve.

A Cléanthis.

Depuis quand, s'il vous plaît, vivez-vous sans époux ?

CLÉANTHIS.

Depuis près de vingt ans je goûte un sort si doux.
J'avais pris un mari fourbe, plein d'injustices,
Qui d'aucune vertu ne rachetait ses vices,
Ivrogne, débauché, scélérat, ombrageux.
Pour sa mort je faisais tous les jours mille vœux.
Enfin, le ciel plus doux, touché de ma misère,
Lui fit naître en l'esprit un dessein salutaire ;
Il partit, me laissant, par bonheur, sans enfants.

STRABON.

C'est tout comme chez nous. Depuis le même temps,
Inspiré par le ciel, je quittai ma patrie,
Pour fuir loin de ma femme, ou plutôt ma furie.
Jamais un tel démon ne sortit des enfers.
C'était un vrai lutin, un esprit de travers,
Un vieux singe en malice, insolente, revêche,
Coquette, sans esprit, menteuse, pigrièche.
A la noyer cent fois je m'étais attendu ;
Mais je n'en ai rien fait, de peur d'être pendu.

[1] Après ce vers il en manque deux de rime masculine.

CLÉANTHIS.

Cette femme vous est vraiment bien obligée !

STRABON.

Bon ! tout autre que moi ne l'eût point ménagée,
Elle aurait fait le saut.

CLÉANTHIS.

Et de grâce, en quels lieux
Aviez-vous épousé ce chef-d'œuvre des cieux ?

STRABON.

Dans Argos.

CLÉANTHIS, à part.

Dans Argos !

STRABON.

Où la fortune a-t-elle
Mis en vos mains l'époux d'un si rare modèle ?

CLÉANTHIS.

Dans Argos.

STRABON, à part.

Dans Argos !

Haut.

Et, s'il vous plaît, quel nom
Portait ce cher époux ?

CLÉANTHIS.

Il se nommait Strabon.

STRABON.

Strabon !

A part.

Haï.

CLÉANTHIS.

Pourrait-on aussi, sans vous déplaire,

Savoir quel nom portait cette épouse si chère ?

STRABON.

Cléanthis.

CLÉANTHIS.

Cléanthis ! c'est lui.

STRABON.

C'est elle ! ô dieux !

CLÉANTHIS.

Ses traits n'en disent rien ; mais je le sens bien mieux
Au soudain changement qui se fait dans mon âme.

STRABON.

Madame, par hasard, n'êtes-vous point ma femme ?

CLÉANTHIS.

Monsieur, par aventure, êtes-vous mon époux ?

STRABON.

Il faut que cela soit ; car je sens que pour vous
Dans mon cœur tout à coup ma flamme est amortie,
Et fait en ce moment place à l'antipathie.

CLÉANTHIS.

Ah ! te voilà donc, traître ! après un si long temps,
Qui t'amène en ces lieux ? qu'est-ce que tu prétends ?

STRABON.

M'en aller au plus tôt. Que ma surprise est forte !
Dis-moi, ma chère enfant, pourquoi n'es-tu pas morte ?

CLÉANTHIS.

Pourquoi n'es-tu pas morte ! Indigne, scélérat,
Déserteur de ménage et maudit renégat,
Pour t'arracher les yeux...

STRABON.

Ah ! doucement, madame.

A part.

O pouvoir de l'hymen, quel retour en mon âme !

CLÉANTHIS, à part.

Je ressentais pour lui les transports les plus doux ;
Hélas ! qu'allais-je faire ? il était mon époux.

Haut.

Va, fuis. Que le démon, qui te prit en ton gîte
Pour t'amener ici, t'y remporte au plus vite.
Évite ma fureur ; retourne dans tes bois.

STRABON.

Il ne vous faudra pas me le dire deux fois.
J'aime mieux être ermite et brouter des racines,
Revoyager vingt ans, nu-pieds, sur des épines,
Que de vivre avec vous. Adieu.

CLÉANTHIS.

Que je le hais !

STRABON.

Qu'elle est laide à présent ! et qu'elle a l'air mauvais !

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

STRABON, seul.

Je suis tout confondu. Quelle étrange aventure !
Ma femme en ce pays, et dans cette figure !
La coquine aura su, par quelque ami présent,
Se faire consoler de son époux absent :
Mais elle n'aura pas plus longtemps l'avantage
D'anticiper les droits d'un prétendu veuvage.
J'ai fait réflexion sur son sort et le mien ;
Je ne veux point quitter des lieux où je suis bien.
Assez et trop longtemps un chagrin domestique
M'a fait souffrir les maux d'un exil tyrannique ;
Et puisque mon destin m'amène en ce séjour,
Je veux sur mes foyers demeurer à mon tour.
De me voir en ces lieux si mon épouse gronde,
Elle peut à son tour aller courir le monde.

SCÈNE II

STRABON, THALER.

THALER.

Palsangué, je commence à me mettre en souci ;
Mon bijou ne vient point. Voyez-vous ! ces gens-ci
Vous promettont assez, mais ils ne tenont guère.

STRABON.

Quoi ?

THALER.

Vous ne savez pas ce qu'on me vient de faire ?

STRABON.

Non.

THALER.

Vous avez grand tort.

STRABON.

Soit ; mais je n'en sais rien.

THALER.

Vous avez vu tantôt ce bracelet ?

STRABON.

Eh bien ?

THALER.

Bon ! ne me l'ont-ils pas déjà pris ?

STRABON.

Comment, diable ?

THALER.

Ils m'ont mis sur le corps cet habit honorable,
Disant que l'autre était trop ignominieux.
Je me suis vu si brave et j'étais si joyeux,
Que je n'ai pas songé de fouiller dans ma poche :
Ils l'avont fait.

STRABON.

Le tour est digne de reproche.
Ta mémoire t'a là joué d'un vilain trait.

THALER.

On est si partroublé, qu'on ne sait ce qu'on fait.
Mais le roi m'a promis de me le faire rendre :

Pour cela, tout exprès, je viens ici l'attendre,
Après quoi, je dirons serviteur à la cour.

STRABON.

Le serpent sous les fleurs se cache en ce séjour :
J'y viens d'en trouver un... Mais qui peut t'y déplaire ?
T'a-t-on fait quelque pièce encor ?

THALER.

Tout au contraire ;
C'est à qui me fera tout le plus d'amiquié :
L'un me baille un soufflet, et l'autre un coup de pied ;
L'autre une croquignole ; enfin chacun s'empresse,
Tout du mieux qu'il le peut, à me faire caresse :
On me fait plus d'honneur que je ne vaux cent fois.
J'ai vu manger le roi, tout comme je te vois,
Et tout de bout en bout.

STRABON.

Tu l'as vu ?

THALER.

Face à face :
Comme ces gros monsieurs, je tenais là ma place ;
Et, stapendant, j'avais du chagrin dans le cœur.

STRABON.

Du chagrin ! et pourquoi ?

THALER.

Morgué, j'ons de l'honneur ;
Et l'on dit qu'Agélas en veut à notre fille.

STRABON.

Voyez le grand malheur !

THALER.

Morgué, dans la famille

J'ons toujours été droit, hors notre femme, dà,
Qui faisait jaser d'elle un peu par-ci par-là.

STRABON.

Te voilà bien malade ! elle tient de sa mère.
Prétends-tu réformer cet usage ordinaire ?

THALER.

Ce serait un affront.

STRABON.

Je suis en même cas,
Et l'on ne m'entend point faire tant de fracas.
C'est tant mieux, animal, si le sort favorable
Veut élever ta fille en un rang honorable.

THALER.

Tant mieux ? Qui dit cela ?

STRABON.

C'est moi qui te le dis.

THALER.

Les uns disent tant mieux, et les autres tant pis.
Dame ! accordez-vous donc.

STRABON.

Crois-moi, n'en fais que rire

THALER.

Si j'avais mon joyau, je les laisserais dire.

STRABON.

La fortune m'a bien joué d'un autre tour ;
J'ai bien plus de sujet de me plaindre à mon tour.
Un chagrin différent s'empare de notre âme :
Tu perds ton bracelet, moi je trouve ma femme.

THALER.

Comment donc, votre femme ? Êtes-vous marié ?

STRABON.

Hélas ! mon pauvre enfant, je l'avais oublié :
Mais le diable en ces lieux (qui l'eût pu jamais croire !)
M'en a subitement rafraîchi la mémoire.

SCÈNE III

CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

STRABON.

Ah ! la voilà qui vient ; c'est elle, je la voi.

THALER.

Qu'elle a de beaux habits !

STRABON.

Ils ne sont pas de moi.

CLÉANTHIS, à Strabon.

Quoi ! malgré les transports dont mon âme est émue,
Ôses-tu bien encor te montrer à ma vue ?
Et pourquoi n'es-tu pas déjà bien loin d'ici ?

STRABON.

Vous vous y trouvez bien, et moi fort bien aussi.
Si mon fatal aspect ici vous importune,
Je vous permets d'aller chercher ailleurs fortune.

CLÉANTHIS.

Où puis-je aller, pour fuir un si funeste objet ?

Thaler regarde Cléanthis avec attention.

STRABON.

Vous pouvez voyager vingt ans comme j'ai fait :
Ou, si de la sagesse un beau feu vous excite,
Allez dans les déserts, et suivez Démocrite :
De vous voir avec lui je serai peu jaloux.

CLÉANTHIS.

Sors vite de ces lieux, redoute mon courroux.
A Thaler.
As-tu bientôt assez contemplé ma figure ?

THALER, à part.

J'ai quelque souvenir de cette créature.

STRABON.

C'est là que l'on apprend à corriger ses mœurs,
Et d'un flegme moral réprimer les aigreurs.

CLÉANTHIS.

Je veux, quand il me plaît, moi, me mettre en colère.

THALER, à part.

C'est elle ; je le vois, plus je la considère.

STRABON.

N'adoucirez-vous point cet esprit pétulant ?

THALER, à part.

Voilà celle qui vint m'apporter son enfant.

CLÉANTHIS.

Ma haine, en te voyant, s'irrite dans mon âme,
Lâche, perfide époux !

THALER, à Strabon.

C'est donc là votre femme ?

STRABON.

Hélas ! oui.

THALER, à Cléanthis, la prenant par le bras.

Payez-moi ce que vous me devez.

CLÉANTHIS.

Ce que je vous dois ?

THALER.

Oui, s'il vous plaît.

CLÉANTHIS.

Vous rêvez.
Je ne vous connais point, mon ami, je vous jure.

THALER.

Je vous connais bien, moi. Quinze ans de nourriture
Pour un de vos enfants.

CLÉANTHIS.

Pour un de mes enfants ?

STRABON.

Pour un de nos enfants ! Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?
Je n'en eus jamais d'elle ; et c'est nous faire honte.

THALER, à Strabon.

Elle n'a pas laissé d'en avoir, à bon compte.

STRABON.

D'en avoir ! justes dieux ! verrai-je d'un œil sec
Le front d'un philosophe endurer tel échec ?

CLÉANTHIS, à Thaler.

Quoi ! tu pourrais, maraud, avec pareille audace,
Me soutenir...

A part.

J'ai vu quelque part cette face.

THALER, à Cléanthis.

Oui, je le soutiendrai. C'est, palsanguenne, vous
Qui vint, par un matin, mettre un enfant cheux nous,
Si bien que vous disiez que vous étiez sa mère.

CLÉANTHIS.

Qui, moi ?

THALER, à Strabon.

Je suis ravi que vous soyez son père ;
C'est un gentil enfant.

STRABON, à Cléanthis.

M'avoir joué ce trait,
Sans t'en avoir donné jamais aucun sujet !

CLÉANTHIS.

Vous êtes fous tous deux.

STRABON.

Me donner, infidèle,
Un enfant clandestin ! Est-il mâle ou femelle ?

THALER.

C'est une belle fille, et laquelle, ma foi,
Ne vous ressemble guère.

STRABON.

Oh ! vraiment, je le croi.

SCÈNE IV

AGÉLAS, DÉMOCRITE, CRISÉIS, STRABON, CLÉANTHIS, THALER.

DÉMOCRITE, à Agélas.

Seigneur, il ne faut pas m'arrêter davantage :
Je joue en votre cour un fort sot personnage ;
Et quand vous me forcez à rester dans ces lieux,
Je sais que ce n'est point du tout pour mes beaux yeux.

AGÉLAS.

Votre rare mérite en est l'unique cause.

DÉMOCRITE.

Mon mérite ? Ah ! vraiment, c'est bien prendre la chose.
Si vous le connaissiez en effet tel qu'il est,
Vous verriez qu'il n'est pas tout ce qu'il vous paraît.

AGÉLAS.

Ici votre présence est encor nécessaire.
Je veux que vous voyiez terminer une affaire ;
Après quoi vous pourrez, libres dans vos desseins,
Vous, Thaler et Strabon, chercher d'autres destins.

DÉMOCRITE.

Quelle affaire ?

AGÉLAS.

Je veux qu'un heureux mariage
Par des nœuds éternels à Criséis m'engage.

THALER.

A ma fille ?

A part.

Morgué ! ces courtisans de cour
Ont tous, comme cela, des vartigos d'amour.

CRISÉIS.

Il ne faut point, seigneur, surprendre ma faiblesse
Par le flatteur aveu d'une feinte tendresse.
Je connais votre rang ; de plus, je me connois ;
Vous respecter, seigneur, est tout ce que je dois.

AGÉLAS.

Les dieux et les destins, en vain par la naissance,
Ont mis entre nous deux une vaste distance ;
J'en appelle à l'amour ; il est beaucoup plus fort
Que le sang, que les lois, que les dieux et le sort.
Je veux sur votre front mettre le diadème.

THALER, à Criséis.

Ne va pas t'y fier ; ce n'est qu'un stratagème.

SCÈNE V

ISMÈNE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISÉIS, DÉMOCRITE, CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

ISMÈNE, à Agélas.

Seigneur, il court un bruit que je ne saurais croire ;
Il intéresse trop mes droits et votre gloire :
J'apprends que, vous laissant séduire par l'amour,
Vous voulez épouser Criséis en ce jour.

AGÉLAS.

Le bruit qui se répand ne me fait nul outrage :
Un inconnu pouvoir à cet hymen m'engage ;
Et mon choix, l'élevant dans ce rang glorieux,
Peut réparer assez l'injustice des dieux.

DÉMOCRITE, à Agélas.

Vous voulez tout de bon en faire votre femme ?

AGÉLAS.

Jamais aucun espoir n'a tant flatté mon âme.

THALER, à part.

Tatigué, queu malin !

A Agélas.

Rendez-moi mon bijou,
Et je prends, pour partir, mes jambes à mon cou.

AGÉNOR, donnant le bracelet au roi.

Par les soins que j'ai pris, on vient de me le rendre,
Seigneur, je vous l'apporte.

THALER.

On m'a bien fait attendre.
N'en a-t-on rien ôté ?

AGÉLAS.

Les yeux sont éblouis
Des traits de feu qu'on voit...

A Thaler.

Mais d'où vient ce rubis ?

THALER.

Du pays des rubis. Il est à notre fille.

AGÉLAS.

Comment ?

THALER.

Oui ; c'est, seigneur, un bijou de famille.

AGÉLAS.

Éclaircis-nous le fait sans feinte et sans détour.

THALER.

Mais tout ce que je dis est plus clair que le jour.

AGÉLAS.

Ce discours ambigu cache quelque mystère :
Explique-toi.

THALER.

Morgué ! je ne suis point son père,
Puisqu'il faut vous le dire et parler tout de bon.

CRISÉIS.

Juste ciel !

THALER.

Je ne fais que lui prêter mon nom,
Comme bien d'autres font.

CLÉANTHIS, à part.

Le dénoûment s'avance.

AGÉLAS.

Et quel est donc celui qui lui donna naissance ?

STRABON, à part.

Ce n'est pas moi, toujours.

THALER, montrant Cléanthis.

Cette femme, je croi,
Si vous l'interrogez, le dira mieux que moi :
La drôlesse, un matin, s'en vint, bon jour, bonne œuvre,
Jusqu'à notre maison porter ce biau chef-d'œuvre.

CLÉANTHIS.

Moi, quelle calomnie !

THALER, à Cléanthis.

Oh ! je vous connais bien.

CLÉANTHIS.

Qui ? moi, j'aurais...

THALER.

Oui, vous.

AGÉLAS, à Cléanthis.

Ne dissimule rien.

CLÉANTHIS.

Seigneur, j'ai satisfait aux ordres de la reine,
Qui, de son premier lit, n'ayant pour fruit qu'Ismène,
Et lui voulant au trône assurer tous les droits,
M'obligea de porter sa fille dans les bois.

AGÉLAS.

Puis-je croire, grands dieux ! cette étrange aventure ?
Mais, hélas ! n'est-ce point une heureuse imposture ?

CLÉANTHIS.

Seigneur, ce bracelet, avecque ce rubis
Rendent le fait constant.

STRABON, à part.

Je reprends mes esprits.

AGÉLAS, à Criséis.

Il est temps qu'à présent, puisque le ciel l'ordonne,
Je remette à vos pieds le sceptre et la couronne.
Je vous rends votre bien, madame ; et désormais
Je ne le puis tenir que de vos seuls bienfaits.

CRISÉIS.

Je ne me plaignais point du sort où j'étais née :
Maintenant que le ciel, changeant ma destinée,
Veut réparer les maux qu'il m'avait fait souffrir,
Je me plains de n'avoir qu'un cœur à vous offrir.

AGÉLAS, à Ismène.

Madame, vous voyez mon destin et le vôtre ;
Le ciel ne nous a point fait naître l'un pour l'autre ;

Mais ce prince pourra, sensible à vos attraits,
De la perte du trône adoucir les regrets.

ISMÈNE.

Agénor à mes yeux vaut bien une couronne.

AGÉNOR.

Seigneur...

AGÉLAS, à Thaler.

Vous, dont je tiens cette aimable personne,
Demandez : je ne puis trop vous récompenser.

THALER.

Faites-moi maltôtier toujours pour commencer.

DÉMOCRITE, à Agélas.

Seigneur, depuis longtemps je garde le silence,
Un tel événement étourdit ma prudence :
Interdit et confus de tout ce que je vois,
J'ai peine à retrouver l'usage de la voix.
Il est temps cependant de me faire connaître.
Je n'ai point été tel que j'ai voulu paraître :
Vraiment faible au dedans, philosophe au dehors,
L'esprit était la dupe et l'esclave du corps.
Deux yeux, deux yeux charmants avaient, pour ma ruine,
Détraqué les ressorts de toute la machine.
De la philosophie en vain on suit les lois ;
La nature en nos cœurs ne perd jamais ses droits ;
Et, comptant nos défauts, je vois, plus je calcule,
Qu'il n'est point de mortel qui n'ait son ridicule :
Le plus sage est celui qui le cache le mieux.
J'étais amoureux.

AGÉLAS.

Vous !

CLÉANTHIS.

Vous étiez amoureux ?

DÉMOCRITE.

L'amour m'avait forcé, pour traverser ma vie,
Dans les retranchements de la philosophie.
Montrant Criséis.
Voilà l'objet fatal, le véritable écueil
Où la fière sagesse a brisé son orgueil.

CLÉANTHIS.

Vous aimiez Criséis ?

DÉMOCRITE.

La partie animale
Avait pris, malgré moi, le pas sur la morale ;
La nature perverse entraînait la raison.
A l'univers entier j'en demande pardon.
Adieu.

AGÉLAS.

Ne partez point ; il y va de ma gloire.

DÉMOCRITE.

Faut-il que j'orne encor votre char de victoire ?
Je ne me trouve pas assez bien de la cour,
Seigneur, pour y vouloir faire un plus long séjour.
J'ai fait, en m'y montrant, une folie extrême :
J'y vins comme un franc sot, et je m'en vais de même,
Trop heureux d'en partir libre de passion,
Et d'avoir de critique ample provision !
J'en ai fait à la cour un recueil à bon titre :
Je me mets, je l'avoue, en tête du chapitre
De ceux que l'amour fait à l'excès s'oublier ;
Mais, sans le bracelet, vous étiez le premier.
Je vais chercher des lieux où la philosophie
Ne soit plus exposée à cette épilepsie.
Dans un antre plus creux, achevant mon emploi,
Je vais rire de vous ; riez aussi de moi.
Il sort.

SCÈNE VI

ISMÈNE, AGÉLAS, AGÉNOR, CRISÉIS, CLÉANTHIS, STRABON, THALER.

AGÉLAS.

Tâchons de l'arrêter.

A Criséis.

Nous cependant, madame,
Allons pour couronner une si belle flamme.

SCÈNE VII

CLÉANTHIS, STRABON.

STRABON.

Eh bien ! que dirons-nous ? Partirai-je avec lui ?

CLÉANTHIS.

Je suis bien en courroux ; si pourtant, aujourd'hui,
Tu voulais un peu mieux m'aimer ?

STRABON.

Déjà, coquine,
Tu voudrais me tenir ; je le vois à ta mine.
Je te pardonne tout, fais-moi grâce à ton tour.
Oublions le passé, renouvelons d'amour.
Je ne serai pas seul qui, d'une âme enchantée,
Aura repris sa femme après l'avoir quittée.

LES FOLIES AMOUREUSES

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois le mardi 15 janvier 1704

PERSONNAGES

ALBERT, jaloux et tuteur d'Agathe.
ÉRASTE, amant d'Agathe.
AGATHE, amante d'Éraste.
LISETTE, servante de M. Albert.
CRISPIN, valet d'Éraste.

La scène est dans une avenue, devant le château d'Albert.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

AGATHE, LISETTE.

LISETTE.

Lorsqu'en un plein repos chacun encor sommeille,
Quel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille,
Et vous fait hasarder de sortir si matin ?

AGATHE.

Paix, tais-toi, parle bas ; tu sauras mon dessein.
Éraste est de retour.

LISETTE.

Éraste ?

AGATHE.

D'Italie.

LISETTE.

D'où savez-vous cela, madame, je vous prie ?

AGATHE.

J'ai cru le voir hier paraître dans ces lieux ;
Et j'en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus que votre diligence
Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.
Par ma foi, c'est un guide excellent que l'amour !

AGATHE.

J'étais à ma fenêtre, en attendant le jour,
Quand quelqu'un est sorti : voyant la porte ouverte,
J'ai saisi promptement l'occasion offerte,
Tant pour prendre le frais que pour flatter l'espoir
Qui pourrait attirer Éraste pour me voir.

LISETTE.

Vous n'avez pas envie, à ce qu'on peut comprendre,
Que le pauvre garçon s'enrhume à vous attendre.
Il arrive le soir ; et vous, au point du jour,
Vous l'attendez ici pour flatter son amour :
C'est perdre peu de temps. Mais si, par aventure,
Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,
Vient à nous rencontrer, que dira-t-il de nous ?

AGATHE.

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux :
J'ai trop longtemps langui sous son cruel empire :
Je lève enfin le masque ; et, quoi qu'il puisse dire,
Je veux, sans nul égard, lui montrer désormais
Comme je prétends vivre, et combien je le hais.

LISETTE.

Que le Ciel vous maintienne en ce dessein louable !
Pour moi, j'aimerais mieux cent fois servir le diable.
Oui, le diable : du moins, quand il tiendrait sabbat,
J'aurais quelque repos. Mais, dans mon triste état,
Soir, matin, jour ou nuit, je n'ai ni paix ni trêve :
Si cela dure encore, il faudra que je crève.

Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents :
« Fais ceci, fais cela ; va, viens ; monte, descends ;
« Fais bien la guerre à l'œil ; ferme porte et fenêtre ;
« Avertis, si de loin tu vois quelqu'un paraître. »
Il s'arrête, il s'agite, il court sans savoir où ;
Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou ;
Il ne nous permet pas de fermer la prunelle ;
Lui, quand il dort d'un œil, l'autre fait sentinelle ;
Il n'a ri de sa vie ; il est jaloux, fâcheux,
Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux.
J'aimerais mieux chercher mon pain de porte en porte,
Que servir plus longtemps un maître de la sorte.

AGATHE.

Lisette, tous nos maux vont finir désormais.
Qu'Éraste est différent du portrait que tu fais !
Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie,
Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie ;
Et l'amour acheva, par des nœuds plus charmants,
De nous unir encor par ses engagements.
Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable
Qui depuis quelque temps et me gêne et m'accable,
Je serais fille à prendre un parti violent ;
Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant,
Pour m'affranchir d'Albert et de ses lois si dures,
J'irais par le pays chercher des aventures.

LISETTE.

Oh ! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,
Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE.

Tu ne sais pas encor quel est mon caractère,
Quand on m'impose un joug à mon humeur contraire.
J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs ;
La contrainte où je suis irrite mes désirs.

Présentement qu'Éraste à m'épouser s'apprête,
Mille vivacités me passent par la tête.
J'ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison ;
Et tu verras dans peu des traits de ma façon.
Mais comment du château la porte est-elle ouverte ?

LISETTE.

Bon ! votre vieux Cerbère est à la découverte ;
Faut-il le demander ? Il rôde dans les champs :
Il fait toute la nuit sentinelle en dedans,
Et sur le point du jour il va battre l'estrade.
S'il pouvait, par bonheur, choir en quelque embuscade
Et que des égrillards, avec de bons bâtons...
Mais paix ; j'entends du bruit ; quelqu'un vient : écoutons.

SCÈNE II

ALBERT, AGATHE, LISETTE.

ALBERT, à part.

J'ai fait dans mon château, toute la nuit, la ronde,
Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde.
Pour mieux des ennemis rendre vains les efforts,
J'ai voulu même encor m'assurer des dehors.
Grâce au ciel, tout va bien. Une terreur secrète,
En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.
Je vis hier rôder un certain curieux,
Qui de loin, ce me semble, examinait ces lieux.
Depuis plus de six mois ma lâche complaisance
Met à chaque moment en défaut ma prudence ;
Et, pour laisser Agathe à l'aise respirer,
Je n'ai, par bonté d'âme, encor rien fait murer.
Ce n'est point par douceur qu'on rend sages les filles ;
Je veux, du haut en bas, faire attacher des grilles,
Et que de bons barreaux, larges comme la main,
Puissent servir d'obstacle à tout effort humain.

Mais j'entends quelque bruit ; et, dans le crépuscule,
J'entrevois quelque objet qui marche et qui recule.
Approchons. Qui va là ? Personne ne répond.
Ce silence affecté ne me dit rien de bon.

LISETTE, bas.

Je tremble.

ALBERT.

C'est Lisette : Agathe est avec elle.

AGATHE.

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle ?

ALBERT.

Oui, oui, c'est moi, c'est moi. Mais, à l'heure qu'il est,
Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît ?

AGATHE.

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,
Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie
D'être devant le jour sous ces arbres épais,
Pour voir naître l'aurore et respirer le frais.

LISETTE.

Oui.

ALBERT.

Respirer le frais et voir l'aurore naître,
Tout cela se pouvait faire à votre fenêtre.
Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, à part.

Que ce serait bien fait !

ALBERT, à Lisette.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Pas le mot.

ALBERT.

Des filles sans intrigue, et qui sont retenues,
Sont, à l'heure qu'il est, dans leur lit étendues,
Dorment tranquillement, et ne vont point sitôt
Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, à Albert.

Et comment, s'il vous plaît, voulez-vous qu'on repose ?
Chez vous, toute la nuit, on n'entend d'autre chose
Qu'aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir,
Crier, tousser, cracher, éternuer, courir.
Lorsque, par grand hasard, quelquefois je sommeille,
Un bruit affreux de clefs en sursaut me réveille.
Je veux me rendormir, mais point : un juif errant,
Qui fait du mal d'autrui son plaisir le plus grand,
Un lutin, que l'enfer a vomi sur la terre
Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre,
Commence son vacarme, et nous lutine tous.

ALBERT.

Et quel est ce lutin et ce juif errant ?

LISETTE.

Vous.

ALBERT.

Moi ?

LISETTE.

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières
Venaient de quelque esprit qui voulait des prières ;
Et, pour mieux m'éclaircir, dans ce fâcheux état,
Si c'était âme ou corps qui faisait ce sabbat,
Je mis, un certain soir, à travers la montée,
Une corde aux deux bouts fortement arrêtée :
Cela fit tout l'effet que j'avais espéré.
Sitôt que pour dormir chacun fut retiré,
En personne d'esprit, sans bruit et sans chandelle,

J'allai dans certain coin me mettre en sentinelle :
Je n'y fus pas longtemps, qu'aussitôt patatras !
Avec un fort grand bruit, voilà l'esprit à bas :
Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées
Lui font, avec le nez, mesurer les montées.
Soudain j'entends crier : A l'aide ! je suis mort !
A ces cris redoublés, et dont je riais fort,
J'accours, et je vous vois étendu sur la place,
Avec une apostrophe au milieu de la face ;
Et votre nez cassé me fit voir par écrit
Que vous étiez un corps et non pas un esprit.

ALBERT.

Ah ! malheureuse engeance ! apanage du diable !
C'est toi qui m'as joué ce tour abominable :
Tu voulais me tuer avec ce trait maudit ?

LISETTE.

Non ; c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALBERT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage,
Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AGATHE, le retenant.

Eh ! monsieur, doucement.

ALBERT, à Agathe.

Vous pourriez bien ici,
Vous, la belle, attraper quelque gourmade aussi.
Taisez-vous, s'il vous plaît.
A part.
Pour punir son audace,
Il faut que de chez moi sur-le-champ je la chasse.
A Lisette.
Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, feignant de pleurer.

Juste ciel ! quel arrêt !
Monsieur...

ALBERT.

Non ; dénichons au plus tôt, s'il vous plaît.

LISETTE, riant.

Ah ! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne,
De croire qu'en quittant votre triste personne
Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur !
Un écolier qui sort d'avec son précepteur ;
Une fille longtemps au célibat liée,
Qui quitte ses parents pour être mariée ;
Un esclave qui sort des mains des mécréants ;
Un vieux forçat qui rompt sa chaîne après trente ans ;
Un héritier qui voit un oncle rendre l'âme ;
Un époux, quand il suit le convoi de sa femme ;
N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai
En recevant de vous ce bienheureux congé.

ALBERT.

De sortir de chez moi tu peux être ravie ?

LISETTE.

C'est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

ALBERT.

Oui ! Puisqu'il est ainsi, je change de désir,
Et je ne prétends pas te donner ce plaisir :
Tu resteras ici, pour faire pénitence.

A Agathe.

Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

Agathe rentre en faisant la révérence.
Lisette en fait autant : Albert la retient, et continue.

Demeure, toi ; je veux te parler sans témoins.

SCÈNE III

ALBERT, LISETTE.

ALBERT, à part.

Il faut l'amadouer, j'ai besoin de ses soins.
Haut.
Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence ;
Je t'aime dans le fond, et plus que l'on ne pense.

LISETTE.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT.

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !
Mais je pardonne tout, et te donne promesses
Que tu ressentiras l'effet de mes largesses,
Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE.

Voyons. De quel service est-il donc question ?

ALBERT.

Tu sais depuis longtemps que sur le fait d'Agathe
J'ai, comme on doit avoir, l'âme un peu délicate.
La donzelle bientôt prendrait le mors aux dents,
Sans la précaution que près d'elle je prends.
Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie,
Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie :
Cette dame étant morte, un parent me pria
D'en vouloir prendre soin, et me la confia.
L'amour, depuis ce temps, s'est glissé dans mon âme,
Et j'ai quelque dessein d'en faire un jour ma femme.

LISETTE.

Votre femme ? fi donc !

ALBERT.

Qu'entends-tu par ce ton ?

LISETTE.

Fi ! vous dis-je.

ALBERT.

Comment ?

LISETTE.

Eh ! fi ! fi ! vous dit-on.
Vous avez trop d'esprit pour faire une sottise ;
Et j'en appellerais à votre barbe grise.

ALBERT.

Je n'ai point eu d'enfants de mon hymen passé ;
Et je veux achever ce que j'ai commencé,
Faire des héritiers, dont l'heureuse naissance
De mes collatéraux détruise l'espérance.

LISETTE.

Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira,
Jamais postérité de vous ne sortira :
C'est moi qui vous le dis.

ALBERT.

Et pourquoi donc ?

LISETTE.

Que sais-je ?

ALBERT.

Qui t'a de deviner donné le privilège ?
Dis donc, parle, réponds.

LISETTE.

Mon Dieu, je ne dis rien :
Sans dire la raison, vous la devinez bien.
Je m'entends, il suffit.

ALBERT.

Ne te mets point en peine :
Ce sera mon affaire, et point du tout la tienne.

LISETTE.

Ah ! vous avez raison.

ALBERT.

Tu sais bien qu'ici-bas
Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un pas.
Des pièges qu'on me tend mon âme est alarmée.
Je tiens une brebis avec soin enfermée :
Mais des loups ravissants rôdent pour l'enlever.
Contre leur dent cruelle il la faut conserver :
Et, pour ne craindre rien de leur noire furie,
Je veux de toutes parts fermer la bergerie,
Faire avec soin griller mon château tout autour,
Et ne laisser partout qu'un peu d'entrée au jour.
J'ai besoin de tes soins en cette conjoncture,
Pour faire, à mon désir, attacher la clôture.

LISETTE.

Qui ? moi !

ALBERT.

Je ne veux pas que cette invention
Paraisse être l'effet de ma précaution.
Agathe, avec raison, pourrait être alarmée
De se voir, par mes soins, de la sorte enfermée ;
Cela pourrait causer du refroidissement :
Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement
Lui dorer la pilule, et lui faire comprendre
Que tout ce qu'on en fait n'est que pour se défendre,
Et que, la nuit passée, un nombre de bandits
N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE.

Mais croyez-vous, monsieur, avec ce stratagème,

Et bien d'autres encore dont vous usez de même,
Vous faire bien aimer de l'objet de vos vœux ?

ALBERT.

Ce n'est pas ton affaire ; il suffit, je le veux.

LISETTE.

Allez, vous êtes fou de vouloir, à votre âge,
Pour la seconde fois tâter du mariage ;
Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans,
Encor plus fou d'oser la griller là-dedans.
Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences,
Je compte la valeur de trois extravagances,
Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons.

ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

LISETTE.

Pour moi, grâce aux effets de la bonté céleste,
J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste ;
Mais si j'avais amant ou mari de ce goût,
Ils en auraient, parbleu, sur la tête et partout.
Si vous me choisissez pour prendre cette peine,
Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.
Je ne veux point tremper dans vos lâches desseins :
Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains.

ALBERT.

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,
Je saurai contre toi prendre un parti contraire ?

LISETTE.

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux,
Vous m'entendrez toujours vous dire qu'un jaloux

Est un objet affreux à qui l'on fait la guerre,
Qu'on voudrait de bon cœur voir à cent pieds sous terre ;
Qu'il n'est rien plus hideux ; que Satan, Lucifer,
Et tant d'autres messieurs habitants de l'enfer,
Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus aimables,
Des bourreaux moins cruels et moins insupportables,
Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu.
Vous m'entendez. J'ai dit. Je me retire. Adieu.

SCÈNE IV

ALBERT, seul.

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :
On dirait qu'ils n'ont pas tous de plus grande joie.
Lisette ne vaut rien ; mais, de crainte de pis,
Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis.
Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise et qu'on glose,
D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

SCÈNE V

ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, à part.

Mon maître, qui m'attend au cabaret prochain,
M'envoie ici devant pour sonder le terrain.
Voilà, je crois, notre homme ; il faut feindre de sorte...

ALBERT.

Que faites-vous ici seul, et devant ma porte ?

CRISPIN.

Bonjour, monsieur.

ALBERT.

Bonjour.

CRISPIN.

Vous portez-vous bien ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

En vérité, j'en ai le cœur bien réjoui.

ALBERT.

Content, ou non content, quel sujet vous attire ?
Et quel homme êtes-vous ?

CRISPIN.

J'aurais peine à le dire.
J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
Que je puis m'appeler un homme universel.
J'ai couru l'univers ; le monde est ma patrie :
Faute de revenu, je vis de l'industrie,
Comme bien d'autres font ; selon l'occasion,
Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.
J'ai servi volontaire un an dans la marine ;
Et, me sentant le cœur enclin à la rapine,
Après avoir été dix-huit mois flibustier,
Un mien parent me fit apprenti maltôtier.
J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne ;
Et j'étais miquelet dans les guerres d'Espagne.

ALBERT.

Voilà bien des métiers !

A part.

Du bas jusques en haut,
Cet homme me paraît avoir l'air d'un maraud.

Haut.

Que faites-vous ici ? Parlez.

CRISPIN.

Je me retire.

ALBERT.

Non, non ; il faut parler.

CRISPIN, à part.

Je ne sais que lui dire.

ALBERT.

Vous me portez tout l'air d'être de ces fripons
Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN.

Vous me connaissez mal ; j'ai d'autres soins en tête.
Tandis que le hasard dans ce séjour m'arrête,
Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT.

Des simples ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, tout le temps de ma vie,
J'ai fait profession d'exercer la chimie.
Tel que vous me voyez, il n'est guère de maux
Où je ne sache mettre un remède à propos ;
Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère :
On m'a même accusé d'avoir un caractère.
Il ne s'en est fallu qu'un degré de chaleur,
Pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

ALBERT.

Cet habit cependant n'est pas de compétence.

CRISPIN.

Vous savez que l'habit ne fait pas la science ;
Et je ne serais pas réduit d'être valet,
Si je n'avais eu bruit avec le Châtelet.
Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT.

Vous avez, dites-vous...

CRISPIN.

Voyez la médisance !
Certain jour, me trouvant le long d'un grand chemin,
Moi troisième, et le jour étant sur son déclin,
En un certain bourbier j'aperçus certain coche :
En homme secourable aussitôt je m'approche ;
Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtait,
J'ôtai des magasins les paquets qu'il portait.
On a voulu depuis, pour ce trait charitable,
De ces paquets perdus me rendre responsable :
Le prévôt s'en mêlait ; c'est pourquoi mes amis
Me conseillèrent tous de quitter le pays.

ALBERT.

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

CRISPIN.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles.
Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,
Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.
J'ai, dans le Milanais, payé de ma personne.
Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Crémone ?

ALBERT.

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux,
Que voulez-vous enfin de moi ?

CRISPIN.

Ce que je veux ?

ALBERT.

Oui.

CRISPIN.

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en raisonne,
Se promener ici, sans offenser personne.

ALBERT.

Oui : mais il ne faut pas trop longtemps y rester.
Serviteur.

CRISPIN.

Serviteur. Avant de nous quitter,
Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, à qui peut être
Le château que voilà ?

ALBERT.

Mais... il est à son maître.

CRISPIN.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien,
Que l'on ne peut sitôt quitter votre entretien.
Nous devons à la ville aller ce soir au gîte :
Y serons-nous bientôt ?

ALBERT.

Si vous allez bien vite.

CRISPIN, à part.

Cet homme n'aime pas les conversations.

Haut.

Pour finir en un mot toutes mes questions,
Je pars ; et dites-moi quelle heure il pourrait être.

ALBERT.

La demande est plaisante ! A ce qu'on peut connaître,
Vous me croyez ici mis, comme les cadrans,

Pour, du haut d'un clocher, montrer l'heure aux passants.
Allez l'apprendre ailleurs ; partez ; je vous conseille
De ne pas plus longtemps étourdir mon oreille.
Votre aspect me fatigue autant que vos discours.
Adieu : bonjour.

SCÈNE VI

CRISPIN, seul.

Cet homme a bien de l'air d'un ours.
Par ma foi, ce début commence à m'interdire.
Le vieillard me paraît un peu sujet à l'ire ;
Pour en venir à bout, il faudra batailler :
Tant mieux ; c'est où je brille, et j'aime à ferrailler.

SCÈNE VII

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Mais j'aperçois mon maître.

ÉRASTE.

Eh bien ! quelle nouvelle,
Cher Crispin ? Dans ces lieux as-tu vu cette belle ?
As-tu vu ce tuteur ? et vois-tu quelque jour,
Quelque rayon d'espoir, qui flatte mon amour ?

CRISPIN.

A vous dire le vrai, ce n'était pas la peine
De venir de Milan ici tout d'une haleine,
Pour nous en retourner d'abord du même train ;
Vous pouviez m'épargner le travail du chemin.

Ah ! que ce mont Cenis est un pas ridicule !
Vous souvient-il, monsieur, quand ma maudite mule
Me jeta par malice en ce trou si profond ?
Je fus près d'un quart d'heure à rouler jusqu'au fond.

ÉRASTE.

Ne badine donc point ; parle d'autre manière.

CRISPIN.

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,
Je vous dirai, monsieur, que j'ai vu le jaloux,
Qui m'a reçu d'un air qui tient de l'aigre-doux.
Il faudra du canon pour emporter la place.

ÉRASTE.

Nous en viendrons à bout, quoi qu'il dise et qu'il fasse ;
Et je ne prétends point abandonner ces lieux,
Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux.
L'amour, de ce brutal, vaincra la résistance.

CRISPIN.

J'aurais pour le succès assez bonne espérance,
Si de quelque argent frais nous avions le secours :
C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ÉRASTE.

Ne te mets point en peine ; Agathe, en mariage,
A trente mille écus de bon bien en partage.
Quand elle n'aurait rien, je l'aime cent fois mieux
Qu'une autre avec tout l'or qui séduirait tes yeux.
Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée,
Son image en mon cœur est tellement gravée,
Que rien ne pourra plus en effacer les traits.
Nos deux cœurs, qui semblaient l'un pour l'autre être faits,
Goûtaient de cet amour l'heureuse intelligence,
Quand ma mère mourut. Dans cette décadence,

Albert, ce vieux jaloux que l'enfer confondra,
Par avis de parents, d'Agathe s'empara.
Je ne le connais point ; et lui, comme je pense,
De moi, ni de mon nom, n'a nulle connaissance.
On m'a dit qu'il était d'un très fâcheux esprit,
Défiant, dur, brutal.

CRISPIN.

Et l'on vous a bien dit.
Il faut savoir d'abord si dans la forteresse
Nous nous introduirons par force ou par adresse ;
S'il est plus à propos, pour nos desseins conçus,
De faire un siège ouvert, ou former un blocus.

ÉRASTE.

Tu te sers à propos des termes militaires ;
Tu reviens de la guerre.

CRISPIN.

En toutes les affaires,
La tête doit toujours agir avant le bras.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats :
J'ai même déserté deux fois dans la milice.
Quand on veut, voyez-vous, qu'un siège réussisse,
Il faut, premièrement, s'emparer des dehors,
Connaître les endroits, les faibles et les forts.
Quand on est bien instruit de tout ce qui se passe,
On ouvre la tranchée, on canonne la place,
On renverse un rempart, on fait brèche : aussitôt
On avance en bon ordre, et l'on donne l'assaut ;
On égorge, on massacre, on tue, on vole, on pille.
C'est de même à peu près quand on prend une fille :
N'est-il pas vrai, monsieur ?

ÉRASTE.

A quelque chose près.
La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN.

Tant mieux. Plus dans la ville on a d'intelligence,
Et plus pour le succès on conçoit d'espérance.
Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours,
Il est toute la nuit arrivé du secours ;
Lui faire des signaux pour lui faire comprendre...

ÉRASTE.

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre :
Et, pour ne point donner des soupçons dangereux,
Évitons de rester plus longtemps en ces lieux.

SCÈNE VIII

CRISPIN, seul.

Moi, comme ingénieur et chef d'artillerie,
Je vais voir où je dois placer ma batterie
Pour battre en brèche Albert, et l'obliger bientôt
A nous rendre la place, ou soutenir l'assaut.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ALBERT, seul.

Un secret confié, dit un excellent homme
(J'ignore son pays et comment il se nomme),
C'est la chose à laquelle on doit plus regarder,
Et la plus difficile en ce temps à garder :
Cependant, n'en déplaise à ce docteur habile,
La garde d'une fille est bien plus difficile.
J'ai fait par le jardin entrer le serrurier,
Qui doit à mon dessein promptement s'employer.
Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,
De peur qu'à cet aspect leur cœur ne s'épouvante :
Il faut les appeler, afin qu'à son plaisir
L'ouvrier, libre et seul, puisse agir à loisir.
Quand j'aurai sur ce point satisfait ma prudence,
Il faudra les résoudre à prendre patience.
Holà ! quelqu'un.

SCÈNE II

AGATHE, LISETTE, ALBERT.

ALBERT.

Venez, sous ces arbres épais,
Pendant quelques moments, prendre avec moi le frais.

LISETTE, à Albert.

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable
Vous rend l'accueil si doux et l'humeur si traitable ?
Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois,
Nous sortons aujourd'hui pour la première fois.

ALBERT.

Il faut changer de lieu quelquefois dans la vie :
Le plus charmant séjour à la fin nous ennuie.

AGATHE, à Albert.

Sous quelque autre climat que je sois avec vous,
L'air n'y sera pour moi ni meilleur, ni plus doux.
Je ne sais pas pourquoi ; mais enfin je soupire,
Quand je suis près de vous, plus que je ne respire.

ALBERT, à Agathe.

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.
Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE.

Les filles, d'ordinaire assez dissimulées,
Font, au seul nom d'époux, d'abord les réservées,
Masquent leurs vrais désirs et répondent souvent
N'aimer d'autre parti que celui du couvent :
Pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,
Qui ne trouve en cela ni crime ni faiblesse,
J'ai le cœur plus sincère, et je vous dis sans fard,
Que j'aspire à l'hymen, et plus tôt que plus tard.

LISETTE.

C'est bien dit. Que sert-il, au printemps de son âge,
De vouloir se soustraire au joug du mariage,
Et de se retrancher du nombre des vivants ?
Il était des maris bien avant des couvents ;
Et je tiens, moi, qu'il faut suivre, en toute méthode,
Et la plus ancienne, et la plus à la mode.

Le parti d'un époux est le plus ancien,
Et le plus usité ; c'est pourquoi je m'y tien.

ALBERT.

En personnes d'esprit vous parlez l'une et l'autre.
Mes sentiments aussi sont conformes au vôtre :
Je veux me marier. Riche comme je suis,
On me vient tous les jours proposer des partis
Qui paraissent pour moi d'un très grand avantage :
Mais je réponds toujours qu'un autre amour m'engage ;
A Agathe.
Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,
Pour toi seule soupire, et que, de ton côté,
Tu n'adores que moi.

AGATHE.

Comment donc !

ALBERT.

Oui, mignonne,
J'ai déclaré l'amour qui pour moi t'aiguillonne.

AGATHE.

Vous avez, s'il vous plaît, dit...

ALBERT.

Qu'au fond de ton cœur
Pour moi tu nourrissais une sincère ardeur.

AGATHE.

Votre discrétion vraiment ne paraît guère.

ALBERT.

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

AGATHE.

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT.

Et pourquoi, mon enfant ?

AGATHE.

C'est que rien n'est si faux,
Et qu'on ne peut mentir avec plus d'impudence.

ALBERT.

Vous ne m'aimez donc pas ?

AGATHE.

Non : mais, en récompense,
Je vous hais à la mort.

ALBERT.

Et pourquoi ?

AGATHE.

Qui le sait ?
On aime sans raison, et sans raison on hait.

LISETTE, à Albert.

Si l'aveu n'est pas tendre, il est du moins sincère.

ALBERT, à Agathe.

Après ce que j'ai fait, basilic, pour vous plaire !

LISETTE.

Ne nous emportons point ; voyons tranquillement
Si l'amour vous a fait un objet bien charmant.
Vos traits sont effacés, elle est aimable et fraîche ;
Elle a l'esprit bien fait, et vous l'humeur revêche ;
Elle n'a pas seize ans, et vous êtes fort vieux ;
Elle se porte bien, vous êtes catarrheux ;
Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle ;
Vous n'en avez plus qu'une, encore branle-t-elle,
Et doit être emportée à la première toux :
A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous ?

ALBERT.

Si j'ai pris pour lui plaire une inutile peine,
Je veux, par la sambleu, mériter cette haine,
Et mettre en sûreté ses dangereux appas.
Je vais en certain lieu la mener de ce pas,
Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance
Elle aura tout loisir de faire pénitence.
Allons, vite, marchons.

AGATHE.

Où voulez-vous aller ?

ALBERT.

Vous le saurez tantôt ; marchons, sans tant parler.

SCÈNE III

ÉRASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

Éraste entre comme un homme qui se promène. Il aperçoit Albert, et le salue.

ALBERT, à part.

Quel triste contretemps dans cette conjoncture !
Au diable le fâcheux, et sa sotte figure !

Haut à Éraste.

Souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi ?

LISETTE, bas à Agathe.

C'est Éraste.

AGATHE, bas.

Paix donc, je le vois mieux que toi.

Éraste continue à saluer.

ALBERT.

A quoi servent, monsieur, les façons que vous faites ?
Parlez donc ; je suis las de toutes ces courbettes.

ÉRASTE.

Étranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,
Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir.
Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue :
Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,
Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,
Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT.

Vous vous trompez, monsieur ; l'air qu'ici l'on respire
Est tout à fait malsain : je dois même vous dire
Que vous ferez fort mal d'y demeurer longtemps,
Et qu'il est dangereux et mortel aux passants.

AGATHE.

Hélas ! rien n'est plus vrai : depuis que j'y respire,
Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN.

Que l'on me donne à moi toujours du même vin
Que celui que notre hôte a percé ce matin,
Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ÉRASTE.

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,
Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT.

Qu'elle se porte bien, ou qu'elle soit malade,
Cherchez un autre lieu pour votre promenade.

ÉRASTE.

Cet objet que le ciel a pris soin de parer,
Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,

Enchante mes regards ; et jamais la nature
N'étala ses attraits avec tant de parure.
Mon cœur est amoureux de ce qu'on voit ici.

ALBERT.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi ;
Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée :
Votre chaise à présent doit être accommodée ;
Votre présence ici ne fait aucun besoin :
Partez ; vous devriez être déjà bien loin.

ÉRASTE.

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT.

Puisque de babiller vous avez tant d'envie,
Je vais vous écouter avec attention.
A Agathe et à Lisette.
Rentrez ! rentrez.

LISETTE.

Monsieur...

ALBERT.

Eh ! rentrez, vous dit-on !

ÉRASTE.

Je me retirerai, plutôt que d'être cause
Que madame, pour moi, souffre la moindre chose.

AGATHE.

Non, monsieur, demeurez, et, jusques à demain,
Différez, croyez-moi, de vous mettre en chemin,
Et ne vous y mettez qu'en bonne compagnie.
Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT.

Que de cérémonie !

Agathe rentre.

SCÈNE IV

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à Lisette.

Allons, vite, rentrons.

LISETTE.

Oui, oui, je rentrerai :
Mais, devant ces messieurs, tout haut je vous dirai
Que le ciel enverra quelque honnête personne
Pour faire enfin cesser les chagrins qu'on nous donne.
Depuis plus de six mois, dans ce cloître nouveau,
Nous n'avons aperçu que l'ombre d'un chapeau.
A tout homme en ce lieu l'entrée est interdite :
Tout, dans cette maison, est sujet à visite.
Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin.
Rien n'entre ici, s'il n'est du genre féminin :
Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire.

ALBERT, lui mettant la main sur la bouche, et la faisant rentrer.

Ah ! je t'arracherai ta langue de vipère.

SCÈNE V

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, bas.

Je ne veux point sitôt rentrer dans le logis,
Pour donner tout le temps que les barreaux soient mis.
Leurs plaintes et leurs cris me toucheraient peut-être.
Haut.
Çà, de quoi s'agit-il ? Parlez, vous voilà maître :
Mais surtout soyez bref.

ÉRASTE.

Je suis fâché, vraiment,
Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBERT.

Qu'est-ce à dire, ma fille ?

ÉRASTE.

Est-ce donc votre femme ?

ALBERT.

Cela sera bientôt.

ÉRASTE.

J'en suis ravi dans l'âme.
Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein,
Et vous faites fort bien de lui tenir la main.
Tous les maris devraient faire ce que vous faites.
Les femmes aujourd'hui sont toutes si coquettes !...

ALBERT.

J'empêcherai, parbleu, que celle que je prends
Ne suive la manière et le train de ce temps.

CRISPIN.

Ah ! que vous ferez bien ! Je suis si soûl des femmes !...
Et je suis si ravi, quand quelques bonnes âmes
Se servent de mainmise un peu de temps en temps...

ALBERT.

Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ÉRASTE.

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme
Qu'un homme qui s'endort sur la foi d'une femme ;
Qui, sans être jamais de soupçons combattu,
Compte tranquillement sur sa frêle vertu ;

Croit qu'on fit pour lui seul une femme fidèle.
Il faut faire soi-même, en tout temps, sentinelle ;
Suivre partout ses pas ; l'enfermer, s'il le faut ;
Quand elle veut gronder, crier encore plus haut.
Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe,
Le plus fin, tel qu'il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT.

Nous sommes un peu Grecs sur ces matières-là ;
Qui pourra m'attraper, bien habile sera.
Chaque jour, là-dedans, j'invente quelque adresse
Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse.
Ma foi, vous aurez beau, messieurs leurs partisans,
Débonnaires maris, doucereux courtisans,
Abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville
Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile,
Publier que je suis un brutal, un jaloux ;
Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

ÉRASTE.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre
Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et tendre ?
Sans être un peu jaloux, on ne peut être amant.
Bien des gens cependant raisonnent autrement.
Un jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,
Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle :
Sans relâche agité de fureur et d'ennui,
Il ne met son plaisir que dans le mal d'autrui.
Insupportable à tous, odieux à lui-même,
Chacun à le tromper met son plaisir extrême,
Et voudrait qu'on permît d'étouffer un jaloux,
Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux.
C'est dans le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire :
Mais, pour moi, je soutiens un parti tout contraire,
Et dis qu'un galant homme, et qui fait tant d'aimer,
Par de jaloux transports peut se voir animer,

Céder à ce penchant, et qu'il faut, dans la vie,
Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT.

Certes, vous me charmez, monsieur, par votre esprit ;
Je voudrais, pour beaucoup, que cela fût écrit,
Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière.

CRISPIN.

Entrons chez vous, monsieur : là, pour vous satisfaire,
Je vous l'écrirai tout, sans qu'il vous coûte rien.

ALBERT, l'arrêtant.

Je vous suis obligé ; je m'en souviendrai bien.
Vous n'avez pas, je crois, autre chose à me dire :
Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.
Que le ciel vous maintienne en ces bons sentiments ;
Et ne demeurez pas en ce lieu plus longtemps.

SCÈNE VI

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

LISETTE.

Au secours ! aux voisins ! Quel accident terrible !
Quelle triste aventure ! Ah ciel ! est-il possible ?
Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir ?
Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT.

Qu'est-il donc arrivé ?

LISETTE.

La plus rude disgrâce...

ALBERT.

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE.

Agathe...

ÉRASTE.

Eh bien ! Agathe ?

LISETTE.

Agathe, en ce moment,
Vient de devenir folle, et tout subitement.

ALBERT.

Agathe est folle !

ÉRASTE.

Ah ciel !

ALBERT.

Cela n'est pas croyable.

LISETTE.

Ah ! monsieur, ce malheur n'est que trop véritable.
Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler
Ce maudit serrurier, venu pour nous griller ;
Qu'elle a vu ces barreaux et ces grilles paraître,
Dont ce noir forgeron condamnait sa fenêtre,
J'ai, dans le même instant, vu ses yeux s'égarer,
Et son esprit frappé soudain s'évaporer.
Elle tient des discours remplis d'extravagance ;
Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse.
Elle prend un habit, puis le change soudain,
Avec ce qu'elle peut rencontrer sous sa main.
Tout à l'heure elle a mis, dans votre garde-robe,
Votre large calotte [1] et votre grande robe ;

[1] C'est ainsi que portent l'édition originale, celle de 1728 et celle de 1750. Dans d'autres éditions, on lit *culotte* au lieu de *calotte*.

Puis, prenant sa guitare, elle a, de sa façon,
Chanté différents airs en différent jargon.
Enfin, c'est cent fois pis que je ne puis vous dire :
On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

ÉRASTE.

Qu'entends-je ? juste ciel !

ALBERT.

Quel funeste malheur !

LISETTE.

De ce triste accident vous êtes seul l'auteur ;
Et voilà ce que c'est que d'enfermer les filles !

ALBERT.

Maudite prévoyance, et malheureuses grilles !

LISETTE.

J'ai voulu dans sa chambre un moment l'enfermer ;
C'était des hurlements qu'on ne peut exprimer :
De rage elle battait les murs avec sa tête.
J'ai dit qu'on ouvre tout, et qu'aucun ne l'arrête.
Mais je la vois venir.

SCÈNE VII

AGATHE, ALBERT, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Hélas ! à tout moment
Elle change de forme et de déguisement.

AGATHE, en habit de Scaramouche, avec une guitare, faisant le musicien, chante :

Toute la nuit entière,
Un vieux vilain matou

Me guette sur la gouttière.
Ah ! qu'il est fou !
Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

ÉRASTE, bas à Crispin.

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage !

CRISPIN, bas.

Je l'aimerais encor mieux qu'une autre plus sage.

AGATHE chante.

Ne se peut-il point faire
Qu'il s'y rompe le cou ?

Vous êtes du métier, musiciens, s'entend ;
Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant ;
Je suis, ainsi que vous, membre de la musique,
Enfant de *g ré sol ;* et de plus, je m'en pique ;
D'un bout du monde à l'autre on vante mon talent.
Sur un certain *duo*, que je trouve excellent,
Parce qu'il est de moi, je veux, sans complaisance,
Que chacun de vous deux m'en dise ce qu'il pense.

ALBERT.

Ah ! ma chère Lisette, elle a perdu l'esprit.

LISETTE.

Qui le sait mieux que moi ? Ne vous l'ai-je pas dit ?

Agathe chante un petit prélude.

CRISPIN.

Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

ALBERT.

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

AGATHE.

J'aime les gens de l'art.

Elle présente une main à Albert qu'elle secoue rudement, et laisse baiser l'autre à Éraste.

Touchez là, touchez là.
L'air que vous entendez est fait en *a mi la ;*
C'est mon ton favori : la musique en est vive,
Bizarre, pétulante, et fort récréative ;
Les mouvements légers, nouveaux, vifs, et pressés.
L'on m'envoya chercher, un de ces jours passés,
Pour détremper un peu l'humeur mélancolique
D'un homme dès longtemps au lit paralytique :
Dès que j'eus mis en chant un certain rigodon,
Trois sages médecins venus dans la maison,
La garde, le malade, un vieil apothicaire
Qui venait d'exercer son grave ministère,
Sans respect du métier, se prenant par la main,
Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, à Éraste.

Voir une Faculté faire en rond une danse,
Et sortir dans la rue ainsi tout en cadence,
Cela doit être beau, monsieur !

ÉRASTE, bas à Crispin.

Quoi ! malheureux,
Tu peux rire, et la voir en cet état affreux !

AGATHE.

Attendez... doucement... mon démon de musique
M'agite, me saisit... Je tiens du chromatique.
Les cheveux à la tête en dresseront d'horreur...
Ne troublez pas le dieu qui me met en fureur.
Je sens qu'en tons [1] heureux ma verve se dégorge.

Elle tousse beaucoup, et crache au nez d'Albert.

Pouah ! c'est un diésis que j'avais dans la gorge.

[1] Dans plusieurs éditions modernes, on lit *tours* au lieu de *tons*.

Or donc, dans le *duo* dont il est question,
Vous y verrez du vif et de la passion :
Je réussis des mieux et dans l'un et dans l'autre.

Elle donne un papier de musique à Albert, et une lettre à Éraste.

Voilà votre partie ; et vous, voilà la vôtre.

Elle tousse pour se préparer à chanter.

CRISPIN.

Écartons-nous un peu ; je crains les diésis.

LISETTE, à part.

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT.

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.
Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t'aime.

AGATHE.

Parbleu, vous chanterez.

ALBERT.

Eh bien ! je chanterai ;
Et, si c'est ton désir encor, je danserai.

ÉRASTE, ouvrant son papier à part.

Une lettre, Crispin.

CRISPIN, bas à Éraste.

Ah ciel ! quelle aventure !
Le maître de musique entend la tablature.

AGATHE.

Çà, comptez bien vos temps, pour partir : cette fois,
C'est vous qui commencez. Allons, vite : un, deux, trois.

Elle donne un coup du papier dont elle bat la mesure sur la tête d'Albert, et frappe du pied sur le sien avec colère.

Partez donc, partez donc, musicien barbare,
Ignorant par nature, ainsi que par bécarre.

Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,
T'a donné de ton art les premières leçons ?
Sais-tu, dans un concert, ou croasser, ou braire ?

ALBERT.

Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,
Que je n'ai point l'honneur d'être musicien.

AGATHE.

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant rien,
Interrompre un concert où ta seule présence
Cause des contretemps et de la discordance ?
Vit-on jamais un âne essayer des bémols,
Et se mêler au chant des tendres rossignols ?
Jamais un noir corbeau, de malheureux présage,
Troubla-t-il des serins l'agréable ramage ?
Et jamais, dans les bois, un sinistre hibou,
Pour chanter un concert, sortit-il de son trou ?
Tu n'es et ne seras qu'un sot toute ta vie.

CRISPIN, à Agathe.

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie ;
J'en suis sa caution.

AGATHE.

Il faut que, dès ce soir,
Dans une sérénade il montre son savoir ;
Qu'il fasse une musique et prompte, et vive, et tendre,
Qui m'enlève.

LISETTE, à Crispin.

Entends-tu ?

CRISPIN.

Je commence à comprendre.
C'est... comme qui dirait une fugue.

AGATHE.

D'accord.

CRISPIN.

Une fugue, en musique, est un morceau bien fort,
Et qui coûte beaucoup.

Bas à Agathe.

Nous n'avons pas un double.

AGATHE, bas à Crispin.

Nous pourvoirons à tout ; qu'aucun soin ne vous trouble.

ÉRASTE, à Agathe.

Vous verrez que je suis un homme de concert,
Et que je sais, de plus, chanter à livre ouvert.

AGATHE chante.

L'uccelletto,
No, non è matto,
Che, cercando di quà, di là,
Va trovando la libertà :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.

Al dispetto
D'un vecchio bruto,
E cercando di quà, di là,
L'uccelletto si salverà :
Ut re mi, re mi fa ;
Mi fa sol, fa sol la.

Elle sort en chantant et en dansant autour d'Éraste.

SCÈNE VIII

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT.

Lisette, suivons-la ; voyons s'il est possible
D'apporter du remède à ce malheur terrible.

SCÈNE IX

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE.

Ma pauvre maîtresse ! Ah ! j'ai le cœur si saisi !
Je crois que je m'en vais devenir folle aussi.

Elle sort en dansant et en chantant autour de Crispin.

SCÈNE X

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, ouvrant la lettre.

Il est entré. Lisons...

« Vous serez surpris du parti que je prends ; mais « l'esclavage où je me trouve devenant plus dur « chaque jour, j'ai cru qu'il m'était permis de tout « entreprendre. Vous, de votre côté, essayez tout « pour me délivrer de la tyrannie d'un homme que « je hais autant que je vous aime. »

Que dis-tu, je te prie,
De tout ce que tu vois, et de cette folie ?

CRISPIN.

J'admire les ressorts de l'esprit féminin,
Quand il est agité de l'amoureux lutin.

ÉRASTE.

Il faut que, cette nuit, sans plus longue remise,
Nous fassions éclater quelque noble entreprise,
Et que nous l'arrachions, Crispin, d'un joug si dur.

CRISPIN.

Vous voulez l'enlever ?

ÉRASTE.

Ce serait le plus sûr,
Et le plus prompt.

CRISPIN.

D'accord. Mais, vous rendant service,
Je crains après cela...

ÉRASTE.

Que crains-tu ?

CRISPIN.

La justice.

ÉRASTE.

C'est pour nous épouser.

CRISPIN.

C'est fort bien entendu.
Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.

ÉRASTE.

Il me vient un dessein... Tu connais bien Clitandre ?

CRISPIN.

Oui-da.

ÉRASTE.

D'un tel ami nous pouvons tout attendre :
Son château n'est pas loin ; c'est chez lui que je veux
Me choisir un asile en partant de ces lieux.
Là, bravant du jaloux le dépit et la rage,
Nous disposerons tout pour notre mariage.
La joie et le plaisir règnent dans ce séjour,
Et nous y conduirons et l'Hymen et l'Amour.

SCÈNE XI

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à Éraste.

Ah ! monsieur, excusez l'ennui qui me possède.
Je reviens sur mes pas pour chercher du remède.
Cet homme est à vous ?

ÉRASTE.

Oui.

ALBERT.

De grâce, ordonnez-lui
Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE.

Et que peut-il pour vous ? Parlez.

ALBERT.

De sa science
Il a daigné tantôt me faire confidence :
Il a mille secrets pour guérir bien des maux ;
Peut-être en a-t-il un pour les faibles cerveaux.

CRISPIN.

Oui, oui, j'en ai plus d'un, dont l'effet salutaire...
Mais vous m'avez tantôt traité d'une manière...

ALBERT, à Crispin.

Ah ! monsieur !

CRISPIN.

Refuser, lorsqu'on vous en priait,
De dire le chemin, et l'heure qu'il était !

ALBERT.

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN.

En nul lieu, de ma vie,
On ne me fit tel tour, pas même en Barbarie.

ALBERT.

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours
D'un objet si charmant sans lui donner secours ?
A Éraste.
Monsieur, parlez pour moi.

ÉRASTE.

Crispin, je t'en conjure,
Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

CRISPIN.

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment.
A Albert.
Oui, je veux la guérir, et radicalement.

ALBERT.

Quoi ! vous pourriez...

CRISPIN.

Rentrez. Je vais voir dans mon livre
Le remède qu'il est plus à propos de suivre...
Vous me verrez tantôt dans l'opération.

ALBERT.

Je ne puis exprimer mon obligation ;
Mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie...

CRISPIN.

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

SCÈNE XII

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Que veut dire cela ? Par quel heureux destin
Es-tu donc à ses yeux devenu médecin ?

CRISPIN.

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je puis vous dire,
C'est que tantôt, sa vue ayant su m'interdire,
Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux,
J'ai dit que je cherchais des simples dans ces lieux ;
Que j'avais pour tous maux des secrets admirables,
Et faisais tous les jours des cures incurables ;
Et voilà justement ce qui fait son erreur.

ÉRASTE.

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur
Renaître en ce moment l'espérance et la joie.
Allons nous consulter, et voir par quelle voie
Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,
Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN.

Moi, je suis prêt à tout ; mais il est inutile
D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile.
Nous sommes sans argent : qui nous en donnera ?

ÉRASTE, montrant sa lettre.

L'amour y pourvoira.

SCÈNE XIII

CRISPIN, seul.

L'amour y pourvoira.
Il semble à ces messieurs, dans leur manie étrange,
Que leurs billets d'amour soient des lettres de change.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRASTE, seul.

Je ne puis revenir de tout ce que j'entends.
Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens,
Quand l'amour, une fois s'emparant de son âme,
Lui peut communiquer son génie et sa flamme !
De mon côté, j'ai pris, ainsi que je le doi,
Tous les soins que l'amour peut attendre de moi.
Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire.
Quelque secours d'argent nous serait nécessaire.

SCÈNE II

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT, à part.

Je ne puis demeurer en place un seul moment.
Je vais, je viens, je cours ; tout accroît mon tourment.
Près d'elle, mon esprit, comme le sien, se trouble ;
Son accès de folie à chaque instant redouble.

A Éraste.

Ah ! monsieur, suis-je assez au rang de vos amis,
Pour m'aider du secours que vous m'avez promis ?

Cet homme qui tantôt m'a vanté sa science
Veut-il de ses secrets faire l'expérience ?
En l'état où je suis, je dois tout accorder ;
Et lorsque l'on perd tout, on peut tout hasarder.

ÉRASTE.

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.
On se doit en tout temps l'un à l'autre service.
La malade aujourd'hui m'a fait trop de pitié,
Pour ne vous pas donner ces marques d'amitié.
L'homme dont il s'agit en ces lieux doit se rendre ;
J'ai voulu sur le mal le sonder et l'entendre.
Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,
En me développant la cause et les effets,
Qu'en vérité je crois qu'il en sait plus qu'un autre.

ALBERT.

Quel service, monsieur, peut être égal au vôtre !
Comme le ciel envoie ici, sans y songer,
Cette honnête personne exprès pour m'obliger !

ÉRASTE.

Je ne garantis point sa science profonde ;
Vous savez que ces gens, venus du bout du monde,
Pour tout genre de maux apportent des trésors :
C'est beaucoup s'ils n'ont pas ressuscité des morts.
Mais si l'on peut juger de tout ce qu'il peut faire
Par tout ce qu'il m'a dit, cet homme est votre affaire :
Il ne veut que la fin du jour pour tout délai.
Si vous le souhaitez, vous en ferez l'essai.
D'un office d'ami simplement je m'acquitte.

ALBERT.

Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.
Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens
Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

SCÈNE III

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE.

Ah ciel ! vous allez voir bien une autre folie.
Si cela dure encore, il faudra qu'on la lie.

SCÈNE IV

AGATHE, en vieille ; LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

AGATHE.

Bonjour, mes doux amis ; Dieu vous gard', mes enfants !
Eh bien ! qu'est-ce ? comment passez-vous votre temps ?
Que le ciel pour longtemps la santé vous envoie,
Vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie !
Le chagrin ne vaut rien, et ronge les esprits ;
Il faut se divertir : c'est moi qui vous le dis.

ÉRASTE.

Je la trouve charmante ; et, malgré sa vieillesse,
On trouverait encor des retours de jeunesse.

AGATHE.

Ho ! vous me regardez ! vous êtes ébaubis
De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.
Je me porte encor mieux que tous tant que vous êtes ;
Je fais quatre repas, et je lis sans lunettes.
Je sirote mon vin, quel qu'il soit, vieux, nouveau ;
Je fais rubis sur l'ongle, et n'y mets jamais d'eau.
Je vide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste !

AGATHE.

Oui vraiment, du Champagne encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans,
Vienne la Saint-Martin.

LISETTE.

La jeunesse est complète.

AGATHE.

Tout autant : mais je suis encore verdelette ;
Et je ne laisse pas, à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, et qui m'en content, dà.
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise ?
Les hommes d'aujourd'hui, c'est piètre marchandise,
Ils ne valent plus rien ; et, pour en ramasser,
Tiens, je ne voudrais pas seulement me baisser.

ÉRASTE, bas à Albert.

De ces vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT, bas à Éraste.

Hélas ! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pesant d'or.
Les enfants cependant m'ont beaucoup fait de tort :
Je ne paraîtrais pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avait mise à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre sitôt en un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille.
A vous dire le vrai, j'étais assez gentille.
A vingt-sept ans, j'avais déjà quatorze enfants.

LISETTE.

Quelle fécondité ? quatorze ?

AGATHE.

Oui, tout grouillants,
Et tous garçons encor ; je n'en avais point d'autres,
Et n'en voyais aucun tourné comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, et qui finiront mal :
Les malheureux voudraient me voir à l'hôpital.
Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur père,
Ils m'ont, jusqu'à présent, chicané mon douaire ?
Un douaire gagné si légitimement !

ALBERT, à part.

Hélas ! peut-on plus loin pousser l'égarement ?

LISETTE, à part.

La friponne, ma foi, joue, à charmer, ses rôles.

AGATHE, à Albert.

J'aurais très grand besoin de quelque cent pistoles ;
Prêtez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais,
Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT.

Tu rêves, mon enfant : mais, pour te satisfaire,
J'avancerai les frais, et j'en fais mon affaire.

AGATHE.

Si je n'ai cet argent, ce jour, en mon pouvoir,
Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT.

Mais songe, mon enfant...

AGATHE.

Vous êtes honnête homme ;
Ne me refusez pas, de grâce, cette somme.

ALBERT, bas à Éraste.

Je veux flatter son mal.

ÉRASTE, bas à Albert.

Vous ferez sagement.
Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment.

LISETTE, bas à Albert.

Si vous lui résistez, elle est fille, peut-être,
A s'aller, de ce pas, jeter par la fenêtre.

ALBERT, bas.

D'accord.

LISETTE, bas.

Il me souvient que vous avez tantôt
Reçu ces cent louis, ou du moins peu s'en faut :
Quel risque à ses désirs de vouloir condescendre ?

ALBERT, bas.

Il est vrai qu'à l'instant je pourrai lui reprendre.
Haut, à Agathe.
Tiens, voilà cet argent : va, puissent au procès
Ces cent louis prêtés donner un bon succès !

AGATHE, prenant la bourse.

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :
Mais ce secours m'était tout à fait nécessaire.
Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :
Je crois qu'à me servir il sera diligent.

LISETTE.

Il n'y manquera pas.

ÉRASTE.

Comptez aussi, madame,
Que je veux vous servir, et de toute mon âme.

AGATHE.

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,
Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant,

Solliciter mon juge, et demander justice.

A Albert.

Adieu. Qu'un jour le ciel vous rende ce service !
Qu'une veuve est à plaindre, et qu'elle a de tourments,
Quand elle a mis au jour de mauvais garnements !

SCÈNE V

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

LISETTE, bas à Éraste, lui remettant la bourse.

Voilà de quoi, monsieur, avancer votre affaire.

ÉRASTE, bas à Lisette.

J'aurai soin du procès ; je sais ce qu'il faut faire.

ALBERT, à Lisette qui sort.

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE.

N'ayez point de chagrin ;
J'en réponds corps pour corps, il est en bonne main.

SCÈNE VI

ALBERT, ÉRASTE.

ALBERT.

Vous voyez à quel point cette folie augmente.
Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ÉRASTE.

Je ne sais qui l'arrête : il devrait être ici.
Mais je le vois qui vient ; n'ayez plus de souci.

SCÈNE VII

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN.

ALBERT, à Crispin.

Eh ! monsieur, venez donc. Avec impatience
Tous deux nous attendons ici votre présence.

CRISPIN.

Un savant philosophe a dit élégamment :
« Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement. »
J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des choses
Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes
Réside dans la basse ou haute région :
Hippocrate dit oui, mais Galien dit non ;
Et, pour mettre d'accord ces deux messieurs ensemble
Je n'ai pas, pour venir, trop tardé, ce me semble.

ALBERT.

Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal ?

CRISPIN.

Je le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT.

Tant mieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle
Sent toujours de son mal quelque crise nouvelle :
En ces lieux écartés n'ayant nuls médecins,
Monsieur m'a conseillé de la mettre en vos mains.

CRISPIN.

Sans doute elle serait beaucoup mieux dans les siennes
Mais j'espère employer utilement mes peines.

ALBERT.

Vous avec donc guéri de ces maux quelquefois ?

CRISPIN.

Moi ? si j'en ai guéri ? Ah ! vraiment, je le crois.
Il entre dans mon art quelque peu de magie.
Avec trois mots, qu'un Juif m'apprit en Arabie,
Je guéris une fois l'infante de Congo,
Qui vraiment avait bien un autre vertigo.
Je laisse aux médecins exercer leur science
Sur les maux dont le corps ressent la violence :
Mais l'objet de mon art est plus noble ; il guérit
Tous les maux que l'on voit s'attaquer à l'esprit.
Je voudrais qu'à la fois vous fussiez maniaque,
Atrabilaire, fou, même hypocondriaque,
Pour avoir le plaisir de vous rendre, demain,
Sage comme je suis, et de corps aussi sain.

ALBERT.

Je vous suis obligé, monsieur, d'un si grand zèle.

CRISPIN.

Sans perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT, l'arrêtant.

Non, s'il vous plaît, monsieur, il n'en est pas besoin ;
Et de vous l'amener je vais prendre le soin.

SCÈNE VIII

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse.
Agathe, en ton absence, avec un tour d'adresse,
A su tirer d'Albert ces cent louis comptants.

CRISPIN.

Comment donc ?

ÉRASTE.

Tu sauras le tout avec le temps.
Nous avons maintenant, sans chercher davantage,
De quoi sauver Agathe et nous mettre en voyage,
Pourvu qu'un seul moment nous puissions écarter
Ce malheureux Albert, qui ne la peut quitter.
Tant qu'il suivra ses pas, nous ne saurions rien faire.

CRISPIN.

Reposez-vous sur moi ; je réponds de l'affaire.
Vous avez de l'esprit, je ne suis pas un sot,
Et la fausse malade entend à demi-mot.

ÉRASTE.

J'imagine un moyen des plus fous ; mais qu'importe ?
La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.
Il faut convaincre Albert qu'avec de certains mots,
Ainsi que tu l'as dit déjà fort à propos,
Tu pourrais la guérir de cette maladie,
Si quelque autre voulait prendre la frénésie.
Je m'offrirai d'abord à tout événement.
Laisse-moi faire après le reste seulement :
Va, si de belle peur le vieillard ne trépasse,
Il faudra, pour le moins, qu'il nous quitte la place.

CRISPIN.

Mais comment voulez-vous qu'Agathe à ce dessein,
Sans en avoir rien su, puisse prêter la main ?

ÉRASTE.

Je l'instruirai de tout, je t'en donne parole.
Mais songe seulement à bien jouer ton rôle ;
Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,
Amuse le vieillard du mieux qu'il se pourra,
Pour me donner le temps d'expliquer le mystère,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle devra faire.
Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

SCÈNE IX

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN.

CRISPIN, à part.

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port !

ALBERT.

Ah ! messieurs, sa folie à chaque instant augmente ;
Un transport martial à présent la tourmente.
De l'habit dont jadis elle courait le bal,
Elle s'est mise en homme, à cet excès fatal [1].
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre,
Un bonnet de dragon, un large cimeterre.
Elle ne parle plus que de sang, de combats :
Mon argent doit servir à lever des soldats ;
Elle veut m'enrôler.

SCÈNE X

ALBERT, ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

AGATHE, en justaucorps, avec un bonnet de dragon.

Morbleu, vive la guerre !
Je ne puis plus rester inutile sur terre.
Mon équipage est prêt.

A Éraste.

Ah ! marquis, en ce lieu
Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.
J'ai trouvé de l'argent pour faire ma campagne ;
Et cette nuit enfin je pars pour l'Allemagne.

[1] Ce vers est conforme à l'édition originale et à celle de 1728. Dans d'autres éditions, on lit :

De l'habit dont jadis elle courait le bal,
Elle s'est mise en homme. En cet excès fatal,
Elle a pris aussitôt un attirail de guerre, etc.

ALBERT.

Ciel ! quel égarement !

AGATHE.

Parbleu ! les officiers
Sont malheureux d'avoir affaire aux usuriers :
Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,
Il faut plus s'intriguer, et plus jouer de rôles !
Celui qui m'a prêté son argent, je le tien
Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien
Que l'on puisse trouver en affaires pareilles :
Je voudrais que quelqu'un m'apportât ses oreilles.
Enfin me voilà prêt d'aller servir le roi ;
Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE.

Partout où vous irez, je suis de la partie.

Bas à Albert.

Il faut, avec prudence, entrer dans sa manie.

AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'Amour.
Je puis, sous ses drapeaux, aller loin quelque jour.
J'ai mille qualités, de l'esprit, des manières ;
Je sais l'art de réduire aisément les plus fières,
Mais quoi ! que voulez-vous ? je ne suis point leur fait,
Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet.
La gloire est mon penchant ; cette gloire inhumaine
A son char éclatant en esclave m'enchaîne.
Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui,
Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.
Plus de délais : je cours où la gloire m'appelle.

A Crispin.

Amène mes chevaux. L'occasion est belle ;
Partons, courons, volons.

Éraste parle bas à Agathe.

CRISPIN, à Albert.

Je ne la quitte pas,
Et suis prêt à la suivre au milieu des combats.

Albert surprend Éraste parlant bas à Agathe.

ÉRASTE, à Albert.

J'examinais ses yeux. A ce qu'on peut comprendre,
Quelque accès violent sans doute va la prendre,
Lequel sera suivi d'un assoupissement :
Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vitement.

AGATHE.

Qu'il me tarde déjà d'être au champ de la gloire !
D'aller aux ennemis arracher la victoire !
Que de veuves en deuil ! que d'amantes en pleurs !
Enfants, suivez-moi tous ; ranimez vos ardeurs.
Je vois dans vos regards briller votre courage.
Que tout ressente ici l'horreur et le carnage.
La baïonnette au bout du fusil. Ferme ; bon :
Frappez. Serrez vos rangs ; percez cet escadron.
Les coquins n'oseraient soutenir notre vue.
Ah ! marauds, vous fuyez ! Non, point de quartier ! tue.

Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.

CRISPIN.

En peu de temps, voilà bien du sang répandu.

ALBERT.

Sans espoir de retour elle a l'esprit perdu.

CRISPIN.

Tout se prépare bien ; je la vois qui repose.

Il parle à l'écart à Albert, tandis qu'Éraste parle bas à Agathe.

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose
Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,
Qui veut avec effort se mettre en liberté.
Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE.

Comment ! la pauvre fille est-elle possédée ?

CRISPIN.

Ce démon violent, dont il la faut sauver,
Est bien fort, et pourrait dans peu nous l'enlever.
Si j'avais un sujet, dans cette maladie,
En qui je fisse entrer cet esprit de folie,
Je vous répondrais bien...

ALBERT.

Lisette est un sujet
Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE.

Je vous baise les mains, et vous donne parole
Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle.

ÉRASTE, à Crispin.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque instant

CRISPIN.

Malepeste ! ceci n'est pas un jeu d'enfant.
On ne saurait agir avec trop de prudence.
Quand dans le corps d'un homme un démon prend séance
Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément ;
Mais dans un corps femelle il tient bien autrement.

ÉRASTE, à Albert.

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,
Je veux bien me livrer à son expérience.
Je commence à douter de l'effet ; et je croi
Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi.
Je veux l'embarrasser.

CRISPIN.

Moi, je veux vous confondre
Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre.
Mettez-vous auprès d'elle. Eh ! non ; comme cela,
Un genou contre terre, et vous tenez bien là,
Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée,
Votre main dans la sienne étroitement serrée.

A Albert.

Ne consentez-vous pas qu'il lui donne la main,
Pour que l'attraction se fasse plus soudain ?

ALBERT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIN.

Tant mieux. Sans plus attendre,
Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

Il fait quelques cercles avec sa baguette sur les deux amants, en disant : *Microc, salam, hypocrata.*

AGATHE, se levant de son fauteuil.

Ciel ! quel nuage épais se dissipe à mes yeux !

ÉRASTE, se levant.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux !

AGATHE.

Quel calme en mon esprit vient succéder au trouble !

ÉRASTE.

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble !
Quels abîmes profonds s'entr'ouvrent sous mes pas !
Quel dragon me poursuit ! Ah ! traître, tu mourras :
D'un monstre tel que toi je veux purger le monde.

Il poursuit Albert l'épée à la main.

CRISPIN, se mettant au-devant d'Éraste, à Albert.

Ah ! monsieur, évitez sa rage furibonde.
Sauvez-vous, sauvez-vous.

ÉRASTE.

Laissez-moi de son flanc
Tirer des flots mêlés de poison et de sang.

CRISPIN, retenant Éraste.

Aux accès violents dont son cœur se transporte,
Je vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

ÉRASTE.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRISPIN, de même.

N'auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur,
De bon esprit-de-vin, des gouttes d'Angleterre,
Pour calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre ?
Il s'en va m'échapper.

ALBERT, tirant sa clef.

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.
Lisette, tiens ma clef ; va, cours vite là-haut ;
Prends la fiole où...

LISETTE.

Je crains en ce désordre extrême
De faire un *quiproquo ;* vous feriez mieux vous-même.

CRISPIN, de même.

Courez donc au plus tôt. Laisserez-vous périr
Un homme qui, pour vous, s'est offert à mourir ?

LISETTE, poussant Albert.

Allez vite ; allez donc.

ALBERT, sortant.

Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI

ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure.
Ce bois nous favorise ; Albert ne saura pas
De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE.

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE.

Vive, vive Crispin ! et *vivat* la folie !
Allons courir les champs, pour remplir notre sort,
Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCÈNE XII

ALBERT, seul, tenant une fiole.

J'apporte un élixir d'une force étonnante...
Mais je ne vois plus rien. Quel soupçon m'épouvante ?
Lisette ! Agathe ! O ciel ! tout est sourd à mes cris.
Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ?
Au voleur ! à la force ! au secours ! Je succombe.
Où marcher ? où courir ? Je chancelle, je tombe.
Par leur feinte folie, ils m'ont enfin séduit ;
Et moi seul en ce jour j'avais perdu l'esprit.
Voilà de mon amour la suite ridicule.
Ah ! maudite bouteille, et vieillard trop crédule !
Allons, suivons leurs pas ; ne nous arrêtons plus.
Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus.
Et toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre
Que le feu, que la faim, que la peste et la guerre,
De tous les gens de bien tu dois être maudit ;
Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

LES MÉNECHMES

OU

LES JUMEAUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE EN VERS LIBRES

Représentée pour la première fois le 4 décembre 1705

PERSONNAGES DU PROLOGUE

APOLLON.
MERCURE.
PLAUTE.

Le théâtre représente le Parnasse.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

MÉNECHME,
Le CHEVALIER MÉNECHME, } frères jumeaux.
DÉMOPHON, père d'Isabelle.
ISABELLE, amante du chevalier.
ARAMINTE, vieille tante d'Isabelle, amoureuse du chevalier.
FINETTE, suivante d'Araminte.
VALENTIN, valet du chevalier.
ROBERTIN, notaire.
UN MARQUIS gascon.
M. COQUELET, marchand.

La scène est à Paris, dans une place publique.

ÉPÎTRE A M. DESPRÉAUX

Favori des neuf Sœurs, qui sur le mont Parnasse,
De l'aveu d'Apollon, marches si près d'Horace ;
O toi, qui, comme lui, maître en l'art des bons vers,
As joui de ton nom, et mis l'Envie aux fers :
Et qui, par un destin aussi noble que juste,
Trouves pour bienfaiteur un prince tel qu'Auguste :
Ouvre une main facile, accepte avec plaisir
Un poème imparfait, enfant de mon loisir.
De tes traits éclatants admirateur fidèle,
Ton style, de tout temps, me servit de modèle ;
Et si quelque bon vers par ma veine est produit,
De tes doctes leçons ce n'est que l'heureux fruit.
Toi-même as bien voulu, sensible à mes prières,
Sur cet ouvrage offert me prêter tes lumières.
Ton applaudissement, que rien n'a suspendu,
De celui du public m'a toujours répondu.
Qui peut mieux, en effet, dans le siècle où nous sommes,
Aux règles du bon goût assujettir les hommes ?
Qui connaît mieux que toi le cœur et ses travers ?
Le bon sens est toujours à son aise en tes vers ;
Et, sous un art heureux découvrant la nature,
La vérité partout y brille toute pure.
Mais qui peut comme toi prendre un si noble essor,
Et de tous les métaux tirer des veines d'or ?
Que d'auteurs, en suivant Despréaux et Pindare,
Se sont fait un destin commun avec Icare !

De tous ces beaux lauriers qu'ils ont cherchés en vain,
Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main :
Si je l'ai méritée, et que tu me la donnes,
Ce présent sur mon front vaudra mille couronnes ;
Et pour disciple enfin si tu veux m'avouer,
C'est par cet endroit seul qu'on pourra me louer.

REGNARD.

PROLOGUE

SCÈNE PREMIÈRE

APOLLON, MERCURE.

MERCURE.

Honneur au seigneur Apollon.

APOLLON.

Ah ! dieu vous gard', seigneur Mercure.
Par quelle agréable aventure
Vous voit-on au sacré vallon ?

MERCURE.

Vous savez, grand dieu du Parnasse,
Que je ne me tiens guère en place.
J'ai tant de différents emplois,
Du couchant jusqu'aux lieux où l'Aurore étincelle,
Que ce n'est pas chose nouvelle
De me rencontrer quelquefois.

APOLLON.

Vous êtes le bras droit du grand dieu du tonnerre :
Votre peine est utile aux hommes comme aux dieux ;
Et c'est par vos soins que la terre
Entretient quelquefois commerce avec les cieux.

MERCURE.

Ce travail me lasse et m'ennuie,
Lorsque je vois tant de dieux fainéants

Qui ne songent là-haut qu'à respirer l'encens,
Et qu'à se gonfler d'ambroisie.

APOLLON.

Vous vous plaignez à tort d'un trop pénible emploi.
S'il vous fallait donc, comme moi,
Éclairer la machine ronde,
Rendre la nature féconde,
Mener quatre chevaux quinteux,
Risquer de tomber avec eux,
Et de faire un bûcher du monde ;
Dans ce métier pénible et dangereux,
Vous auriez sujet de vous plaindre.
Depuis que l'univers est sorti du chaos,
Ai-je encor trouvé, moi, quelque jour de repos ?
Quoi qu'il en soit, parlons sans feindre ;
A vous servir je serai diligent.
Le seigneur Jupiter, dont vous êtes l'agent,
Honnête ou non, c'est dont fort peu je m'embarrasse,
Pour goûter des plaisirs nouveaux,
A quelque nymphe du Parnasse
Voudrait-il en dire deux mots ?

MERCURE.

Vos Muses, ailleurs destinées,
Sont pour lui par trop surannées :
Depuis trois ou quatre mille ans,
Tous vos faiseurs de vers, mal avec la fortune,
En ont tous épousé quelqu'une.
Il faut à Jupiter des morceaux plus friands :
La qualité n'est pas ce qui plus l'inquiète ;
Une bergère, une grisette,
Lui fait souvent courir les champs.

APOLLON.

Que dit à cela son épouse ?

MERCURE.

Elle suit les transports de son humeur jalouse ;
Mais le bon Jupiter ne s'en étonne pas ;
Et là-haut, c'est comme ici-bas.
Quand un époux a fait quelque intrigue nouvelle,
La femme a beau crier, le mari va son train.
Quand la dame, en revanche, a formé le dessein
De se dédommager d'un époux infidèle,
Et qu'un galant se rend patron
De la femme et de la maison,
L'époux a beau gronder, faire le ridicule,
Il faut qu'il en passe par là,
Et qu'il avale la pilule,
Ainsi que Vulcain l'avala.

APOLLON.

Quelle est donc la raison nouvelle
Qui près d'Apollon vous appelle ?

MERCURE.

Je vais vous le dire ; écoutez :
Vous savez qu'au ciel et sur terre
On me donne cent qualités.
Je suis l'agent du dieu qui lance le tonnerre ;
Je conduis les morts aux enfers ;
Mon pouvoir s'étend sur les mers.
Je suis le dieu de l'éloquence.
Ma planète préside aux fous,
Aux marchands ainsi qu'aux filous :
Fort petite est la différence.
Je donne aux chimistes la loi.
Des pâles médecins la cohorte assassine
M'appelle, suivant mon emploi,
Le furet de la médecine :
Heureux qui se passe de moi !

APOLLON.

Entre tant de métiers mis dans votre apanage,
Qui pourraient fatiguer quatre dieux comme vous,
C'est celui de porter, je crois, les billets doux
Qui vous occupe davantage.

MERCURE.

Mon crédit est tombé, je suis de bonne foi.
Chacun, depuis un temps, de ce métier se pique ;
Et tant d'honnêtes gens exercent mon emploi,
Que je leur laisse ma pratique ;
Ils y sont presque tous aussi savants que moi.

APOLLON.

Vous avez trop de modestie.
Mais venons donc au fait dont il est question.

MERCURE.

Les spectacles, la comédie,
Me donnent, à Paris, quelque occupation ;
Je les ai pris sous ma protection.
Pour célébrer une fête publique,
J'aurais aujourd'hui grand besoin
D'avoir quelque pièce comique
Qui fût marquée à votre coin.

APOLLON.

Hé quoi ! sans vous donner la peine
De venir ici de si loin,
N'est-il point là d'auteurs amoureux de la scène,
Qui du théâtre encor puissent prendre le soin ?

MERCURE.

Depuis qu'un peu trop tôt la Parque meurtrière
Enleva le fameux Molière,

Le censeur de son temps, l'amour des beaux esprits,
La Comédie en pleurs, et la scène déserte,
Ont perdu presque tout leur prix :
Depuis cette cruelle perte,
Les plaisirs, les jeux et les ris,
Avec ce rare auteur sont presque ensevelis.

APOLLON.

Il faut réparer le dommage
Que le destin a fait au théâtre françois,
Et tirer du tombeau quelque grand personnage,
Pour paraître encore une fois.
Plaute fut, en son temps, les délices de Rome,
Tel que Molière fut le charme de Paris ;
Il tient ici son rang parmi les beaux esprits :
Il faut consulter ce grand homme.
Qu'on le fasse venir.

MERCURE.

Certes, je suis confus
Des bontés que pour moi...

APOLLON.

Finissons là-dessus.
Entre des dieux tels que nous sommes,
Il ne faut pas de longs discours.
Laissons les compliments aux hommes ;
Ils en sont les dupes toujours.

SCÈNE II

PLAUTE, APOLLON, MERCURE.

APOLLON, à Plaute.

Pendant que tu vivais, je t'ai comblé de gloire,
Autant que de son temps auteur le fut jamais ;
J'ai fait graver ton nom au temple de Mémoire,
Et t'ai prodigué mes bienfaits.

PLAUTE.

Il est vrai. Mais enfin, quelque amour qui vous guide,
Les dons qu'aux beaux esprits prodigue votre main
N'ont rien de réel, de solide,
Et n'ôtent pas toujours les soins du lendemain.
Qui ne mâche chez vous qu'un laurier insipide
Court risque de mâcher à vide,
Et souvent de mourir de faim ;
Et si j'avais à reprendre naissance,
J'aimerais mieux être portier
D'un traitant ou d'un sous-fermier,
Que mignon de votre excellence.

MERCURE.

C'est faire peu de cas, et mettre à trop bas prix
Les faveurs qu'Apollon dispense aux beaux esprits ;
Et mon avis n'est pas le vôtre.

PLAUTE.

J'en pourrais mieux parler qu'un autre.
Croiriez-vous que, sur mon déclin,
Laissant le dieu des vers, que j'étais las de suivre,
Ne pouvant me donner de pain,
Je me suis vu réduit, pour vivre,
A tourner la meule au moulin ?

MERCURE.

Vous !

PLAUTE.

Moi.

MERCURE.

Cet illustre poète
Finir ses jours au moulin !

PLAUTE.

Oui.

MERCURE.

Si Plaute a fait en ce lieu sa retraite,
Où donc reverrons-nous nos rimeurs d'aujourd'hui ?

APOLLON.

Un poète aisément s'endort dans la mollesse.
L'abondance souvent, unie à la paresse,
Sèche sa veine et la tarit ;
Mais la nécessité réveille son esprit.

MERCURE.

Enfin, quel qu'ait été votre sort domestique,
Je viens, charmé de vos talents,
Vous demander une pièce comique,
De celles que dans Rome on vit de votre temps,
Pour savoir si le goût antique
Trouverait à Paris encor ses partisans.

PLAUTE.

J'en doute fort. Les caractères,
Les esprits, les mœurs, les manières,
En près de deux mille ans ont bien changé, je croi.
Et, par exemple, dites-moi,
A Paris aujourd'hui de quel goût sont les dames ?

MERCURE.

Mais... elles sont du goût des femmes.

PLAUTE.

A Rome, de mon temps, libres dans leurs soupirs,
Elles ne trouvaient point l'hymen un esclavage ;
Et, faisant du divorce un légitime usage,
Elles changeaient d'époux au gré de leurs désirs.

MERCURE.

Oh ! ce n'est plus le temps. Une loi plus austère
Fixe une femme au premier choix :

Elle ne peut avoir qu'un époux à la fois ;
Mais un usage moins sévère
Aux coquettes du temps permet encor parfois
D'avoir autant d'amis qu'elles en peuvent faire.

APOLLON.

C'est un tempérament ; et, comme je le voi,
L'usage adoucit bien la rigueur de la loi.

PLAUTE.

Mais voit-on encor, par la ville,
Une troupe lâche et stérile
De fades et mauvais plaisants
Qui chez les grands de Rome allaient chercher à vivre,
Et qui ne cessaient de les suivre,
Soit à la ville, soit aux champs ?
De ces lâches flatteurs, des complaisants serviles,
Que dans mes vers j'ai souvent exprimés ?
Des parasites affamés,
De ces importants inutiles,
Qui tous les jours dans les maisons,
A l'heure du dîner, font de sûres visites ?

MERCURE.

Non ; mais l'on y voit des Gascons
Qui valent bien des parasites.

PLAUTE.

Le goût étant changé, comme enfin je le vois,
Une pièce de moi, je crois, ne plairait guère ;
A moins qu'Apollon ne fît choix
D'un auteur comique et françois,
Qui pût accommoder le tout à sa manière,
Porter la scène ailleurs, changer, faire et défaire.
S'il pouvait réussir dans ce noble dessein,
Moitié français, moitié romain,
Je pourrais peut-être encor plaire.

APOLLON.

Je me souviens qu'un de ces jours,
Un auteur, qui parfois erre dans ces détours,
Me fit voir un sujet qu'on nomme
Les MÉNECHMES, qu'il dit avoir tiré de vous,
Et qui fut applaudi dans Rome.

PLAUTE.

Tout auteur que je sois, je ne suis point jaloux
Que mon travail lui soit utile.
Le sujet qu'il a pris
Divertit autrefois un peuple difficile ;
Et peut-être aura-t-il même sort à Paris.

MERCURE.

Sur cet augure heureux, de ce pas je vais faire
Tout ce qui sera nécessaire
Pour mettre la pièce en état.

APOLLON.

Et moi, je vais commencer ma carrière,
Et rendre au monde son éclat.

SCÈNE III

MERCURE, seul.

Messieurs, ne soyez point en peine
Comment je puis si promptement
Ajuster cette pièce, et faire en un moment
Qu'elle paraisse sur la scène.
Nous autres dieux, d'un coup de main
Nous passons tout effort humain.
Agréez donc mes soins, et, pour reconnaissance
D'avoir voulu vous divertir,

Ayez pour mon travail quelque peu d'indulgence ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.
J'écarterai de vous tout ce qui peut vous nuire,
Coupeurs de bourse adroits, médecins, usuriers,
Avocats babillards, insolents créanciers :
Tous ces gens sont sous mon empire.
Et s'il est parmi vous quelqu'un
Possédant femme ou maîtresse fidèle
(C'est un cas qui n'est pas commun),
Je n'emploierai jamais près d'elle,
Pour corrompre son cœur et sa fidélité,
Ni mon art, ni mon éloquence.
C'est payer trop, en vérité,
Quelques moments de complaisance ;
Mais un dieu doit user de générosité.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, seul.

Je suis tout hors de moi. Maudit soit le valet !
Pour me faire enrager il semble qu'il soit fait :
Je ne puis plus longtemps souffrir sa négligence.
Tous les jours le coquin lasse ma patience.
Il sait que je l'attends.

SCÈNE II

VALENTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais enfin je le voi.
D'où viens-tu donc, maraud ? Dis, parle, réponds-moi.

VALENTIN met à terre une valise qu'il portait, et s'assied dessus.

Quant à présent, monsieur, je ne vous puis rien dire ;
Un moment, s'il vous plaît, souffrez que je respire :
Je suis tout essoufflé.

LE CHEVALIER.

Veux-tu donc tous les jours
Me mettre au désespoir, et me jouer ces tours ?

Je ne sais qui me tient, que de vingt coups de canne...
Quoi ! maraud ! pour aller jusques à la douane
Retirer ma valise, il te faut tant de temps ?

VALENTIN.

Ah ! monsieur, ces commis sont de terribles gens !
Les Juifs, tout Juifs qu'ils sont, sont moins durs, moins arabes :
Ils ne répondent point que par monosyllabes.
Oui. Non. Paix. Quoi ? Monsieur... Je n'ai pas le loisir.
Mais, monsieur... Revenez. Faites-moi le plaisir...
Vous me rompez la tête ; allez. Enfin, les traîtres,
Quand on a besoin d'eux, sont plus fiers que leurs maîtres.

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu serais resté jusqu'à l'heure qu'il est
Toujours à la douane ?

VALENTIN.

Oh ! non pas, s'il vous plaît.
Voyant que le commis qui gardait ma valise
Usait depuis une heure avec moi de remise,
Las d'avoir pour objet un visage ennuyeux,
J'ai cru qu'au cabaret j'attendrais beaucoup mieux.

LE CHEVALIER.

Faudra-t-il que le vin te commande sans cesse ?

VALENTIN.

Vous savez que chacun, monsieur, a sa faiblesse,
Mais le mauvais exemple, encor plus que le vin,
Me retient, malgré moi, dans le mauvais chemin.
Je me sens de bien vivre une assez bonne envie.

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi hantes-tu mauvaise compagnie ?

VALENTIN.

Je fais de vains efforts, monsieur, pour l'éviter ;
Mais je vous aime trop, je ne puis vous quitter.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc, maraud ?

VALENTIN.

Monsieur, un long usage
De parler librement me donne l'avantage.
En pareil cas que moi vous vous êtes trouvé ;
Assez souvent, d'un vin bien pris et mal cuvé,
Je vous ai vu le chef plus lourd qu'à l'ordinaire :
J'ai même quelquefois prêté mon ministère
Pour vous donner la main et vous conduire au lit.
De ces petits excès je ne vous ai rien dit :
Nous devons nous prêter aux faiblesses des autres,
Leur passer leurs défauts, comme ils passent les nôtres.

LE CHEVALIER.

Je te pardonnerais d'aimer un peu le vin,
Si je te connaissais à ce seul vice enclin :
Mais ton maudit penchant à mille autres te porte ;
Tu ressens pour le jeu la pente la plus forte...

VALENTIN.

Ah ! si je joue un peu, c'est pour passer le temps.
Quand vous percez [1] les nuits dans certains noirs brelans,
Je vous entends jurer au travers de la porte :
Je jure, comme vous, quand le jeu me transporte ;
Et, ce qui peut tous deux nous différencier,
Vous jurez dans la chambre, et moi sur l'escalier.

[1] Cette leçon est conforme à l'édition originale. Dans la plupart des autres éditions, on lit *passez* au lieu de *percez*.

Je vous imite en tout. Vous, d'une ardeur extrême,
Buvez, jouez, aimez ; je bois, je joue, et j'aime :
Et si je suis coquet, c'est vous qui le premier,
Consommé dans cet art, m'apprîtes le métier.
Vous allez chaque jour, d'une ardeur vagabonde,
Faisant rafle partout de la brune à la blonde.
Isabelle à présent vous retient sous sa loi ;
Vous l'aimez, dites-vous : je ne sais pas pourquoi...

LE CHEVALIER.

Tu ne sais pas pourquoi ! Se peut-il qu'à ses charmes,
A ses yeux tout divins on ne rende les armes ?
Je la vis chez sa tante, où j'en fus enchanté ;
Le trait qui me perça, mon cœur l'a rapporté.

VALENTIN

Autrefois cependant pour sa tante Araminte,
Toute folle qu'elle est, vous aviez l'âme atteinte.
J'approuvais fort ce choix : outre que ses ducats
Nous ont plus d'une fois tiré de mauvais pas,
J'y trouvais mon profit : vous cajoliez la tante,
Et moi je pourchassais Finette la suivante.
Ainsi vous voyez bien...

LE CHEVALIER.

Oui ; je vois, en un mot,
Que tu fais le docteur, et que tu n'es qu'un sot.
Pour t'empêcher de dire encor quelque sottise,
Finissons, et chez moi va porter ma valise.

VALENTIN, redressant la valise, pour la mettre sur son épaule.

J'obéis : cependant, si je voulais parler,
Sur un si beau sujet je pourrais m'étaler.

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi.

VALENTIN.

Quand je veux, je parle mieux qu'un autre.

LE CHEVALIER.

Quelle est cette valise ?

VALENTIN.

Eh ! parbleu, c'est la vôtre.

LE CHEVALIER.

De la mienne elle n'a ni l'air ni la façon.

VALENTIN.

J'ai longtemps, comme vous, été dans le soupçon ;
Mais de votre cachet la figure et l'empreinte,
Et l'adresse bien mise, ont dissipé ma crainte.
Lisez plutôt ces mots distinctement écrits ;
C'est : « A monsieur Ménechme, à présent à Paris. »

LE CHEVALIER.

Il est vrai ; mais enfin, quoi que tu puisses dire,
Je ne reconnais point cette façon d'écrire ;
Enfin, ce n'est point là ma valise.

VALENTIN.

D'accord.
Cependant à la vôtre elle ressemble fort.

LE CHEVALIER.

Tu m'auras fait ici quelque coup de ta tête.

VALENTIN.

Mais vous me prenez donc, monsieur, pour une bête ?
En revenant de Flandre, où par trop brusquement
Vous avez pris congé de votre régiment,
Et passant à Péronne, où fut le dernier gîte,
Nous y prîmes la poste ; et, pour aller plus vite,
Vous me fîtes porter au coche, qui partait,
Votre malle assez lourde, et qui nous arrêtait :

J'obéis à votre ordre avec zèle et vitesse ;
Je fis, par le commis, mettre dessus l'adresse :
Ainsi je n'ai rien fait que bien dans tout ceci.

LE CHEVALIER.

C'est de quoi, dans l'instant, je veux être éclairci.
Ouvre vite, et voyons quel est tout ce mystère.

VALENTIN, tirant un paquet de clefs.

Dans un moment, monsieur, je vais vous satisfaire.
Ouais, la clef n'entre point.

LE CHEVALIER.

Romps chaîne et cadenas.

VALENTIN.

Puisque vous le voulez, je n'y résiste pas.
Or sus, instrumentons.

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu ? Tu me regardes !

VALENTIN.

Je ne vois là dedans pas une de vos hardes.

LE CHEVALIER.

Comment donc, malheureux ?

VALENTIN.

Monsieur, point de courroux.
Au troc que nous faisons, peut-être gagnons-nous ;
Et je ne crois pas, moi, que dans votre valise
Nous eussions pour vingt francs de bonne marchandise.

LE CHEVALIER.

Et ces lettres, maraud, qui faisaient mon bonheur,
Où l'aimable Isabelle exprimait son ardeur,
Qui me les rendra ? dis.

VALENTIN, tirant un paquet de lettres de la valise.

Tenez, en voilà d'autres
Qui vous consoleront d'avoir perdu les vôtres.

LE CHEVALIER, prenant les lettres.

Sais-tu que les railleurs et les mauvais plaisants
D'ordinaire avec moi passent fort mal leur temps ?

Le chevalier lit les lettres.

VALENTIN.

Mon dessein n'était pas de vous mettre en colère.
Mais, sans perdre de temps, faisons notre inventaire.

Il examine les hardes de la valise, et tire un sac de procès.

Ce meuble de chicane appartient sûrement
A quelque homme du Maine, ou quelque Bas-Normand ;

Il tire un habit de campagne.

L'habit est vraiment leste, et des plus à la mode.
Pour un surtout de chasse il me sera commode.

LE CHEVALIER.

O ciel !

VALENTIN.

Quel est l'excès de cet étonnement ?

LE CHEVALIER.

L'aventure ne peut se comprendre aisément.

VALENTIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur ? Est-ce quelque vertige
Qui vous monte à la tête ?

LE CHEVALIER.

Elle tient du prodige ;
Tu ne la croiras pas quand je te la dirai.

VALENTIN.

Si vous ne mentez pas, monsieur, je vous croirai.

LE CHEVALIER.

Je suis né, tu le sais, assez près de Péronne,
D'un sang dont la valeur ne le cède à personne.
Tu sais qu'ayant perdu père, mère, et parents,
Et demeurant sans bien dès mes plus tendres ans,
Las de passer mes jours dans le fond d'une terre,
Je suivis à quinze ans le métier de la guerre.
Un frère seul resta de toute la maison,
Avec un oncle avare, et riche, disait-on.
En différents pays j'ai brusqué la fortune,
Sans que l'on ait de moi reçu nouvelle aucune ;
Et je sais, par des gens qui m'en ont fait rapport,
Que depuis très longtemps mon frère me croit mort.

VALENTIN.

Je le sais ; et, de plus, je sais que votre mère
Mourut en accouchant de vous et de ce frère ;
Que vous êtes jumeaux, et que votre portrait
En toute sa personne est rendu trait pour trait ;
Que vos airs dans les siens sont si reconnaissables,
Que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables.

LE CHEVALIER.

Oui, nous nous ressemblons, mais si parfaitement,
Que les yeux les plus fins s'y trompaient aisément ;
Et notre père même, en commençant à croître,
Nous attachait un signe afin de nous connoître.

VALENTIN.

Vous m'avez dit cela déjà plus d'une fois.
Mais que fait cette histoire au trouble où je vous vois ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas sans raisons que j'ai l'âme surprise,
Valentin. A ce frère appartient la valise ;
Et j'apprends, en lisant la lettre que je tiens,
Que notre oncle est défunt, et qu'il laisse ses biens
A ce frère jumeau, qui doit ici se rendre.

VALENTIN.

La nouvelle en effet a de quoi vous surprendre.

LE CHEVALIER.

Écoute, je te prie, avec attention.
Ceci mérite bien quelque réflexion.

Il lit.

« Je vous attends, monsieur, pour vous remettre « comptant les soixante mille écus que votre oncle « vous a laissés par testament, et pour épouser « mademoiselle Isabelle, dont je vous ai plusieurs fois « parlé dans mes lettres : le parti vous convient fort, « et son père Démophon souhaite cette affaire avec « passion. Ne manquez donc point de vous rendre au « plus tôt à Paris, et faites-moi la grâce de me croire « votre très humble et très obéissant serviteur

« ROBERTIN. »

Robertin, c'est le nom d'un honnête notaire
Qui travaillait pour nous du vivant de mon père.
La date, le dessus, et le nom bien écrit,
Dans mes préventions confirment mon esprit.
Mon frère, pour venir au gré de cette lettre,
Comme moi, sa valise au coche aura fait mettre ;
Et, dans le même temps, ce rapport de grandeur,
De cachet et de nom, a causé ton erreur,
Et je conclus enfin, sans être fort habile,
Que mon frère est déjà peut-être en cette ville.

VALENTIN.

Cela pourrait bien être ; et je suis stupéfait
Des effets surprenants que le hasard a fait
Il faut que justement je fasse une méprise,
Et que notre bonheur vienne de ma sottise.
Nous trouvons en un jour un vieil oncle enterré,
Qui laisse de grands biens dont il vous a frustré ;
Un frère qui reçoit tous ces biens qu'on lui laisse,

Et qui vient enlever encor votre maîtresse.
Voilà tout à la fois cinq ou six incidents
Capables d'étourdir les plus habiles gens.

LE CHEVALIER.

Nous ferons tête à tout ; et de cette aventure
Je conçois dans mon cœur un favorable augure.

VALENTIN.

Soixante mille écus nous feraient grand besoin.

LE CHEVALIER.

Il faut, pour les avoir, employer notre soin.
Ils sont à moi, du moins, tout autant qu'à mon frère :
Mais il faut déterrer le frère et le notaire.
Va, cours, informe-toi ; ne perds pas un moment.

VALENTIN.

Vous connaissez mon zèle et mon empressement ;
Et s'il est à Paris, j'ai des amis fidèles,
Qui, dans une heure au plus, m'en diront des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Je vais chez Araminte, elle sait mon retour ;
Il faudra feindre encor que je brûle d'amour.
Elle n'a nul soupçon de ma nouvelle flamme.
Tu sais le caractère et l'esprit de la dame :
Elle est vieille, et jalouse à désoler les gens ;
Ses airs et ses discours sont tous impertinents ;
Enfin c'est une folle, et qui veut qu'on la flatte :
Quoiqu'un rayon d'espoir pour mon amour éclate,
Incertain du succès, je la veux ménager.
Retourne à la douane, au coche, au messager.
Mais Araminte sort. Va vite où je t'envoie...

Valentin emporte la malle et sort.

SCÈNE III

ARAMINTE, FINETTE; LE CHEVALIER, à part.

ARAMINTE.

Nous reverrons Ménechme aujourd'hui : quelle joie !
Je ne puis demeurer en place, ni chez moi.
Pareil empressement doit l'agiter, je croi.
Comment me trouves-tu ? dis, Finette.

FINETTE.

Charmante.
Votre beauté surprend, ravit, enlève, enchante.
Il semble que l'Amour, dans ce jour si charmant,
Ait pris soin par mes mains de votre ajustement.

ARAMINTE.

Cette fille toujours eut le goût agréable.

Apercevant le chevalier qui s'approche.

Ah ! monsieur, vous voilà ! Quel destin favorable,
Plus que je n'espérais, presse votre retour ?
Et quel dieu près de moi vous ramène ?

LE CHEVALIER.

L'Amour.

ARAMINTE.

L'Amour ! Le pauvre enfant !

LE CHEVALIER.

Votre aimable présence
Me dédommage bien des chagrins de l'absence.
Non, je ne vois que vous qui, sans art, sans secours,
Puissiez paraître ainsi plus jeune tous les jours.

ARAMINTE.

Fi donc, badin ! L'amour quelquefois, quoique absente,
A votre souvenir me rendait-il présente ?

Votre portrait charmant, et qui fait tout mon bien,
Que je reçus de vous quand vous prîtes le mien
Me consolait un peu d'une absence effroyable :
Le mien a-t-il sur vous fait un effet semblable ?

LE CHEVALIER.

Votre image m'occupe et me suit en tous lieux ;
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux.
Et cette nuit encor, je rappelle mon songe,
(O douce illusion d'un aimable mensonge !)
Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
Être dans un jardin, au lever du soleil,
Que l'Aurore vermeille, avec ses doigts de roses,
Avait semé de fleurs nouvellement écloses :
Là, sur les bords charmants d'un superbe canal,
Qui reçoit dans son sein un torrent de cristal,
Où cent flots écumants, et tombant en cascades,
Semblent être poussés par autant de naïades ;
Là, dis-je, reposant sur un lit de roseaux,
Je vous vois sur un char sortir du fond des eaux :
Vous aviez de Vénus et l'habit et la mine :
Cent mille Amours poussaient une conque marine,
Et les Zéphyrs badins, volant de toutes parts,
Faisaient au gré des airs flotter des étendards.

FINETTE.

Ah ! ciel ! le joli rêve !

ARAMINTE.

Achevez, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Mon âme, à cet aspect, d'étonnement saisie...

ARAMINTE.

Et j'étais la Vénus flottant sur ce canal ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, vous-même, en propre original.
L'esprit donc enchanté d'un si noble spectacle,
Je me suis avancé près de vous sans obstacle.

ARAMINTE.

De grâce, dites-moi, parlant sincèrement,
Sous l'habit de Vénus, avais-je l'air charmant,
Le port noble et divin ?

LE CHEVALIER.

Le plus divin du monde ;
Vous sentiez la déesse une lieue à la ronde.
M'étant donc avancé pour vous donner la main,
Le jardin à mes yeux a disparu soudain ;
Et je me suis trouvé dans une grotte obscure,
Que l'art embellissait ainsi que la nature.
Là, dans un plein repos, et couronné de fleurs,
Je vous persuadais de mes vives douleurs.
Vous vous laissiez toucher d'une bonté nouvelle,
Et preniez de Vénus la douceur naturelle,
Lorsque, par un malheur qui n'a point de pareil,
Mon valet, en entrant, a causé mon réveil.

ARAMINTE.

Je suis au désespoir de cette circonstance :
Et voilà des valets l'ordinaire imprudence !
Toujours mal à propos ils viennent nous trouver.

LE CHEVALIER.

Mon songe n'est pas fait, et je veux l'achever.

ARAMINTE.

D'accord. Mais je voudrais que, pour vous satisfaire,
Votre bonheur toujours ne fût pas en chimère,
Et qu'un heureux hymen, entre nous concerté,
Pût donner à vos feux plus de réalité.

Mais j'en crains le retour : dans le siècle où nous sommes,
Le dégoût dans l'hymen est naturel aux hommes :
Et la possession souvent du premier jour
Leur ôte tout le sel et le goût de l'amour.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, pour vous mon amour est extrême :
Je sens qu'il doit aller par delà la mort même :
Et si, par un malheur que je n'ose prévoir,
Votre mort... Ah ! grands dieux ! quel affreux désespoir !
Mon âme, en y pensant, de douleur possédée...

ARAMINTE.

Rejetons loin de nous cette funeste idée ;
Et, pour mieux célébrer le plaisir du retour,
Je veux que nous dînions ensemble dans ce jour.
J'ai fait, dès ce matin, inviter une amie,
Et vous augmenterez la bonne compagnie.

LE CHEVALIER.

Madame, cet honneur m'est bien avantageux.
Une affaire à présent m'arrache de ces lieux :
Pour revenir plus tôt, je pars en diligence.

ARAMINTE.

Allez. Je vous attends avec impatience.

LE CHEVALIER.

Ici, dans un moment, je reviens sur mes pas.

SCÈNE IV

ARAMINTE, FINETTE.

ARAMINTE.

L'amour qu'il a pour moi ne s'imagine pas ;
Mais, en revanche aussi, je l'aime à la folie.
Comment le trouves-tu ?

FINETTE.

Sa figure est jolie.
Son valet Valentin n'est pas mal fait aussi :
Nous nous aimons un peu.

SCÈNE V

DÉMOPHON, ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Mais quelqu'un vient ici.
C'est Démophon.

DÉMOPHON.

Bonjour, ma sœur.

ARAMINTE.

Bonjour, mon frère.

DÉMOPHON.

Bonjour. J'allais chez vous pour vous parler d'affaire.

ARAMINTE.

Ici, comme chez moi, vous pouvez m'ennuyer.

DÉMOPHON.

Votre nièce Isabelle est d'âge à marier ;
Et monsieur Robertin, dont je connais le zèle,
A su me ménager un bon parti pour elle :
Un jeune homme doué d'esprit et de vertus,
Possédant, qui plus est, soixante mille écus
D'un oncle qui l'a fait unique légataire,
Dont ledit Robertin est le dépositaire :
Et j'apprends, par les mots du billet que voici,
Que cet homme en ce jour doit arriver ici.

ARAMINTE.

Je suis vraiment fort aise.

DÉMOPHON.

Or donc, ce mariage
Étant pour la famille un fort grand avantage,
Et vous voyant déjà, ma sœur, sur le retour,
N'ayant, comme je crois, nul penchant pour l'amour,
Je me suis bien promis qu'en faveur de l'affaire
Vous feriez de vos biens donation entière,
Vous gardant l'usufruit jusques à votre mort.

ARAMINTE.

Jusqu'à ma mort ! Vraiment, ce projet me plaît fort !
Vous vous êtes promis, il faut vous dépromettre.
L'âge, comme je crois, peut encor me permettre
D'aspirer à l'hymen, et d'avoir des enfants.

DÉMOPHON.

Vous moquez-vous, ma sœur ? Vous avez cinquante ans.

ARAMINTE.

Moi, j'ai cinquante ans ? moi ! Finette ?

FINETTE.

Quels reproches !
Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches.
A cause que madame a vécu quelque temps,
On ne la croit plus jeune ! Il est de sottes gens !

DÉMOPHON.

Ma sœur, dans mon calcul je crois vous faire grâce,
Et je raisonne ainsi : J'en ai cinquante, et passe ;
Vous êtes mon aînée ; ergo, dans un seul mot,
Vous voyez si j'ai tort.

ARAMINTE.

Votre ergo n'est qu'un sot ;
Et je sais fort bien, moi, que cela ne peut être.
Ma jeunesse à mon teint se fait assez connaître.

Ce que je puis vous dire en termes clairs et nets,
C'est qu'il faut de mon bien vous passer pour jamais ;
Que je me porte mieux que tous tant que vous êtes ;
Que, malgré les complots qu'en votre âme vous faites,
Je prétends enterrer, avec l'aide de Dieu,
Les enfants que j'aurai, vous, et ma nièce. Adieu.
C'est moi qui vous le dis ; m'entendez-vous, mon frère ?
Allons, Finette, allons.

Elle sort.

SCÈNE VI

FINETTE, DÉMOPHON.

DÉMOPHON.

Le joli caractère !

FINETTE.

Monsieur, une autre fois, ou bien ne parlez pas,
Ou prenez, s'il vous plaît, de meilleurs almanachs.
Ma maîtresse est encor, malgré vous, jeune et belle ;
Et tous les connaisseurs vous la soutiendront telle.

SCÈNE VII

DÉMOPHON, seul.

Je jugeais à peu près quels seraient ses discours ;
Et j'ai fort prudemment cherché d'autres secours.
Allons voir le notaire, et prenons des mesures
Pour rendre, s'il se peut, les affaires bien sûres.
Si l'homme en question est tel qu'on me l'a dit,
Terminons au plus tôt l'hymen dont il s'agit.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN.

Votre frère est trouvé, mais ce n'est pas sans peine ;
Vous m'en voyez, monsieur, encor tout hors d'haleine.
J'avais couru Paris de l'un à l'autre bout,
Au coche, au messager, à la poste, et partout ;
Et je vous avertis que je n'ai passé rue
Où quelque créancier ne m'ait choqué la vue ;
J'ai même rencontré ce Gascon, ce marquis,
A qui, depuis un an, nous devons cent louis...

LE CHEVALIER.

J'ai honte de devoir si longtemps cette somme :
Il me l'a, tu le sais, prêtée en galant homme ;
Et, du premier argent que je pourrai toucher,
De m'acquitter vers lui rien ne peut m'empêcher.

VALENTIN.

Tant mieux. Ne sachant plus enfin quel parti prendre,
A la douane encor j'ai bien voulu me rendre :
Là, j'ai vu votre frère au milieu des commis,
Qui s'emportait contre eux du quiproquo commis.
Je l'ai connu de loin ; et cette ressemblance,
Dont vous m'avez parlé, passe toute croyance :
Le visage et les traits, l'air et le ton de voix,
Ce n'est qu'un ; je m'y suis trompé plus d'une fois.

Son esprit, il est vrai, n'est pas semblable au vôtre.
Il est brusque, impoli ; son humeur est tout autre.
On voit bien qu'il n'a pas goûté l'air de Paris ;
Et c'est un franc Picard qui tient de son pays.

LE CHEVALIER.

On doit peu s'étonner de cet air de rudesse
Dans un provincial nourri sans politesse :
Et ce n'est qu'à Paris que l'on perd aujourd'hui
Cet air sauvage et dur qui règne encore en lui.

VALENTIN.

De loin, comme j'ai dit, l'observais sa querelle ;
Et quand il est sorti, j'ai fait briller mon zèle ;
J'ai flatté son esprit : enfin, j'ai si bien fait,
Qu'il veut, comme je crois, me prendre pour valet.
Il s'est même informé pour une hôtellerie.
Moi, dans les hauts projets dont mon âme est remplie,
J'ai d'abord enseigné l'auberge que voici.
Il doit dans un moment me venir joindre ici.

LE CHEVALIER.

Quels sont ces hauts projets dont ton âme est charmée ?

VALENTIN.

La fortune aujourd'hui me paraît désarmée.
Tantôt, chemin faisant, j'ai cru, sans me flatter,
Que de la ressemblance on pourrait profiter,
Pour obtenir plus tôt Isabelle du père,
Et tirer, qui plus est, cet argent du notaire :
Ce seraient deux beaux coups à la fois !

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment.

VALENTIN.

Cela pourrait peut-être arriver aisément.
A notre campagnard nous donnerions la tante ;
Pour vous serait la nièce, et pour moi la suivante.

LE CHEVALIER.

Mais comment ferions-nous, dans ce hardi dessein,
Pour mettre promptement cette affaire en bon train ?

VALENTIN.

Il faut premièrement quitter cette parure,
Prendre d'un héritier l'habit et la figure,
L'air entre triste et gai. Le deuil vous sied-il bien ?

LE CHEVALIER.

Si c'est comme héritier, ma foi, je n'en sais rien :
Jamais succession ne m'est encor venue.

VALENTIN.

Faites bien le dolent à la première vue.
Imposez au notaire, et soyez diligent,
Autant que vous pourrez, à toucher cet argent.

LE CHEVALIER.

J'ai de tromper mon frère, au fond, quelque scrupule.

VALENTIN.

Quelle délicatesse et vaine et ridicule !
Nantissez-vous de tout, sans rien mettre au hasard ;
Après, à votre gré, vous lui ferez sa part.
S'il tenait cet argent, il se pourrait bien faire
Qu'il n'aurait pas pour vous un si bon caractère.

LE CHEVALIER.

Si pour ce bien offert tu me vois quelque ardeur,
C'est pour mieux mériter Isabelle et son cœur.
Je l'adore ; et je puis te dire, en confidence,
Qu'elle ne me voit pas avec indifférence.
Son père n'en sait rien, et ne me connaît pas ;
Pour l'obtenir de lui je n'ai fait aucun pas ;
Et, n'ayant pour tout bien que la cape et l'épée,
Toute mon espérance aurait été trompée.
Quelque raison encor m'arrête en ce moment.

VALENTIN.

Quelle est-elle ?

LE CHEVALIER.

J'ai pris certain engagement,
Et promis, par écrit, d'épouser Araminte.

VALENTIN.

Sur cet engagement bannissez votre crainte.
Bon ! si l'on épousait autant qu'on le promet,
On se marierait plus que la loi ne permet.
Allons au fait. Pour mettre en état notre affaire,
Il faut être vêtu comme l'est votre frère.
Il porte le grand deuil ; son linge est effilé ;
Un baudrier noué d'un crêpe tortillé ;
Sa perruque de peu diffère de la vôtre,
Ainsi vous n'aurez pas besoin d'en prendre une autre.
Allez-vous encrêper sans perdre un seul instant.

LE CHEVALIER.

Pour dîner avec elle Araminte m'attend.

VALENTIN.

Vous avez maintenant bien autre chose à faire ;
Vous dînerez demain. Je crois voir votre frère :
Il vient de ce côté, je ne me trompe pas ;
Vous, de cet autre-ci, marchez ; doublez le pas.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi cependant...

VALENTIN.

Je n'ai rien à vous dire ;
Du tout, dans un moment, je saurai vous instruire.

SCÈNE II

MÉNECHME, en deuil ; VALENTIN.

VALENTIN.

A la fin vous voilà, monsieur. Depuis longtemps,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MÉNECHME.

Oui vraiment me voilà ; mais j'ai cru, de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! quel enfer ! J'ai fait cent mille tours ;
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piège :
Partout quelque filou m'investit et m'assiège.
Là, l'épée à la main, des archers malfaisants,
Conduisant leur capture, insultent les passants.
Un fiacre, me couvrant d'un déluge de boue,
Contre le mur voisin m'écrase de sa roue ;
Et, voulant me sauver, des porteurs inhumains
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus ! quels cris ! Je crois qu'en cette ville
Le diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh ! Paris est un lieu de tumulte et d'éclat.

MÉNECHME.

Comment ! j'aimerais mieux cent fois être au sabbat.
Un bois plein de voleurs est plus sûr. Ma valise,
Contre la foi publique, en arrivant, m'est prise ;
On la change en une autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer, ne vaut pas quinze francs ;
Des billets doux de femme y sont pour toutes hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MÉNECHME.

Je ne le vois que trop. Suffit, ce coup de main
Me rendra désormais plus alerte et plus fin.
Heureusement encor, laissant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occasion on voit les gens d'esprit.
Je vous ai, dans ce lieu, fait préparer un lit,
Dans un appartement fort propre et fort tranquille.
Comptez-vous de rester longtemps en cette ville ?

MÉNECHME.

Le moins que je pourrai ; je n'ai pas trop sujet
De me louer fort d'elle, et d'être satisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'est pourtant une affaire
Que l'on ne conclut pas en un jour, d'ordinaire.

MÉNECHME.

J'y viens pour prendre aussi soixante mille écus
Qu'un oncle que j'avais, et qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il est mort, par grâce singulière,
M'a laissé depuis peu, comme à son légataire.

VALENTIN.

Tout est-il pour vous seul, monsieur ?

MÉNECHME.

Assurément.
La guerre m'a défait d'un frère heureusement.
Depuis près de vingt ans, à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est point revenu.

VALENTIN.

Le ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès !
Si vous avez besoin de mon petit service,
Vous pouvez m'employer, monsieur, à tout office :
Je connais tout Paris, et je suis toujours prêt
A servir mes amis sans aucun intérêt.

MÉNECHME.

Ne sauriez-vous me dire où loge un certain homme,
Un honnête bourgeois, que Démophon l'on nomme ?

VALENTIN.

Démophon ?

MÉNECHME.

Justement ; c'est ainsi qu'il a nom.

VALENTIN.

Qui peut vous enseigner mieux que moi sa maison ?
Nous irons. Avez-vous avec lui quelque affaire ?

MÉNECHME.

Oui. Sauriez-vous encore où demeure un notaire
Qu'on nomme Robertin ?

VALENTIN.

Ah ! vraiment, je le croi ;
Vous ne pouviez pas mieux vous adresser qu'à moi :
Il est de mes amis, et nous irons ensemble.

SCÈNE III

FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, à part.

Mais j'aperçois Finette. Ah ! juste ciel ! je tremble
Qu'elle ne vienne ici gâter ce que j'ai fait.

FINETTE, à Valentin.

Que diantre fais-tu là, planté comme un piquet ?
Le dîner se morfond ; ma maîtresse s'ennuie.

Apercevant Ménechme qu'elle prend pour le chevalier.

Ah ! vous voilà, monsieur ! vraiment j'en suis ravie !

MÉNECHME.

Et pourquoi donc ?

FINETTE.

J'allais, au-devant de vos pas,
Voir qui peut empêcher que vous ne venez pas :
Ma maîtresse ne peut en deviner la cause.
Mais qu'est-ce donc, monsieur ? quelle métamorphose ?
Pourquoi cet habit noir et ce lugubre accueil ?
En peu de temps, vraiment, vous avez pris le deuil.
Faut-il, pour un dîner, s'habiller de la sorte ?
Vous venez d'un convoi, monsieur ?

MÉNECHME.

Que vous importe ?
Je suis comme il me plaît.

A part, à Valentin.

Les filles en ces lieux
Ont l'abord familier, et l'esprit curieux.

VALENTIN, bas à Ménechme.

C'est l'humeur du pays ; et, sans beaucoup d'instance,
Avec les étrangers elles font connaissance.

FINETTE.

Mon zèle de ces soins ne peut se dispenser :
A ce qui vous survient je dois m'intéresser.
Ma maîtresse a pour vous une tendresse extrême,
Et je dois l'imiter.

MÉNECHME.

Votre maîtresse m'aime ?

FINETTE.

Ne le savez-vous pas ?

MÉNECHME.

Je veux être pendu
Si, jusqu'à ce moment, j'en ai jamais rien su.

FINETTE.

Vous en avez pourtant déjà fait quelque épreuve ;
Et si vous en voulez de plus solide preuve,
Quand vous souhaiterez, vous serez son époux.

MÉNECHME.

Je serai son époux ?

FINETTE.

Oui vraiment.

MÉNECHME.

Qui ? moi ?

FINETTE.

Vous.
Vous n'avez pas, je crois, d'autre dessein en tête.

MÉNECHME.

La proposition est, ma foi, fort honnête !
A part, à Valentin.
Voilà, sur ma parole, une agente d'amour.

VALENTIN, bas à Ménechme.

Elle en a bien la mine.

FINETTE.

Avant votre retour,
Mille amants sont venus s'offrir à ma maîtresse ;
Mais Ménechme est le seul qui flatte sa tendresse.

MÉNECHME.

D'où savez-vous mon nom ?

FINETTE.

D'où vous savez le mien.

MÉNECHME.

D'où je sais le vôtre ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Je n'en sus jamais rien.
Je ne vous connais point.

FINETTE.

A quoi bon cette feinte ?
Je me nomme Finette, et sers chez Araminte ;
Et plus de mille fois je vous ai vu chez nous.

MÉNECHME.

Vous servez chez elle ?

FINETTE.

Oui.

MÉNECHME.

Ma foi, tant pis pour vous.
Je ne m'y connais pas, ou bien, sur ma parole,
Vous êtes là, m'amie, en très mauvaise école.

FINETTE.

Laissons ce badinage. En un mot, comme en cent,
Ma maîtresse à dîner chez elle vous attend.
Pour vous faire trouver meilleure compagnie,
Elle a, dans ce repas, invité son amie,
Belle et de bonne humeur, qui loge en son quartier.

MÉNECHME.

Votre maîtresse fait un fort joli métier !

FINETTE, bas à Valentin.

Mais parle-moi donc, toi. Quelle vapeur nouvelle
A pu, dans un moment, déranger sa cervelle ?

VALENTIN, bas à Finette.

Depuis un certain temps il est assez sujet
A des distractions dont tu peux voir l'effet.
Il me tient quelquefois un discours vain et vague,
A tel point qu'on dirait souvent qu'il extravague.

FINETTE.

Tantôt il paraissait assez sage ; et peut-on
Perdre en si peu de temps et mémoire et raison ?
A Ménechme.
Voulez-vous, de bon sens, me dire une parole ?

MÉNECHME.

Mais vous-même, m'amie, êtes-vous ivre ou folle,
De me baliverner avec vos contes bleus,
Et me faire enrager depuis une heure ou deux ?
Qu'est-ce qu'une Araminte, un objet qui m'adore,
Une amie, un dîner, et cent discours encore,
Tous plus sots l'un que l'autre, à quoi l'on ne comprend
Non plus qu'à de l'algèbre, ou bien à l'Alcoran ?

FINETTE.

Vous ne voulez donc pas être plus raisonnable,
Ni dîner au logis ?

MÉNECHME.

Non, je me donne au diable.
Votre maîtresse ailleurs, en ses nobles projets,
Peut à d'autres oiseaux tendre ses trébuchets.
Et vous, son émissaire et son honnête agente,
C'est un vilain emploi que celui d'intrigante ;
Quelque malheur enfin vous en arrivera,
Je vous en avertis, quittez ce métier-là.
Faites votre profit de cette remontrance.

FINETTE.

Nous verrons si dans peu vous aurez l'insolence
De faire à ma maîtresse un discours aussi sot :
Je vais lui dire tout, sans oublier un mot.

A Valentin.

Adieu, digne valet d'un trop indigne maître :
J'espère que dans peu nous nous ferons connaître.

A part.

Je ne le connais plus, et ne sais où j'en suis.

SCÈNE IV

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Quelle ville, bon Dieu ! quel étrange pays !
On me l'avait bien dit que ces femmes coquettes,
Pour faire réussir leurs pratiques secrètes,
Des nouveaux débarqués s'informaient avec soin,
Pour leur dresser après quelque piège au besoin.

VALENTIN.

Au coche elle aura pu savoir comme on vous nomme,
Et que vous arrivez pour toucher une somme.

MÉNECHME.

Justement, c'est de là qu'elle a pu le savoir :
Mais contre leurs complots j'ai su me prévaloir ;
Et si de m'attraper quelqu'un se met en tête,
Il ne faut pas, ma foi, que ce soit une bête.

VALENTIN.

Ne restons pas, monsieur, en ce lieu plus longtemps.
Les femmes à Paris ont des attraits tentants,
Où les cœurs les plus fiers enfin se laissent prendre.

MÉNECHME.

Votre conseil est bon : entrons sans plus attendre.

SCÈNE V

ARAMINTE, FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

ARAMINTE, à Finette.

Non, je ne croirai point ce que tu me dis là.

FINETTE.

Vous verrez si je mens : parlez-lui, le voilà.

ARAMINTE, à Ménechme, qu'elle prend pour le chevalier.

Tandis que de vous voir je meurs d'impatience,
Vous témoignez, monsieur, bien de l'indifférence !
Le dîner vous attend ; et vous savez, je crois,
Que je n'ai de plaisir que lorsque je vous vois.

MÉNECHME.

En vérité, madame, il faut que je vous dise...
Que je suis fort surpris... et que dans ma surprise...
Je trouve surprenant... Je ne m'attendais pas
A voir ce que je vois... Car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu... dérangés... pourraient bien me confondre.
Si d'ailleurs...

A part.

Par ma foi, je ne sais que répondre.

ARAMINTE.

Le trouble où je vous vois, ce noir déguisement,
Ne m'annoncent-ils point de triste événement ?
Vous est-il survenu quelque mauvaise affaire ?
Parlez, mon cher enfant. Daignez ne me rien taire.
Vous êtes-vous battu ?

MÉNECHME.

Jamais je ne me bats.

ARAMINTE.

Tout mon bien est à vous, et ne l'épargnez pas.
Quand on s'aime, et qu'on a pour but de chastes chaînes,
Tout le bien et le mal, les plaisirs et les peines,
Tout, entre deux amants, ne doit devenir qu'un.
Il faut mettre nos maux et nos biens en commun ;
Et je veux avec vous courir même fortune.

MÉNECHME.

Je vous suis obligé de vous voir si commune :
Mais je n'userai point de la communauté
Que vous m'offrez, madame, avec tant de bonté.

ARAMINTE.

Mais je ne comprends point quels discours sont les vôtres.

FINETTE.

Bon ! madame, il m'en a tantôt tenu bien d'autres !

VALENTIN, bas à Araminte.

Dans ses discours, parfois, il est impertinent.

ARAMINTE.

Entrons donc pour dîner.

MÉNECHME.

Je ne puis maintenant ;
J'ai quelque affaire ailleurs.

ARAMINTE.

J'ai tort de vous contraindre ;
Mais de votre froideur j'ai sujet de tout craindre.

MÉNECHME.

Quel diantre de discours ! Passez, et laissez-nous.
Je n'ai jamais senti ni froid ni chaud pour vous.

FINETTE.

Eh bien ! peut-on plus loin porter l'impertinence ?
Ferme, monsieur ; ici poussez bien l'insolence.
Mais, ma foi, si jamais chez nous vous revenez,
Je vous fais de la porte un masque sur le nez.

MÉNECHME.

Quand j'irai, je consens, pour punir ma folie,
Que la porte sur moi se brise et m'estropie.

ARAMINTE.

Mais d'où venez-vous donc ? Ne me déguisez rien.

MÉNECHME.

Vous feignez l'ignorer ; mais vous le savez bien.
N'avez-vous pas tantôt envoyé voir au coche
Qui je suis, d'où je viens, où je vais ?

ARAMINTE.

Quel reproche !
Et de quel coche ici me venez-vous parler ?

MÉNECHME.

Du coche le plus rude où mortel puisse aller ;
Et je ne pense pas que, de Paris à Rome,
Un autre, tel qu'il soit, cahote mieux son homme.

ARAMINTE.

Finette, il perd l'esprit.

FINETTE.

Il ne perd pas beaucoup.
Il faut assurément qu'il ait trop bu d'un coup :
C'est le vin qui le porte à ces extravagances.

MÉNECHME.

Je suis las, à la fin, de tant d'impertinences.
Des soins plus importants me mettent en souci :

C'est pour les terminer que l'on me voit ici,
Et non pas pour dîner avec des créatures
Qui viennent comme vous chercher des aventures.

ARAMINTE.

Des créatures ! Ciel ! quels termes sont-ce là ?

FINETTE.

Des créatures ! nous ! Ah ! madame, voilà
Les deux plus grands fripons... Si vous m'en voulez croire,
Frottons-les comme il faut, pour venger notre gloire.

MÉNECHME.

Doucement, s'il vous plaît ; modérez votre ardeur.

FINETTE.

Je ne me suis jamais senti tant de vigueur.
J'aurai soin du valet ; n'épargnez pas le maître.

VALENTIN, se sauvant.

De tout ce différend je ne veux rien connaître ;
Et je ne prétends point me battre contre toi.
Si l'on vous brutalise, est-ce ma faute à moi ?

ARAMINTE.

Que je suis malheureuse ! et quelle est ma faiblesse
D'avoir à cet ingrat déclaré ma tendresse ?
Finette, tu le sais ; rien ne te fut caché.

FINETTE.

Perfide ! scélérat ! ton cœur n'est point touché ?

MÉNECHME.

Là, là, consolez-vous. Si cet amour extrême
Est venu promptement, il passera de même.

ARAMINTE.

Va, n'attends plus de moi que haine et que rigueurs.

Elle s'en va.

MÉNECHME.

Bon ! je me passerai fort bien de vos faveurs.

SCÈNE VI

FINETTE, MÉNECHME, VALENTIN.

FINETTE, à Ménechme.

Ah ! maudit renégat, le plus méchant du monde !
Que le ciel te punisse, et l'enfer te confonde !
Si nous avions bien fait, nous t'aurions étranglé.
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelé ;
Et ce n'est plus lui-même.

Finette sort, Ménechme la suit, et s'arrête à l'entrée d'une rue.

MÉNECHME, à Finette et à Araminte, qu'il suit des yeux.

Adieu donc, mes princesses :
Choisissez mieux vos gens pour placer vos tendresses.

SCÈNE VII

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME revenant, à Valentin.

Mais voyez quelle rage et quel déchaînement !
J'ai senti cependant un tendre mouvement ;
Le diable m'a tenté. J'ai trouvé la suivante
D'un minois revenant, et fort appétissante.

VALENTIN.

Vous avez jusqu'au bout bravement combattu ;
Et l'on ne peut assez louer votre vertu.

Mais entrons au plus tôt dans cette hôtellerie,
Pour n'être plus en butte à quelque brusquerie.
Là, si vous me jugez digne de quelque emploi,
Vous pourrez m'occuper, et vous servir de moi.

MÉNECHME.

Je brûle cependant d'aller voir ma maîtresse :
Un désir curieux plus que l'amour me presse.

VALENTIN.

Lorsque vous aurez fait un tour dans la maison,
Je vous y conduirai, si vous le trouvez bon.

MÉNECHME.

Adieu, jusqu'au revoir.

SCÈNE VIII

VALENTIN, seul.

Je vais trouver mon maître,
Savoir en quel état les choses peuvent être ;
S'il agit de sa part ; s'il a bon air en deuil.
Courage, Valentin ; ferme ! bon pied, bon œil.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, vêtu en deuil ; VALENTIN.

VALENTIN.

Rien n'est plus surprenant ; et votre ressemblance
Avec votre jumeau passe la vraisemblance.
Vous et lui, ce n'est qu'un : étant vêtu de deuil,
Il n'est homme à présent dont vous ne trompiez l'œil.
On ne peut distinguer qui des deux est mon maître ;
Et moi, votre valet, j'ai peine à vous connaître.
Pour ne m'y pas tromper, souffrez que, de ma main,
Je vous attache ici quelque signe certain.
Donnez-moi ce chapeau.

LE CHEVALIER.

Qu'en prétends-tu donc faire ?

VALENTIN, mettant une marque au chapeau.

Vous marquer de ma marque, ainsi que votre père,
Pour vous mieux distinguer, faisait fort prudemment.

LE CHEVALIER.

Tu veux rire, je crois ?

VALENTIN.

Je ne ris nullement :
Et je pourrais fort bien, le premier, m'y méprendre.

LE CHEVALIER.

Le notaire à ces traits s'est déjà laissé prendre :
Il m'a reçu d'abord d'un accueil obligeant ;
Et dans une heure il doit me compter mon argent.

VALENTIN.

Quoi ! monsieur, il vous doit compter toute la somme,
Soixante mille écus ?

LE CHEVALIER.

Tout autant.

VALENTIN.

L'honnête homme !
D'autres à ce jumeau se sont déjà mépris :
Pour vous, en ce lieu même, Araminte l'a pris,
Et chez elle à dîner a voulu l'introduire.
Lui, surpris, interdit, et ne sachant que dire,
Croyant qu'elle tendait un piège à sa vertu,
L'a brusquement traitée ; il s'est presque battu ;
Et, si je n'avais pas apaisé la querelle,
Il serait arrivé mort d'homme ou de femelle.

LE CHEVALIER.

Mais n'a-t-il point sur moi quelques soupçons naissants ?

VALENTIN.

Quel soupçon voulez-vous qu'il ait ? Depuis vingt ans
Il vous croit trop bien mort ; et jamais, quoi qu'on ose,
Il ne peut du vrai fait imaginer la cause.

LE CHEVALIER.

L'aventure est plaisante, et j'en ris à mon tour.
Mais voyons le beau-père, et servons notre amour.
Heurte vite.

Valentin va frapper à la porte de Démophon, qui sort.

SCÈNE II

DÉMOPHON, LE CHEVALIER, VALENTIN.

VALENTIN, à Démophon.

Êtes-vous, monsieur, un honnête homme
Appelé Démophon ?

DÉMOPHON.

C'est ainsi qu'on me nomme.

VALENTIN.

Je me réjouis fort de vous avoir trouvé.
Voilà mon maître ici fraîchement arrivé,
Qui se nomme Ménechme, et qui vient de Péronne
A dessein d'épouser votre fille en personne.

DÉMOPHON, au chevalier.

Ah ! monsieur, permettez que cet embrassement
Vous fasse voir l'excès de mon contentement.

LE CHEVALIER.

Souffrez aussi, monsieur, qu'une pareille joie
Dans cet embrassement à vos yeux se déploie,
Et que tout le respect ici vous soit rendu,
Que doit à son beau-père un gendre prétendu.

DÉMOPHON.

Votre taille, votre air, votre esprit, tout m'enchante,
Et mon âme serait entièrement contente,
Si votre oncle défunt, que je voyais souvent,
Pour voir cette alliance était encor vivant.

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur, n'allez pas rappeler de sa cendre
Un oncle que j'aimais d'une amitié bien tendre.

Ce garçon vous dira l'excès de mes douleurs,
Et combien, à sa mort, j'ai répandu de pleurs.

VALENTIN.

Qu'à son âme le ciel fasse miséricorde !
Mais nous parler de lui, c'est toucher une corde
Bien triste... et qui pourrait... Mais il était bien vieux.

DÉMOPHON.

Mais point trop. Nous étions de même âge tous deux,
Cinquante ans environ.

VALENTIN.

Ce mot se peut entendre
En diverses façons, suivant qu'on le veut prendre.
Je dis qu'il était vieux pour son peu de santé ;
Il se plaignait toujours de quelque infirmité.

DÉMOPHON.

Point du tout ; et je crois que, dans toute sa vie,
Il ne fut attaqué que de la maladie
Qui causa de sa mort le funeste accident.

LE CHEVALIER.

C'était un corps de fer.

VALENTIN.

Il est vrai... Cependant...

LE CHEVALIER, bas, à Valentin.

Tais-toi donc.

DÉMOPHON.

Ce discours peut rouvrir votre plaie ;
Prenons une matière et plus vive et plus gaie.
Vous allez voir ma fille ; et j'ose me flatter
Que son air et ses traits pourront vous contenter.

LE CHEVALIER.

Il faudra que pour moi le devoir sollicite ;
Je compte, en vérité, bien peu sur mon mérite.

DÉMOPHON.

Vous avez très grand tort, vous devez y compter ;
Et du premier coup d'œil vous saurez l'enchanter.
Je me connais en gens, croyez-en ma parole :
Et, de plus, Isabelle est une cire molle
Que je forme et pétris comme il me prend plaisir.
Quand vous ne seriez pas au gré de son désir
(Ce qui me tromperait bien fort), je suis son père,
Et, pour voir à mes lois combien elle défère,
Mettez-vous à l'écart, je m'en vais l'appeler ;
Et, sans être aperçu, vous l'entendrez parler.

Il entre chez lui.

SCÈNE III

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi seul ici ; va-t'en trouver mon frère :
Empêche-le surtout d'aller chez le notaire ;
C'est le point principal.

VALENTIN.

J'en demeure d'accord.
Mais je ne pourrai pas, dans son ardent transport,
L'empêcher de venir ici voir sa maîtresse :
Ainsi je suis d'avis, quelque ardeur qui vous presse,
Que vous soyez succinct en discours amoureux.

LE CHEVALIER.

Va vite, je ne suis qu'un moment en ces lieux.

SCÈNE IV

DÉMOPHON, ISABELLE ;
LE CHEVALIER, à l'écart.

DÉMOPHON.

Isabelle, approchez.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon père ?

DÉMOPHON.

Vous dire quatre mots, et vous parler d'affaire.
Un homme de province, assez bien fait pourtant,
Doit, pour vous épouser, arriver à l'instant.

ISABELLE, à part.

Qu'entends-je ?

DÉMOPHON.

Ce parti vous est fort convenable ;
La naissance, le bien, tout m'est très agréable ;
Et la personne aussi sera de votre goût.

ISABELLE.

Mon père, sans pousser ce discours jusqu'au bout,
Permettez-moi de dire avecque déférence,
Et sans vouloir pour vous manquer d'obéissance,
Que je ne prétends point me marier.

DÉMOPHON.

Comment ?
D'où nous vient pour l'hymen ce brusque éloignement ?
Vous n'avez pas tenu toujours un tel langage.

ISABELLE.

Il est vrai ; mais enfin l'esprit vient avec l'âge.
J'en connais les dangers. Aujourd'hui les époux
Sont tous, pour la plupart, inconstants ou jaloux ;

Ils veulent qu'une femme épouse leurs caprices :
Les plus parfaits sont ceux qui n'ont que peu de vices.

DÉMOPHON.

Celui-ci te plaira quand tu l'auras connu.

ISABELLE.

Tel qu'il soit, je le hais avant de l'avoir vu :
Il suffit que ce soit un homme de province ;
Et je n'en voudrais pas, quand ce serait un prince.

LE CHEVALIER, se montrant.

Madame, il ne faut pas si fort se déchaîner
Contre le malheureux que l'on veut vous donner ;
Si vous le haïssez, il s'en peut trouver d'autres
De qui les sentiments différeront des vôtres.

ISABELLE, à part.

Que vois-je ? juste ciel ! et quel étonnement !
C'est Ménechme, grands dieux ! c'est lui, c'est mon amant.

DÉMOPHON, au chevalier.

Je suis au désespoir qu'un dégoût téméraire
Ait rendu son esprit à mes lois si contraire :
Mais je l'obligerai, si vous le souhaitez...

LE CHEVALIER.

Non ; ne contraignons point, monsieur, ses volontés :
J'aimerais mieux mourir que d'obliger madame
A faire quelque effort qui contraignît son âme.

DÉMOPHON.

Regarde le parti qui t'était destiné :
Un époux fait à peindre, un jeune homme bien né,
Dont l'esprit est égal au bien, à la naissance.

LE CHEVALIER.

J'avais tort de porter si haut mon espérance.

ISABELLE.

Quoi ! c'est là le parti que vous me proposiez ?

DÉMOPHON.

Eh ! oui, si dans mon choix vous ne me traversiez,
Si votre sot dégoût et vos folles pensées
Ne rompaient mes desseins et toutes mes visées.

ISABELLE.

A ne vous point mentir, depuis que je l'ai vu,
Mon cœur n'est plus si fort contre lui prévenu.

DÉMOPHON.

Vous voyez ce que fait l'autorité d'un père.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus pour moi cette haine sévère ?
Et votre œil sans dédain s'accoutume à me voir ?

ISABELLE.

Mon père me l'ordonne, et je suis mon devoir.

SCÈNE V

ARAMINTE, LE CHEVALIER, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, au chevalier.

Ah ! te voilà donc, traître ! Avec quelle impudence
Oses-tu dans ces lieux soutenir ma présence !
Après m'avoir traitée avec indignité,
Ne crains-tu point l'effet de mon cœur irrité ?

LE CHEVALIER.

Madame, je ne sais ce que vous voulez dire ;

Et ce brusque discours a de quoi m'interdire.
Vous me prenez ici pour un autre, je croi.
Quel sujet auriez-vous de vous plaindre de moi ?

ARAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, âme double et traîtresse !
Tu m'abusais, hélas ! d'une feinte tendresse :
Et moi, de bonne foi, je te donnais mon cœur,
Sans connaître le tien et toute sa noirceur.

LE CHEVALIER.

Vous m'honorez vraiment par delà mes mérites ;
Mais je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

DÉMOPHON.

Ma foi, ni moi non plus. Mais dites-moi, ma sœur,
A quoi tend ce discours ? Quelle bizarre humeur !

LE CHEVALIER, à Démophon.

Madame est votre sœur ?

DÉMOPHON.

Oui, monsieur, dont j'enrage ;
De plus, ma sœur aînée, et n'en est pas plus sage.
A Araminte.
Quel caprice nouveau, quel démon, dis-je, enfin,
Vous oblige à venir, en faisant le lutin,
Scandaliser ici monsieur, qui, de sa vie,
Ne vous vit, ne connut, et n'en a nulle envie ?

ARAMINTE.

Il ne me connaît pas ! Vous êtes fou, je crois !
Depuis plus de deux ans l'ingrat vit sous mes lois :
Il a fait de mon bien un assez long usage ;
J'ai fait à mes dépens son dernier équipage ;
Et si de ses malheurs je n'avais eu pitié,
Il aurait tout au long fait la campagne à pied.

DÉMOPHON, bas au chevalier.

Je vous le disais bien, qu'elle était un peu folle.

LE CHEVALIER, bas à Démophon.

Elle y vise assez.

DÉMOPHON, bas au chevalier.

Oh ! j'en donne ma parole.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas ici m'exposer plus longtemps
A m'entendre tenir des discours insultants.
A madame à présent je quitte la partie ;
Je reviendrai sitôt qu'elle sera partie.

DÉMOPHON, bas au chevalier.

Ne vous arrêtez point à tout ce qu'elle dit ;
Il faut s'accommoder à son bizarre esprit.

LE CHEVALIER.

Pour un moment, monsieur, souffrez que je vous quitte ;
Je reviens sur mes pas achever ma visite.

Il s'en va.

ARAMINTE, au chevalier.

Ne crois pas m'échapper.

SCÈNE VI

ARAMINTE, DÉMOPHON, ISABELLE.

ARAMINTE, revenant sur ses pas.

Je connais vos desseins,
Vous voudriez tous deux l'arracher de mes mains.
Mais je veux l'épouser en dépit de la fille,
Du père, des parents, de toute la famille,
En dépit de lui-même, et de moi-même aussi.

Elle sort.

SCÈNE VII

DÉMOPHON, ISABELLE.

DÉMOPHON.

Quel vertigo l'agite, et la conduit ici ?
Toujours de plus en plus son cerveau se démonte.

ISABELLE.

Il est vrai que souvent pour elle j'en ai honte.

DÉMOPHON.

Je crains que cette femme, avec sa brusque humeur,
Ne soit venue ici causer quelque malheur.

SCÈNE VIII

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ISABELLE.

VALENTIN, à Ménechme, dans le fond.

Oui, monsieur, les voilà, la fille avec le père :
Vous pouvez avec eux parler de votre affaire.

DÉMOPHON, allant à Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.

Ah ! monsieur, pour ma sœur et pour sa vision,
Il faut, ma fille et moi, vous demander pardon.
Vous savez bien qu'il est, en femmes comme en filles,
Des esprits de travers dans toutes les familles.

MÉNECHME.

Oui, monsieur.

DÉMOPHON.

Vous voilà promptement de retour,
J'en suis ravi.

MÉNECHME.

Je viens vous donner le bonjour,
Et par même moyen, amant tendre et fidèle,
Épouser une fille appelée Isabelle,
Dont vous êtes le père, à ce que chacun dit.
En peu de mots, voilà tout ce qui me conduit.

DÉMOPHON.

Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète,
Combien de ce parti mon âme est satisfaite :
Ma fille en est contente ; elle vous a fait voir
Qu'elle suit maintenant l'amour et le devoir.
Elle a senti d'abord un peu de répugnance ;
Mais, vous voyant, son cœur n'a plus fait de défense.

MÉNECHME.

Nous nous sommes donc vus quelquefois ?

DÉMOPHON.

A l'instant
Vous sortez d'avec elle, et paraissez content.

MÉNECHME.

Moi ! je sors d'avec elle ?

DÉMOPHON.

Oui, sans doute, vous-même :
Nous avions, de vous voir, une allégresse extrême,
Quand ma sœur est venue, avec ses sots discours,
De notre conférence interrompre le cours.
Se peut-il que sitôt vous perdiez la mémoire ?

MÉNECHME.

Nous rêvons, vous ou moi. Quoi ! vous me ferez croire
Que j'ai vu votre fille ? En quel temps ? comment ? où ?

DÉMOPHON.

Tout à l'heure, en ces lieux.

MÉNECHME.

Allez, vous êtes fou :
C'est me faire passer pour un visionnaire ;
Et ce début, tout franc, ne me satisfait guère.
Quoi qu'il en soit enfin, à présent je la vois ;
Que ce soit la première ou la seconde fois,
Il importe fort peu pour notre mariage.

DÉMOPHON, bas.

Cet homme, dans l'abord, me paraissait plus sage.

MÉNECHME.

Madame, on m'a vanté, par écrit, vos appas :
J'en suis assez content ; mais j'en fais peu de cas,
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes.
C'est à vous là-dessus à guérir mes alarmes :
J'en dirai mon avis quand vous aurez parlé.

ISABELLE, à part.

Je ne le connais plus, son esprit s'est troublé.

MÉNECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France :
J'en ai du plus brillant, et le tout sans science.
Je trouve que l'étude est le parfait moyen
De gâter la jeunesse, et n'est utile à rien ;
Aussi je n'ai jamais mis le nez dans un livre :
Et quand un gentilhomme, en commençant à vivre,
Sait tirer en volant, boire, et signer son nom,
Il est aussi savant que défunt Cicéron.

DÉMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la cour, à l'armée ?

MÉNECHME.

Mon âme dans ce choix est indéterminée.
La cour aurait pour moi d'assez puissants appas,
Si la sujétion ne me fatiguait pas.

La guerre me ferait d'ailleurs assez d'envie,
Si des gens bien versés en l'art d'astrologie
Ne m'avaient assuré que je vivrai cent ans :
Or, comme les guerriers vont peu jusqu'à ce temps,
Quoique mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux, si je le puis, remplir mon horoscope.
Oh ! j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon sens.

ISABELLE, bas.

Quel discours ! quel travers ! Est-ce lui que j'entends ?

MÉNECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît ? Vous paraissez surprise,
Comme si je disais ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine, et soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je sais à quel devoir l'état de femme engage.

MÉNECHME.

Jusqu'ici je vous crois et vertueuse et sage ;
Cependant ce regard amoureux et fripon
Pour le temps à venir ne me dit rien de bon :
J'en tire un argument, sans être philosophe,
Que vous me réservez à quelque catastrophe.
Plaît-il ? qu'en dites-vous ?

DÉMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien ;
Isabelle toujours doit se porter au bien.

ISABELLE.

Ciel ! peut-on me tenir de tels discours en face ?
Mon père, permettez que je quitte la place :

Monsieur me flatte trop ; ses tendres compliments
Me font connaître assez quels sont ses sentiments.

Elle sort.

SCÈNE IX

DÉMOPHON, MÉNECHME, VALENTIN.

DÉMOPHON, à part.

Mon gendre avait d'abord de plus belles manières.

MÉNECHME.

Les filles n'aiment pas les hommes si sincères.

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MÉNECHME.

Oh ! parbleu, je suis franc ;
Femme, maîtresse, ami, tout m'est indifférent :
Je ne me contrains pas, et dis ce que je pense.

DÉMOPHON.

C'est bien fait. Vous aurez, je crois, la complaisance
De ne plus demeurer autre part que chez moi ?

MÉNECHME.

Je reçois cette grâce ainsi que je le doi :
Mais il faut...

DÉMOPHON.

Vous souffrir en une hôtellerie ?
Ce serait un affront...

MÉNECHME.

Laissez-moi, je vous prie,
Pour quelque temps encor vivre à ma liberté.

DÉMOPHON.

Soit. Je vais travailler à l'hymen projeté.
A part.
Mon gendre prétendu me paraît bien sauvage ;
Mais le bien qu'il apporte est un grand avantage.

SCÈNE X

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

J'ai donc vu là l'objet dont je serai l'époux ?

VALENTIN.

Oui, monsieur, le voilà.

MÉNECHME.

Tout franc, qu'en dites-vous ?

VALENTIN.

Mais, si vous souhaitez que je parle sans feinte,
De ses perfections je n'ai pas l'âme atteinte.

MÉNECHME.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE XI

M. COQUELET, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, à part.

Quel surcroît d'embarras !
Un de nos créanciers tourne vers nous ses pas :
C'est le marchand fripier qui nous rend sa visite.

M. COQUELET, à Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.

De mon petit devoir humblement je m'acquitte.
J'ai ce matin, monsieur, appris votre retour,
Et je viens des premiers vous donner le bonjour.
Nous étions tous pour vous dans une peine extrême ;
Car, dans notre maison, tout le monde vous aime,
Moi, ma fille, ma femme ; elles tremblaient de peur
Qu'il ne vous arrivât quelque coup de malheur.

MÉNECHME.

M'aimer sans m'avoir vu ! voilà de bonnes âmes !
Je n'aurais jamais cru tant être aimé des femmes !

M. COQUELET.

Nous le devons, monsieur, pour plus d'une raison :
Vous êtes dès longtemps ami de la maison.

MÉNECHME, bas à Valentin.

Quel est cet homme-là ?

VALENTIN, bas à Ménechme.

C'est un visionnaire,
Une espèce de fou d'un plaisant caractère,
Qui s'est mis dans l'esprit que tous les gens qu'il voit
Sont de ses débiteurs, et veut que cela soit :
C'est sa folie enfin ; il n'aborde personne
Qu'un mémoire à la main ; et déjà je m'étonne
Qu'il ne vous ait point fait quelque sot compliment.

MÉNECHME, bas à Valentin.

Sa folie est nouvelle et rare assurément.

M. COQUELET.

Votre bonne santé, plus que l'on ne peut croire,
Me charme et me ravit. Voici certain mémoire
Qu'avant votre départ je vous fis arrêter,
Et que vous me paierez, je crois, sans contester.

VALENTIN, bas à Ménechme.

Que vous avais-je dit ?

M. COQUELET.

J'ai, pendant votre absence,
Obtenu contre vous certain mot de sentence,
Et par corps.

MÉNECHME.

Et par corps ?

M. COQUELET.

Mais, bénin créancier,
J'ai différé toujours d'en charger un huissier :
De poursuites, d'exploits, il vous romprait la tête.

MÉNECHME.

Mais vous êtes vraiment trop bon et trop honnête !
Comment vous nomme-t-on ?

M. COQUELET.

Oh ! vous le savez bien.

MÉNECHME.

Je veux être un maraud si j'en sus jamais rien.

M. COQUELET.

Pourriez-vous oublier...

VALENTIN, prenant M. Coquelet à part.

Ignorez-vous encore
Le mal qui le possède ?

M. COQUELET, à Valentin.

Oui, vraiment, je l'ignore.

VALENTIN, à part, à Coquelet.

Sa mémoire est perdue ; il ne se souvient plus,
Ni de ce qu'il a fait, ni des gens qu'il a vus.

Ainsi, de lui parler du passé, c'est folie :
Son nom même, son nom, bien souvent il l'oublie.

M. COQUELET, à part, à Valentin.

Ciel ! que me dites-vous ? Quel triste événement !
Et comment se peut-il qu'à son âge...

VALENTIN, bas.

Comment ?
On l'a mis, à la guerre, en une batterie
D'où le canon tirait avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion
Qui de son souvenir empêche l'action.
De son faible cerveau... la membrane trop tendre...
Oh ! l'effet du canon ne saurait se comprendre.

M. COQUELET, à Ménechme.

Je plains bien le malheur qui vous est survenu ;
Mais je puis assurer que le tout m'est bien dû.
Vous savez...

MÉNECHME.

Oui, je sais, sans en faire aucun doute,
Et vois que la raison est chez vous en déroute.

M. COQUELET.

Monsieur, souvenez-vous que ce sont des habits
Qu'à votre régiment, l'an passé, je fournis.

MÉNECHME.

Mon régiment, à moi ? Cherchez ailleurs vos dettes ;
Et je n'ai pas le temps d'entendre vos sornettes :
Vous êtes un vieux fou.

M. COQUELET.

Je suis marchand fripier :
Mon nom est Coquelet, syndic et marguillier.
Si vous avez perdu, par malheur, la mémoire,
Les articles sont tous contenus au mémoire.

Il lui donne son mémoire.

MÉNECHME.

Tiens, voilà ton mémoire, et comme j'en fais cas.

Il déchire le mémoire, et lui jette les morceaux au visage.

VALENTIN, à Ménechme.

Ah ! monsieur, contre un fou ne vous emportez pas.

M. COQUELET, ramassant les morceaux.

Déchirer un billet !... le jeter à la face !...
Vous êtes un fripon.

MÉNECHME.

Un fripon, moi ?

VALENTIN, se mettant entre deux.

De grâce...

M. COQUELET.

Je vous ferai bien voir...

VALENTIN, à M. Coquelet.

Sans faire tant de bruit,
Plaignez plutôt l'état où le sort l'a réduit.

M. COQUELET.

Un mémoire arrêté !

VALENTIN, à M. Coquelet.

Ne faites point d'affaires.

M. COQUELET.

C'est un crime effroyable, et digne des galères.

MÉNECHME, à Valentin.

Laissez-moi lui couper le nez.

VALENTIN, à Ménechme.

Laissez-le aller :
Que feriez-vous, monsieur, du nez d'un marguillier ?

A M. Coquelet.

Vous causerez ici quelque accident funeste.

M. COQUELET.

Je veux être payé ; je me moque du reste.

VALENTIN, à M. Coquelet.

Partez, monsieur, partez. Voulez-vous de nouveau,
Par vos cris redoublés, ébranler son cerveau ?

M. COQUELET.

Oui, je pars ; mais peut-être, avant qu'il soit une heure,
Je lui ferai changer de ton et de demeure.
Serviteur.

SCÈNE XII

MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN.

Contre un fou fallait-il vous fâcher ?

MÉNECHME.

De quoi s'avise-t-il de me venir chercher,
Pour être le plastron de ses impertinences ?
Qu'il prenne un autre champ pour ses extravagances.
Allons chez mon notaire, et ne différons plus.

VALENTIN.

Présentement, monsieur, nos pas seraient perdus ;
Il n'est pas chez lui, mais bientôt il doit s'y rendre :
Dans peu, pour l'aller voir, je reviendrai vous prendre.
Certain devoir pressant m'appelle à quatre pas.

MÉNECHME.

Je vous attendrai donc. Allez, ne tardez pas.
Je m'en vais un moment tranquilliser ma bile.
Tout est devenu fou, je crois, dans cette ville.
Ma foi, de tous les gens que j'ai vus aujourd'hui,
Je n'ai trouvé que moi de raisonnable, et lui.

Il sort.

SCÈNE XIII

VALENTIN, seul.

Je prétends l'observer autour de cette place.
Le poisson, de lui-même, entre dans notre nasse :
Tout succède à mes vœux ; et j'espère, en ce jour,
Servir utilement la Fortune et l'Amour.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN, seul.

J'ai toujours observé cette porte de vue ;
Personne du logis n'est sorti dans la rue :
Mon maître a tout le temps de toucher son argent.
Je reviens en ce lieu, ministre diligent,
De crainte que notre homme, allant chez le notaire,
Ne fasse encor trop tôt découvrir le mystère.
Déjà d'un créancier il m'a débarrassé.
Je ris, lorsque je pense à ce qui s'est passé :
Je les ai mis aux mains d'une ardeur assez vive.
Parbleu, vivent les gens pleins d'imaginative !

SCÈNE II

FINETTE, VALENTIN.

VALENTIN.

Mais j'aperçois Finette ; et mon cœur amoureux
Se sent, en la voyant, brûler de nouveaux feux.

FINETTE.

Je cherche ici ton maître.

VALENTIN.

En attendant qu'il vienne,
Souffre que mon amour un moment t'entretienne,
Et que j'offre mon cœur à tes charmants attraits.

FINETTE.

Porte ailleurs tes présents ; ne me parle jamais.
Ton maître m'a traité avec tant d'insolence,
Qu'il faut sur le valet que j'en prenne vengeance.
M'appeler créature !

VALENTIN.

Ah ! cela ne vaut rien,
Il est dur quelquefois et brutal comme un chien.

FINETTE.

J'ai de ses vilains mots l'oreille encor blessée ;
Et ma maîtresse en est si fort scandalisée,
Que, rompant avec lui désormais tout à fait,
Je viens lui demander et lettres et portrait.

VALENTIN.

Pour les lettres, d'accord ; c'est un dépôt stérile,
Dont la garde, à mon sens, est assez inutile :
Mais pour le portrait d'or, attendu le métal,
Le cas, à mon avis, ne paraît pas égal.
Quand le besoin d'argent nous presse et nous harcelle,
Tu sais, ma pauvre enfant, qu'on troque la vaisselle.

FINETTE.

Pourrait-on d'un portrait faire si peu de cas ?

VALENTIN.

Nous nous sommes trouvés dans de grands embarras.
Mais, depuis quelque temps, un oncle, un honnête homme
(A peine pouvons-nous dire comme il se nomme),

A bien voulu descendre aux ténébreux manoirs,
Pour nous mettre à notre aise, et nous faire ses hoirs :
Soixante mille écus d'argent sec et liquide,
Ont mis notre fortune en un vol bien rapide.

FINETTE.

Ah ciel ! que me dis-tu ?

VALENTIN.

Je dis la vérité.

FINETTE.

Quoi ! dans si peu de temps vous auriez hérité !

VALENTIN.

Bon ! nous avons appris le mal de ce bonhomme,
La mort, le testament, et reçu notre somme,
Dans le temps que tu mets à me le demander.
Mon maître est diablement habile à succéder.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute point.

VALENTIN.

Sois-en juge toi-même.
Tu vois bien qu'il ferait une sottise extrême,
S'il se piquait encor d'avoir des feux constants :
Il faut bien, dans la vie, aller selon le temps.

FINETTE.

Nous nous passerons bien d'amants tels que vous êtes.

VALENTIN.

A son exemple aussi, je quitte les soubrettes :
Mon amour peut dompter des cœurs d'un plus haut rang ;
Je prends un vol plus fier, et suis haussé d'un cran.
Mes mains de cet argent seront dépositaires ;
Et je vais me jeter, je crois, dans les affaires.

FINETTE.

Dans les affaires, toi ?

VALENTIN.

Devant qu'il soit deux ans,
Je veux que l'on me voie, avec des airs fendants,
Dans un char magnifique, allant à la campagne,
Ébranler les pavés sous six chevaux d'Espagne.
Un Suisse à barbe torse, et nombre de valets,
Intendants, cuisiniers, rempliront mon palais :
Mon buffet ne sera qu'or et que porcelaine ;
Le vin y coulera, comme l'eau dans la Seine ;
Table ouverte à dîner ; et les jours libertins,
Quand je voudrai donner des soupers clandestins,
J'aurai, vers le rempart, quelque réduit commode,
Où je régalerai les beautés à la mode,
Un jour l'une, un jour l'autre ; et je veux, à ton tour,
Et devant qu'il soit peu, t'y régaler un jour.

FINETTE.

J'en suis d'avis.

VALENTIN.

Pour toi ma tendresse est extrême.
Mais quelqu'un vient ici.

SCÈNE III

MÉNECHME, VALENTIN, FINETTE.

VALENTIN.

C'est Ménechme lui-même.

A Ménechme.

A vos ordres, monsieur, vous me voyez rendu.

MÉNECHME, à Valentin.

Vous m'avez, en ce lieu, quelque temps attendu ;

Mais j'ai cherché longtemps un papier nécessaire,
Pour aller promptement finir chez le notaire.

FINETTE, à Ménechme, qu'elle prend pour le chevalier.

Ma maîtresse, rompant avec vous tout à fait,
M'envoie ici, monsieur, demander son portrait,
Ses lettres, ses bijoux. En nous rendant les nôtres,
Elle m'a commandé de vous rendre les vôtres.
Les voilà.

Elle tire de sa poche une boîte à portrait et un paquet de lettres.

MÉNECHME, à Finette.

Tout ceci doit-il durer longtemps ?

FINETTE.

C'est l'usage parmi tous les honnêtes gens :
Quand il est survenu rupture ou brouillerie,
Et que de se revoir on n'a plus nulle envie,
On se rend l'un à l'autre et lettres et portraits.

MÉNECHME.

C'est l'usage ?

FINETTE.

Oui, monsieur ; on n'y manque jamais.
Ce garçon vous dira que cela se pratique,
Lorsque de savoir-vivre et de monde on se pique.

VALENTIN.

Pour moi, dans pareil cas, toujours j'en use ainsi.

MÉNECHME.

Savez-vous bien, m'amie, enfin que tout ceci
M'ennuie étrangement, me lasse et me fatigue ;
Et que, pour vous payer de toute votre intrigue,
Vous pourriez bien sentir ce que pèse mon bras ?

FINETTE.

Mort non pas de mes jours ! ne vous y jouez pas.
Voilà votre portrait, et rendez-nous le nôtre.

MÉNECHME.

Mon portrait ! Qu'est-ce à dire ?

FINETTE.

Oui, sans doute, le vôtre,
Que ma maîtresse prit en vous donnant le sien.

MÉNECHME.

J'ai donné mon portrait à ta maîtresse ?

FINETTE.

Eh bien !
Allez-vous dire encor que ce sont là des fables,
Et que rien n'est plus faux ?

MÉNECHME.

Oui, de par tous les diables,
Je le dis, le soutiens, et je le soutiendrai.

FINETTE.

Quoi ! vous pourriez jurer, monsieur...

MÉNECHME.

J'en jurerai.
Je ne me suis jamais ni fait graver, ni peindre...

FINETTE, à part.

Ah ! l'abominable homme !

VALENTIN, bas à Ménechme.

Il n'est plus temps de feindre ;
Si vous l'avez reçu, dites-le sans façon :
C'est pousser assez loin votre discrétion.

MÉNECHME, à Valentin.

Je ne sais ce que c'est, ou l'enfer me confonde.

FINETTE.

Votre portrait n'est pas dans cette boîte ronde ?

MÉNECHME.

Non, à moins que le diable, à me nuire obstiné,
Ne l'ait peint de sa main, et ne vous l'ait donné.

FINETTE, à part.

Quelle audace ! quel front ! Mais je veux le confondre.
Voyons à ce témoin ce qu'il pourra répondre.

Elle ouvre la boîte, et en montre le portrait à Ménechme.

Eh bien ! connaissez-vous ce visage et ces traits ?

MÉNECHME, considérant le portrait.

Comment diable ! c'est moi ! Qui l'eût pensé jamais ?
Ce sont mes yeux, mon air.

VALENTIN, prenant le portrait.

Voyons donc, je vous prie ;
Mettons l'original auprès de la copie.
Par ma foi, c'est vous-même ; et vous voilà parlant :
Jamais peintre ne fit portrait si ressemblant.

MÉNECHME, à part.

Il entre là-dessous quelque sorcellerie ;
Ou du moins j'entrevois quelque friponnerie.
Vous verrez qu'en venant par le coche, à leurs frais,
Ces deux coquines-là m'auront fait peindre exprès
Pour me jouer ici quelque noir stratagème.

FINETTE, à Ménechme.

Finissons, s'il vous plaît.

MÉNECHME.

Oh ! finissez vous-même.

Allez apprendre ailleurs à connaître vos gens,
Et ne me rompez point la tête plus longtemps.

FINETTE.

Rendez donc le portrait.

MÉNECHME.

De qui ?

FINETTE.

De ma maîtresse.

MÉNECHME, la prenant par les épaules.

Je ne sais ce que c'est. Passe vite, et me laisse.

FINETTE.

Savez-vous bien qu'avant de partir de ces lieux,
Je pourrais bien, monsieur, vous arracher les yeux ?

VALENTIN, bas à Ménechme.

Pour éviter, monsieur, de plus longue querelle,
Rendez-lui son portrait, et vous défaites d'elle.
Vous savez ce que c'est qu'une amante en courroux :
Les enfers déchaînés seraient cent fois plus doux.

MÉNECHME.

Mais quand elle serait mille fois plus diablesse,
Je ne la connais point, elle, ni sa maîtresse.

VALENTIN, bas à Finette.

Quoi qu'il dise, l'amour lui tient encore au cœur :
Je vais le ramener un peu par la douceur :
Tu reviendras tantôt, je te ferai tout rendre.

FINETTE.

Eh bien ! jusqu'à ce temps je veux encore attendre ;
Mais si l'on manque après à me faire raison,
Je reviens, et je mets le feu dans la maison.

SCÈNE IV

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Mais peut-on sur les gens être tant acharnée ?
Pour me persécuter l'enfer l'a déchaînée.

VALENTIN.

Quand on est, comme vous, jeune, aimable et bien fait,
A ces petits malheurs on est souvent sujet.
Entre amants, tel dépit n'est qu'une bagatelle ;
Je veux, dès aujourd'hui, vous remettre avec elle.

SCÈNE V

LE MARQUIS, MÉNECHME, VALENTIN.

VALENTIN, à part.

Mais je vois le marquis ; il tourne ici ses pas.
Les cent louis nous vont donner de l'embarras.

LE MARQUIS, embrassant vivement Ménechme, qu'il prend pour le chevalier.

Hé ! cadédis, mon cher, quelle heureuse fortune !
Qué jé t'embrasse... encore... et millé fois pour une.
Quelqué contentément qué j'aie à té révoir,
Régardé-moi ; jé suis outré dé désespoir ;
Lé jour mé scandalise, et voudrais contré quatre,
Pour terminer mon sort, trouver seul à mé battre.

MÉNECHME.

Monsieur, je suis fâché de vous voir en courroux ;
Mais je n'ai pas le temps de me battre avec vous.

LE MARQUIS.

Un coup dé pistolet mé sérait coup dé grâce.
Jé voudrais qué quelqu'un m'écrasât sur la place.

MÉNECHME, à part, à Valentin.

Quel est ce Gascon-là ?

VALENTIN, bas à Ménechme.

C'est un de vos amis
Sans doute, et des plus chers.

MÉNECHME, bas à Valentin.

Jamais je ne le vis.

LE MARQUIS.

Jé sors d'uné maison, qué la terre engloutisse,
Et qu'avec elle encor la nature périsse !
Où, jusqu'au dernier sou, j'ai quitté mon argent.
D'un maudit lansquénet lé caprice outrageant
M'oblige à té prier dé vouloir bien mé rendre
Cent louis qué dé moi lé bésoin té fit prendre.
Excuse si jé viens ici t'importuner :
En l'état où jé suis, on doit tout pardonner.

MÉNECHME.

Je vous pardonne tout ; pardonnez-moi de même,
Si je dis qu'en ce point ma surprise est extrême.
Je ne vous connais point. Comment auriez-vous pu
Me prêter cent louis, ne m'ayant jamais vu ?

LE MARQUIS.

Quel est donc cé discours ? Il mé passe. A l'entendre...

MÉNECHME.

Le vôtre est-il pour moi plus facile à comprendre ?

LE MARQUIS.

Vous né mé dévez pas cent louis ?

MÉNECHME.

Non, ma foi ;
Vous les avez prêtés à quelque autre qu'à moi.

LE MARQUIS.

Il né vous souvient pas qu'allant en Allémagne,
Étant vide d'argent pour fairé la campagne,
Sans âne, ni mulet, prêt à demeurer là...

MÉNECHME, le contrefaisant.

Jé né mé souviens pas d'un mot dé tout cela.

LE MARQUIS.

Vous vîntes mé trouver pour vous fairé ressource,
Et qué, sans déplacer, je vous ouvris ma bourse ?

MÉNECHME.

A moi ? j'aurais perdu le sens et la raison,
De prétendre emprunter de l'argent d'un Gascon.

LE MARQUIS, montrant Valentin.

Cet hommé ci-présent peut rendré témoignage ;
Il était avec vous, jé rémets son visage.

A Valentin.

Viens çà, bélitre ; parle ; oséras-tu nier
Cé qué son mauvais cœur tâche en vain d'oublier ?

VALENTIN.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Parle, ou ma main, dé fureur possédée...

VALENTIN.

Il m'en vient dans l'esprit quelque confuse idée.

LE MARQUIS.

Quelqué confuse idée ? Oh ! moi, j'en suis certain.

A Ménechme.

Çà, monsieur, mon argent, où l'épée à la main.

MÉNECHME.

Quoi ! pour ne vouloir pas vous donner cent pistoles,
Il faut que je me batte ?

LE MARQUIS.

Un peu : trêve aux paroles,
Il mé faut des effets ; vite, dépêchez-vous.

MÉNECHME.

Je ne suis point pressé ; de grâce, expliquons-nous.

LE MARQUIS.

Point d'explication ; la chose est assez claire.

MÉNECHME.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Mais, monsieur, il faut mé satisfaire.

MÉNECHME.

Vous satisfaire, moi ! Mais je ne vous dois rien :
Faites-nous assigner, nous vous répondrons bien.

LE MARQUIS.

Quand on mé doit, voilà lé sergent qué jé porte.
Il met l'épée à la main.

MÉNECHME, à part.

Juste ciel ! quel brutal ! Si faut-il que j'en sorte.
Haut.
Combien vous est-il dû ?

LE MARQUIS.

L'avez-vous oublié ?
Cent louis.

MÉNECHME.

Cent louis ! j'en paierai la moitié.

LE MARQUIS.

Qué jé dévienne atome, ou qu'à l'instant jé meure,
Si vous né mé payez lé tout dans un quart d'heure.

VALENTIN, bas à Ménechme.

Il nous tuera tous deux. Quand vous ne serez plus,
De quoi vous serviront soixante mille écus ?
Lui n'a plus rien à perdre.

MÉNECHME, bas à Valentin.

Il est pourtant bien rude...

LE MARQUIS.

Qué dé réflexions, et qué d'incertitude !

MÉNECHME.

Si vous êtes si prompt, monsieur, tant pis pour vous ;
Il me faut plus de temps pour me mettre en courroux.
Je n'ai pas cent louis, mais en voilà soixante.

Bas à Valentin.

Tirez-moi de ses mains ; faites qu'il se contente.

A part.

Ah ! si je n'avais pas hérité depuis peu,
Je me battrais en diable ; et nous verrions beau jeu.

VALENTIN, au marquis.

Voilà plus de moitié, monsieur, de votre dette ;
Demain on vous fera votre somme complète.

LE MARQUIS, prenant la bourse.

Adieu, monsieur, adieu ; jé vous croyais du cœur,
Et vous m'aviez fait voir des sentiments d'honneur ;
Mais cette occasion mé prouve lé contraire.
Né m'approchez jamais qué dé loin... Plus d'affaire.
Jé sérais dégradé dé noblesse chez nous,
Si j'étais accosté d'un lâche tel qué vous.

SCÈNE VI

MÉNECHME, VALENTIN.

MÉNECHME.

Je lui conseille encor de me chanter injure.
Où suis-je ? quel pays ? quelle race parjure !
Hommes, femmes, passants, marchands, Gascons, commis,
Pour me faire enrager, tous semblent s'être unis.
Je n'en connais aucun ; et tous, à les entendre,
Sont mes meilleurs amis, et viennent me surprendre.
Allons voir mon notaire ; et sortons, si je puis,
Du coupe-gorge affreux et du bois où je suis.

Il s'en va.

VALENTIN, courant après lui.

Vous ne voulez donc pas que je vous y conduise ?

MÉNECHME.

Je n'ai besoin de vous ni de votre entremise ;
Je vous suis obligé des services rendus :
A tout autre qu'à moi je ne me fierai plus ;
Et j'appréhende encor, dans mon soupçon extrême,
D'être d'intelligence à me tromper moi-même.

SCÈNE VII

VALENTIN, seul.

Le pauvre diable en a, par ma foi, tout son soûl ;
Il faudra qu'il décampe, ou qu'il devienne fou ;
Pour peu de temps encor qu'en ces lieux il habite,
De tous ses créanciers mon maître sera quitte.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon cher Valentin, tu me vois hors de moi ;
Mon bonheur est si grand qu'à peine je le croi.
J'ai reçu mon argent ; regarde, je te prie,
Des billets que je tiens la force et l'énergie ;
Tous billets au porteur, des meilleurs de Paris ;
L'un de trois mille écus, l'autre de neuf, de six,
De huit, de cinq, de sept. J'achèterai, je pense,
Deux ou trois marquisats des mieux rentés de France.

VALENTIN.

Quelle aubaine ! Le bien vous vient de toutes parts.
De grâce, laissez-moi promener mes regards
Sur ces billets moulés, dont l'usage est utile.
La belle impression ! les beaux noms ! le beau style !
Ce sont là les billets qu'il faut négocier,
Et non pas vos poulets, vos chiffons de papier,
Où l'amour se distille en de fades paroles,
Et qui ne sont partout pleins que de fariboles.

LE CHEVALIER.

Va, j'en connais le prix tout aussi bien que toi ;
Mais jusqu'ici l'usage en fut peu fait pour moi :
J'espère à l'avenir m'en servir comme un autre.

VALENTIN.

Vous ignorez encor quel bonheur est le vôtre ;
Votre frère pour vous vient encor d'être pris.
Le marquis, qui jadis nous prêta cent louis,
Est venu brusquement lui demander la somme.
Votre frère d'abord a rembarré son homme ;

Mais lui, sourd aux raisons qu'il a pu lui donner,
A voulu sur-le-champ le faire dégainer.
Notre jumeau prudent n'en a voulu rien faire ;
Et, mettant à profit mon conseil salutaire,
Il en a délivré plus de moitié comptant,
Que le marquis a pris toujours en rabattant.

LE CHEVALIER.

Je lui suis obligé d'avoir payé mes dettes.

VALENTIN.

Vos obligations ne sont pas si parfaites ;
Car avec Isabelle il vous a mis fort mal.

LE CHEVALIER.

Il l'a vue ?

VALENTIN.

Oui, vraiment. Il est un peu brutal,
Ainsi que j'ai tantôt eu l'honneur de vous dire :
Il a sur son chapitre étendu sa satire,
Et tenu, face à face, un propos aigre-doux,
Qu'on met sur votre compte, et que l'on croit de vous.
Isabelle est sortie à tel point courroucée...

LE CHEVALIER.

Il faut de cette erreur détromper sa pensée.

SCÈNE IX

ISABELLE, LE CHEVALIER, VALENTIN.

LE CHEVALIER.

Mais je la vois paraître. Où tournez-vous vos pas,
Madame ? où fuyez-vous ?

ISABELLE, traversant le théâtre.

Où vous ne serez pas.

VALENTIN.

Voilà le quiproquo.

ISABELLE.

Je vais chez Araminte,
Lui dire que pour vous ma tendresse est éteinte.
Aimez-la, j'y consens ; je fais vœu désormais
De vous fuir comme un monstre, et ne vous voir jamais.

LE CHEVALIER.

Madame...

ISABELLE.

Pour le prix de l'ardeur la plus vive,
Je ne reçois de vous qu'injure et qu'invective ;
Je vous parais sans foi, sans esprit, sans appas.

LE CHEVALIER.

Madame, écoutez-moi.

ISABELLE.

Non ; je ne comprends pas,
Si brutal que l'on soit, qu'on puisse avoir l'audace
De dire, de sang-froid, ces duretés en face.

LE CHEVALIER.

Vous saurez qu'en ces lieux...

ISABELLE.

Je ne veux rien savoir.

LE CHEVALIER.

C'est bien fait.

VALENTIN, à Isabelle.

Écoutez, sans tant vous émouvoir.

ISABELLE, à Valentin.

Veux-tu que je m'expose encore à ses sottises ?

VALENTIN.

Mon Dieu, non. Sans sujet vous en venez aux prises.
Je vais dans un moment dissiper ce soupçon :
Tous deux vous avez tort, et vous avez raison.

ISABELLE.

Oh ! pour moi, j'ai raison ; toi-même sois-en juge.

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'ai pas tort.

VALENTIN.

Tout ce petit grabuge
Entre vous excité va finir en deux mots.
Monsieur vous a tantôt tenu certains propos
Assez durs, dites-vous ?

ISABELLE.

Hors de toute créance.

LE CHEVALIER.

Moi ! je vous ai...

VALENTIN, au chevalier.

Paix donc ; point tant de pétulance.
Je ne dirai plus rien, si vous parlez toujours.
A Isabelle.
L'homme qui vous a fait d'impertinents discours,
C'est lui, sans être lui : ce n'est que son image,
De taille, de façon, de nom, et de visage ;
Et, quoique l'un soit l'autre, ils diffèrent entre eux ;
Tous les deux ne font qu'un, et cependant font deux.
Ainsi, c'est l'autre lui, vêtu de ses dépouilles,
Le portrait de monsieur, qui vous a chanté pouilles.

ISABELLE.

De quels contes en l'air me fais-tu l'embarras ?

LE CHEVALIER.

Sans l'entendre parler ne vous emportez pas.

VALENTIN.

La chose, j'en conviens, ne paraît pas trop claire :
Mais sachez que monsieur en ces lieux a son frère,
Frère jumeau, semblable et d'habit et de traits,
Dont la langue a tantôt sur vous lancé ses traits.
Vous l'avez pris pour lui ; mais, quoiqu'il soit semblable,
L'autre est un faux brutal, voici le véritable...

ISABELLE.

Quelque étrange que soit ce surprenant récit,
Je me plais à le croire ; il flatte mon esprit.
L'amour rend ma méprise et juste et pardonnable.

LE CHEVALIER.

Ce courroux à mes yeux vous rend plus adorable.
Souffrez que mon transport...

Il veut lui baiser la main.

ISABELLE.

Modérez ces désirs.

LE CHEVALIER.

Je me méprends aussi : transporté de plaisirs,
Je pousse un peu trop loin mes tendres entreprises.
Mais, d'une et d'autre part, oublions nos méprises.

VALENTIN, montrant la marque du chapeau du chevalier.

Pour ne vous plus tromper, regardez ce signal ;
Il doit, dans l'embarras, vous servir de fanal.
Mais n'allez pas tantôt, par-devant le notaire,
Épouser l'un pour l'autre, et prendre le contraire :
Vous apprendrez par là quel est le vrai des deux.

ISABELLE.

Mon cœur me le dira bien plutôt que mes yeux.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'aujourd'hui le ciel fasse pour ma fortune,
Sans ce cœur j'y renonce, et je n'en veux aucune.

VALENTIN.

Trêve de compliments. Quand vous serez époux,
Il vous sera permis de tout dire entre vous.
La gloire en d'autres lieux vous et moi nous appelle.
Que madame à présent en paix rentre chez elle.
Nous, courons au contrat ; et qu'un heureux destin,
Comme il a commencé, mette l'affaire à fin.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ARAMINTE, FINETTE.

FINETTE.

Je vous dis vrai, madame ; et je ne saurais croire
Que l'on puisse trouver une âme encor si noire.
Lorsque je l'ai pressé de rendre le portrait,
Il a voulu me battre, et l'aurait, je crois, fait,
Si son valet, plus doux, n'eût écarté l'orage.
Ah ! madame, armez-vous d'un généreux courage.
Poursuivez votre pointe, et faites bien valoir
Les droits que la raison met en votre pouvoir.
Vous avez sa promesse, il faut qu'il l'accomplisse.

ARAMINTE.

Si je ne le fais pas, que le ciel me punisse.

FINETTE.

Il n'est plus ici-bas de foi, de probité,
Plus de loi, plus d'honneur, plus de sincérité.
Les filles, en ce temps, si souvent attrapées,
Sur la foi des serments avaient été trompées ;
Et, voulant mettre un frein au dégoût des amants,
Se faisaient d'un écrit confirmer les serments :
Mais que leur sert d'user de cette prévoyance,
Si les écrits trompeurs n'ont pas plus de puissance ?

Je vois bien maintenant que, dans ce siècle ingrat,
Il ne faut se fier que sur un bon contrat.
Mais c'est notre destin : toujours, tant que nous sommes,
Nous serons le jouet et les dupes des hommes.

ARAMINTE.

Va, j'ai bien résolu, dans mon cœur courroucé,
De venger, si je puis, tout le sexe offensé.

FINETTE.

Quoi donc ! il ne tiendra, pour engager le monde,
Qu'à venir étaler une perruque blonde !
Une tête éventée, un petit freluquet,
Qui s'admire lui seul, et n'a que du caquet,
Parce qu'il a bon air et qu'on a le cœur tendre,
Impunément viendra nous plaire et nous surprendre ;
Nous fera par écrit sa déclaration,
Sans en venir après à la conclusion !
Non, c'est une noirceur qui crie au ciel vengeance.
Il faut de cet abus réprimer la licence ;
Et, quand ce ne serait que pour vous en venger,
Il faudrait l'épouser pour le faire enrager.

ARAMINTE.

Mais s'il ne m'aime point, quel sera l'avantage
Que me procurera ce triste mariage ?

FINETTE.

Est-ce donc pour s'aimer qu'on s'épouse à présent ?
Cela fut bon du temps du monde adolescent :
Et j'en vois tous les jours qui ne font pas un crime
D'épouser sans amour et même sans estime.
Il faut se marier : vous êtes dans un temps
Où les appas flétris s'effacent pour longtemps.
Ce conseil bienfaisant que mon zèle vous donne,
Je voudrais l'appliquer à ma propre personne ;
Et rester vieille fille est un mal plus affreux
Que tout ce que l'hymen a de plus dangereux.

SCÈNE II

DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Le hasard justement en ce lieu vous amène ;
D'aller jusque chez vous il m'épargne la peine.

ARAMINTE.

Le hasard nous sert donc tous deux également,
Mon frère ; car chez vous j'allais pareillement.
Vous m'épargnez des pas.

DÉMOPHON.

Toujours préoccupée.
N'êtes-vous point, ma sœur, encore détrompée ?
Et ne voyez-vous pas que votre passion
N'est rien qu'une chimère et pure vision ?
Finissez, croyez-moi ; n'allez pas davantage
Traverser mes desseins, et montrez-vous plus sage.

ARAMINTE.

Sans rime ni raison vous babillez toujours ;
Mais vous savez quel cas je fais de vos discours.
Ménechme m'appartient ; et voilà la promesse
Qu'il me fit de sa main pour marquer sa tendresse.

DÉMOPHON.

Mais jusqu'où va, ma sœur, votre crédulité ?

ARAMINTE.

Il est, vous dis-je, à moi ; je l'ai bien acheté.
Entendez-vous, ma nièce ?

ISABELLE.

Oui, sans doute, ma tante,
J'entends bien.

ARAMINTE.

Sans mentir, vous êtes fort plaisante
De vouloir m'enlever un cœur comme le sien,
Et vous approprier si hardiment mon bien !
Un procédé pareil est sot et malhonnête.

ISABELLE.

Qui pourrait de vos mains ravir une conquête ?
Quand on est une fois frappé de vos attraits,
Vos yeux vous sont garants qu'on ne change jamais.
Ce sont ces yeux charmants qui les volent aux autres.

ARAMINTE.

Mes yeux sont, pour le moins, aussi beaux que les vôtres
Et, lorsque nous voudrons les employer tous deux,
On verra qui de nous y réussira mieux.

DÉMOPHON.

Oh ! je suis à la fin bien las de vous entendre.

SCÈNE III

MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Heureusement ici je vois venir mon gendre.
A Ménechme.
Vous n'amenez donc pas le notaire en ces lieux ?

MÉNECHME.

J'ai cherché son logis en vain une heure ou deux,

Et je viens vous prier de m'y vouloir conduire.
Toujours quelque fâcheux a pris soin de me nuire.

DÉMOPHON.

Je l'attends ; et je crois qu'il ne tardera pas.

MÉNECHME.

L'un, du bout de la place accourant à grands pas,
Comme le plus chéri de mes amis fidèles,
Me vient de ma santé demander des nouvelles ;
Un autre, à toute force, et me serrant la main,
Me veut mener souper au cabaret prochain ;
Celui-ci, m'arrêtant au détour d'une rue,
Me force à lui payer une dette inconnue :
Et de tous ces gens-là, me confonde l'enfer,
Si j'en connais aucun, non plus que Lucifer !

ARAMINTE, à Ménechme.

Traître ! c'en est donc fait malgré ta foi donnée,
Tu te veux engager dans un autre hyménée,
Malgré tous tes serments, malgré ton premier choix !

MÉNECHME.

Ah ! nous y voilà donc encore une autre fois !

ARAMINTE.

Tu me quittes, perfide, ingrat, cœur infidèle !
Tu te fais un plaisir de ma peine cruelle !
Tu me vois expirante et cédant à mon sort,
Sans donner seulement une larme à ma mort.

Elle tombe sur Finette.

MÉNECHME.

Cette femme est sur moi rudement endiablée !
Il faut assurément qu'on l'ait ensorcelée.
Faudra-t-il que toujours je sois dans l'embarras
De voir une furie attachée à mes pas ?

FINETTE, à Ménechme.

Vous, qui pour nous jadis eûtes tant de tendresse,
Verrez-vous dans mes bras expirer ma maîtresse ?
Cette pauvre innocente a-t-elle mérité
Qu'on payât son amour de tant de cruauté ?

MÉNECHME.

Qu'elle expire en tes bras, que le diable l'emporte,
Et te puisse avec elle entraîner, que m'importe ?
Déjà, pour mon repos, il devrait l'avoir fait.

ARAMINTE.

Perfide ! je me veux venger de ton forfait.
J'ai ta promesse en main, voilà ta signature :
Je puis, par ce témoin, confondre l'imposture.

Démophon prend la promesse.

MÉNECHME, à Démophon.

Elle est folle à tel point qu'on ne peut l'exprimer :
Travaillez au plus tôt à la faire enfermer.

DÉMOPHON, lui montrant la promesse.

Mais voilà votre nom « Ménechme ».

Bas.

En confidence,
Avez-vous avec elle eu quelque intelligence ?
C'est ma sœur, et je puis assoupir tout cela.

MÉNECHME, à part à Démophon.

Moi ! si j'ai jamais vu ces deux friponnes-là !
(Pardonnez-moi le mot ; c'est votre sœur, n'importe !)
Je veux bien à vos yeux, et devant que je sorte,
Que Satan... Lucifer...

DÉMOPHON, à part à Ménechme.

Je vous crois sans jurer.

MÉNECHME.

Cette femme a fait vœu de me désespérer.

A Araminte.

Esprit, démon, lutin, ombre, femme, ou furie,
Qui que tu sois enfin, laisse-moi, je te prie.

SCÈNE IV

ROBERTIN, MÉNECHME, DÉMOPHON, ISABELLE, ARAMINTE, FINETTE.

DÉMOPHON.

Ah ! monsieur Robertin, vous venez justement ;
Et nous vous attendons avec empressement.

ROBERTIN.

Je vois avec plaisir toute la compagnie,
Dans un jour plein de joie, en ce lieu réunie.
Je crois que ma présence ici ne déplaît pas,
Surtout à la future : elle a beaucoup d'appas ;
Mais un époux bien fait, tel que l'Amour lui donne,
Malgré tous ses attraits, manquait à sa personne :
Elle n'a maintenant plus rien à désirer.

MÉNECHME.

Si ce n'est d'être veuve, et me voir enterrer :
C'est ce qui met le comble au bonheur d'une femme.

ISABELLE.

De pareils sentiments n'entrent point dans mon âme.

ROBERTIN, à Isabelle.

Monsieur ne pense pas aussi ce qu'il vous dit.
Votre beauté le charme autant que votre esprit.
Je stipule, pour lui, que c'est un honnête homme.

MÉNECHME, à Robertin.

Vous vous moquez, monsieur.

ROBERTIN.

Et dans lui l'on renomme
La franchise du cœur qu'il a par préciput.

MÉNECHME, à Robertin.

Je voudrais pouvoir être avec vous but à but.
C'est vous qui des vertus êtes le protocole ;
Et, pour vous bien louer, je n'ai point de parole.

ROBERTIN.

Puisque, comme je crois, vous êtes tous d'accord,
Il nous faut procéder.

ARAMINTE.

Rien ne presse si fort.
A ce bel hymen, moi, s'il vous plaît, je m'oppose ;
Et j'en ai dans les mains une très juste cause.

DÉMOPHON.

Vous direz vos raisons et vos griefs demain,
Ma sœur. Ne laissons pas d'aller notre chemin.

ROBERTIN.

Voici donc le contrat...

MÉNECHME.

Mais, monsieur le notaire,
Avant tout, finissons une certaine affaire,
Qui, plus que celle-là, me tient sans doute au cœur.

ROBERTIN.

Tout ce qui vous convient est toujours le meilleur.
Je n'aurais pas usé de tant de diligence,
Si vous n'étiez venu chez moi me faire instance
De vouloir achever le contrat au plus tôt.

MÉNECHME.

Vous m'avez vu chez vous ?

ROBERTIN.

Oui, monsieur.

MÉNECHME.

Quand ?

ROBERTIN.

Tantôt...

MÉNECHME.

Qui ? moi ? moi ?...

ROBERTIN.

Vous ; oui, vous. Au logis où j'habite,
Vous m'avez fait l'honneur de me rendre visite :
Mais je l'ai bien payé. Soixante mille écus
N'ont pas rendu vos pas ni vos soins superflus.

MÉNECHME.

Entendons-nous un peu. Que voulez-vous donc dire ?

ROBERTIN.

Vous vous divertissez, vous avez de quoi rire.

MÉNECHME.

Je ne ris nullement, et me fâche à la fin.
Ne vous nommez-vous pas, s'il vous plaît, Robertin ?

ROBERTIN.

Oui, l'on me nomme ainsi.

MÉNECHME.

N'êtes-vous pas notaire ?

ROBERTIN.

Et, de plus, honnête homme.

MÉNECHME.

Oh ! c'est une autre affaire.

N'aviez-vous pas chez vous soixante mille écus
A moi ?

ROBERTIN.

Je les avais ; mais je ne les ai plus.

MÉNECHME.

Comment donc ?

ROBERTIN.

N'est-ce pas Ménechme qu'on vous nomme ?

MÉNECHME.

Sans doute.

ROBERTIN.

C'est à vous que j'ai remis la somme,
En bon argent comptant, ou billets au porteur,
Dont j'ai votre quittance ; et c'est là le meilleur.

MÉNECHME.

Quoi ! monsieur, vous auriez le front et l'insolence...

ROBERTIN.

Quoi ! monsieur, vous auriez l'audace et l'impudence...

MÉNECHME.

De dire que j'ai pris soixante mille écus ?

ROBERTIN.

De nier hardiment de les avoir reçus ?

MÉNECHME.

Voilà, je le confesse, un homme abominable.

ROBERTIN.

Voilà, je vous l'avoue, un fourbe détestable.

DÉMOPHON, se mettant entre deux.

Hé ! messieurs, doucement ; je suis pour vous honteux,
Et je ne sais ici qui croire de vous deux.

ISABELLE.

Monsieur pourrait-il bien avoir l'âme assez noire...

ARAMINTE.

Oui, c'est un scélérat, qui du crime fait gloire.

FINETTE.

Faites-lui son procès ; et, s'il en est besoin,
Je servirai toujours contre lui de témoin.

SCÈNE V

MÉNECHME, VALENTIN, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, FINETTE.

VALENTIN.

Hé ! qu'est-ce donc, messieurs ? Voilà bien du grabuge !

MÉNECHME, montrant Valentin.

De notre différend cet homme sera juge ;
Il ne m'a point quitté, je m'en rapporte à lui.
Qu'il parle.

A Valentin.

Ai-je reçu quelque argent aujourd'hui,
De monsieur que voilà ?

VALENTIN.

Sans doute, en belle espèce
Soixante mille écus, que votre oncle vous laisse,
Vous ont été comptés en argent ou valeur.

MÉNECHME, le prenant au collet.

Ah ! maudit faux témoin ! malheureux imposteur !
Tu peux soutenir...

VALENTIN.

Oui, je soutiens que la somme
A tantôt été mise entre les mains d'un homme
Semblable à vous d'habit, de mine, de hauteur,
Qui prétend épouser la fille de monsieur ;
Il s'appelle Ménechme, il est de Picardie ;
Et si vous le niez, c'est une perfidie.
Je lèverai la main de tout ce que j'ai dit.

ROBERTIN, à Démophon.

Vous voyez, s'il se peut un plus méchant esprit,
Plus noir, plus scélérat. Hélas ! qu'alliez-vous faire ?
Je vous embarquais là dans une belle affaire !

DÉMOPHON, à Ménechme.

Je vous prenais, monsieur, pour un homme de bien ;
Mais je vois à présent que vous ne valez rien.

ARAMINTE.

Après ce qu'il m'a fait, il n'est point d'injustice,
De crimes, de noirceurs, dont il ne soit complice.

FINETTE, à Ménechme.

Traître ! te voilà donc à la fin confondu !
Sans autre procédure, il faut qu'il soit pendu.

MÉNECHME.

Non, je ne pense pas que l'enfer soit capable
De vomir sur la terre, en sa rage exécrable,
Des hommes, des démons si méchants que vous tous :
Et... je ne puis parler, tant je suis en courroux.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, MÉNECHME, DÉMOPHON, ARAMINTE, ISABELLE, ROBERTIN, VALENTIN, FINETTE.

LE CHEVALIER, à part.

Ma présence, je crois, est ici nécessaire
Pour découvrir le fond d'un surprenant mystère.

DÉMOPHON, apercevant le chevalier.

Qu'est-ce donc que je vois ?

ROBERTIN, apercevant le chevalier.

Quel prodige en ces lieux !

ARAMINTE, apercevant le chevalier.

Quelle aventure, ô ciel ! Dois-je en croire mes yeux ?

FINETTE, apercevant le chevalier.

Madame, je ne sais si j'ai le regard trouble,
Si c'est quelque vapeur ; mais enfin je vois double.

MÉNECHME, apercevant le chevalier.

Quel objet se présente, et que me fait-on voir ?
C'est mon portrait qui marche, ou bien c'est mon miroir.

LE CHEVALIER, à Ménechme.

Pourquoi prendre, monsieur, mon nom et ma figure ?
Je m'appelle Ménechme, et c'est me faire injure.

MÉNECHME, à part.

Voilà, sur ma parole, encor quelque fripon !

Au chevalier.

Et de quel droit, monsieur, me volez-vous mon nom ?
Je ne m'avise point d'aller prendre le vôtre.

LE CHEVALIER.
Pour moi, dès le berceau je n'en ai point eu d'autre.

MÉNECHME.
Mon père, en son vivant, se fit nommer ainsi.

LE CHEVALIER.
Le mien, tant qu'il vécut, porta ce nom aussi.

MÉNECHME.
En accouchant de moi l'on vit mourir ma mère.

LE CHEVALIER.
La mienne est morte aussi de la même manière.

MÉNECHME.
Je suis de Picardie.

LE CHEVALIER.
Et moi pareillement.

MÉNECHME.
J'avais un certain frère, un mauvais garnement,
Et dont, depuis quinze ans, je n'ai nouvelle aucune.

LE CHEVALIER.
Du mien, depuis ce temps, j'ignore la fortune.

MÉNECHME.
Ce frère, étant jumeau, dans tout me ressembloit.

LE CHEVALIER.
Le mien est mon image ; et qui me voit, le voit.

MÉNECHME.
Mais vous qui me parlez, n'êtes-vous point ce frère ?

LE CHEVALIER.
C'est vous qui l'avez dit : voilà tout le mystère.

MÉNECHME.

Est-il possible ? ô ciel !

LE CHEVALIER.

Que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement.
Mon frère, est-ce bien vous ? quelle heureuse rencontre !
Se peut-il qu'à mes yeux la fortune vous montre ?

MÉNECHME.

Mon frère, en vérité... Je m'en réjouis fort :
Mais j'avais cependant compté sur votre mort.

FINETTE, à Araminte.

En tout ceci, madame, il n'y va rien du nôtre ;
Quoi qu'il puisse arriver, nous aurons l'un ou l'autre.

DÉMOPHON.

L'incident que je vois, certes, n'est pas commun.
A Isabelle.
Il te faut un époux ; en voilà deux pour un :
Choisis le bon pour toi, ma fille, et te contente.

ISABELLE, reconnaissant la marque du chapeau du chevalier.

Puisque vous m'accordez le choix qui se présente,
Portée également de l'une et l'autre part,
Elle donne la main au chevalier.
Je prends monsieur : il faut en courir le hasard.

ARAMINTE, prenant Ménechme par le bras.

Et moi, je prends monsieur.

MÉNECHME, à Araminte.

Il semble, à vous entendre,
Que vous n'ayez ici qu'à vous baisser et prendre.

VALENTIN, prenant Finette par le bras.

Puisque chacun ici prend ce qui lui convient,
Par droit d'aubaine aussi, Finette m'appartient.

ROBERTIN, prenant les deux frères par le bras.

Moi, je vous prends tous deux. Je veux que l'on m'instruise
En quelles mains enfin cette somme est remise.
L'un de vous a touché soixante mille écus.

LE CHEVALIER, à Robertin.

N'en soyez point en peine, et je les ai reçus.
C'est moi qui, pour la mienne, ayant pris sa valise,
Ai su me prévaloir d'une heureuse méprise.
C'est lui qui, pour un legs, vient d'arriver ici :
C'est moi qu'on a cru mort, et qui m'en suis saisi :
C'est moi qui, dans l'ardeur d'une feinte tendresse,
Montrant Araminte.
A madame autrefois ai fait une promesse ;
Et c'est moi qui, depuis, brûlant des plus beaux feux,
A l'aimable Isabelle ai porté tous mes vœux.

MÉNECHME.

Vous m'avez donc trahi, vous, monsieur le notaire ?

ROBERTIN.

Je n'ai rien fait de mal dans toute cette affaire,
Et j'ai du testateur suivi l'intention.
Il laisse à son neveu cette succession :
Monsieur l'est comme vous ; vous n'avez rien à dire.

LE CHEVALIER.

Aux arrêts du destin, mon frère, il faut souscrire.
Mais vous aurez bientôt tout lieu d'être content,
Pourvu que, sans éclat, vous vouliez à l'instant,
En épousant madame, acquitter ma parole.

MÉNECHME.

Comment donc ! voulez-vous que j'épouse une folle ?

ARAMINTE, au chevalier.

Et de quel droit, monsieur, me faites-vous la loi ?
Je vous trouve plaisant de disposer de moi !

LE CHEVALIER, à Ménechme et à Araminte.

Suivez tous deux l'avis d'un homme qui vous aime.
Vous vouliez m'épouser, c'est un autre moi-même.
Et, pour vous faire voir quelle est mon amitié,
De la succession recevez la moitié :
Que trente mille écus facilitent l'affaire.

MÉNECHME, embrassant le chevalier.

A ce dernier trait-là je reconnais mon frère.

A Araminte.

Ça, ma reine, épousons, malgré notre discord.
Nous nous sommes tous deux chanté pouilles à tort,
Moi vous nommant friponne, et vous m'appelant traître.
Nous n'avions pas, pour lors, l'honneur de nous connaître.
Bien d'autres, avant nous, en formant ce lien,
S'en sont dit tout autant, et se connaissaient bien.

FINETTE.

Moi, quand ce ne serait que pour la ressemblance,
Je voudrais l'épouser, sans tant de résistance.

ARAMINTE.

Si je pouvais un jour me résoudre à ce choix,
Je le ferais exprès, pour vous punir tous trois.
Vous n'avez, je le vois, que mon bien seul en vue ;
Mais, en me mariant, votre attente est déçue.
Oui, je l'épouserai, pour me venger de vous,
Lui donner tout mon bien, et vous désoler tous.

MÉNECHME.

Ce sera très bien fait.

DÉMOPHON, au chevalier.

Vous, acceptez ma fille,
Puisqu'un coup du hasard vous met dans ma famille :
Je voulais un Ménechme : en lui donnant la main,
Vous ne changerez rien à mon premier dessein.

LE CHEVALIER.

Dans l'excès du bonheur que le destin m'envoie,
Mon cœur ne peut suffire à contenir sa joie.

VALENTIN.

Chacun, Finette, ici songe à se marier ;
Marions-nous aussi, pour nous désennuyer.

FINETTE.

A ne t'en point mentir, j'en aurais grande envie :
Mais je crains...

VALENTIN.

Que crains-tu ?

FINETTE.

De faire une folie.

VALENTIN.

J'en fais une cent fois bien plus grande que toi ;
Et je ne laisse pas de te donner ma foi.

Aux auditeurs.

Messieurs, j'ai réussi dans l'hymen qui s'apprête ;
De myrte et de laurier je vais ceindre ma tête :
Mais si je méritais vos applaudissements,
Ce jour mettrait le comble à mes contentements.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois le lundi 9 janvier 1708

PERSONNAGES

GÉRONTE, oncle d'Éraste.
ÉRASTE, amant d'Isabelle.
MADAME ARGANTE, mère d'Isabelle.
ISABELLE, fille de madame Argante.
LISETTE, servante de Géronte.
CRISPIN, valet d'Éraste.
M. CLISTOREL, apothicaire.
M. SCRUPULE, } notaires.
M. GASPARD, }
UN LAQUAIS.

La scène est à Paris, chez M. Géronte.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Bonjour, Crispin, bonjour.

CRISPIN.

Bonjour, belle Lisette.
Mon maître, toujours plein du soin qui l'inquiète,
M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,
Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE.

Mal.

CRISPIN.

Le bonhomme, chargé de fluxions, d'années,
Lutte depuis longtemps contre les destinées,
Et pare de la mort le trait fatal en vain ;
Il n'évitera pas celui du médecin.
Il garde le dernier ; et ce corps cacochyme
Est à son art fatal dévoué pour victime.
Nous prévoyons dans peu qu'un petit ou grand deuil
Étendra de son long Géronte en un cercueil.
Si mon maître pouvait être fait légataire,
Je ferais de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE.

Un remède par moi lui vient d'être donné,
Tel que l'apothicaire en avait ordonné.
J'ai cru que ce serait le dernier de sa vie ;
Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

CRISPIN.

De ses bouillons de bouche, et des postérieurs,
Tu prends soin ?

LISETTE.

De ma main il les trouve meilleurs :
Aussi, sans me targuer d'une vaine science,
J'entends ce métier-là mieux que fille de France.

CRISPIN.

Peste, le beau talent ! Tu te fais bien payer,
Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE.

Il ne me donne rien ; mais j'ai, pour récompense,
Le droit de lui parler avec toute licence.
Je lui dis, à son nez, des mots assez piquants :
Voilà tous les profits que j'ai depuis cinq ans.
C'est le plus ladre vert qu'on ait vu de la vie.
Je ne puis t'exprimer où va sa vilenie.
Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau,
Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.
Il a, pour médecin, pris un apothicaire
Pas plus haut que ma jambe, et de taille sommaire :
Il croit qu'étant petit, il lui faut moins d'argent ;
Et qu'attendu sa taille, il ne paiera pas tant.

CRISPIN.

S'il est court, il fera de très longues parties.

LISETTE.

Mais dans son testament ses grâces départies

Doivent me racquitter de son avare humeur :
Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

CRISPIN.

Il fait son testament ?

LISETTE.

Dans peu de temps, j'espère
Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN.

C'est très bien espérer : j'espère bien encor
Y voir aussi coucher le mien en lettres d'or.

LISETTE.

Tout beau, l'ami, tout beau ! L'on dirait, à t'entendre,
Qu'à la succession tu peux aussi prétendre.
Déjà ne sont-ils pas assez de concurrents,
Sans t'aller mettre encor au rang des aspirants ?
Il a tant d'héritiers, le bon seigneur Géronte,
Il en a tant et tant, que parfois j'en ai honte :
Des oncles, des neveux, des nièces, des cousins,
Des arrière-cousins remués de germains ;
J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles,
Cent sept mâles vivants : juge encor des femelles !

CRISPIN.

Oui ! mais mon maître aspire à la plus grosse part ;
J'en pourrais bien aussi tirer ma quote-part ;
Je suis un peu parent, et tiens à la famille.

LISETTE.

Toi ?

CRISPIN.

Ma première femme était assez gentille,
Une Bretonne vive, et coquette surtout,
Qu'Éraste, que je sers, trouvait fort à son goût :

Je crois, comme toujours il fut aimé des dames,
Que nous pourrions bien être alliés par les femmes :
Et de monsieur Géronte il s'en faudrait bien peu
Que par là je ne fusse un arrière-neveu.

LISETTE.

Oui-da ; tu peux passer pour parent de campagne,
Ou pour neveu, suivant la mode de Bretagne.

CRISPIN.

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin
Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.
Si mon maître, *primo*, n'est nommé légataire,
Le reste de ses jours il fera maigre chère.
Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux,
Madame Argante, avant de couronner ses feux,
Et de le marier à sa fille Isabelle,
Veut qu'un bon testament, bien sûr et bien fidèle,
Fasse ledit neveu légataire de tout.
Mais ce qui doit le plus être de notre goût,
C'est qu'Éraste nous fait trois cents livres de rente,
Si nous réussissons au gré de son attente :
Ce don, de notre hymen formera les liens.
Ainsi tant de raisons sont autant de moyens
Que j'emploie à prouver qu'il est très nécessaire
Que le susdit neveu soit nommé légataire ;
Et je conclus enfin qu'il faut conjointement
Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE.

Comment diable ! Crispin, tu plaides comme un ange !

CRISPIN.

Je le crois. Mon talent te paraît-il étrange ?
J'ai brillé dans l'étude avec assez d'honneur,
Et l'on m'a vu trois ans clerc chez un procureur.
Sa femme était jolie ; et, dans quelques affaires,
Nous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE.

La boutique était bonne. Eh ! pourquoi la quitter ?

CRISPIN.

L'époux un peu jaloux m'en a fait déserter.
Un procureur n'est pas un homme fort traitable :
Sur sa femme il m'a fait des chicanes de diable.
J'ai bataillé, ma foi, deux ans sans en sortir ;
Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

SCÈNE II

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Mais mon maître paraît.

ÉRASTE.

Ah ! te voilà, Lisette !
Guéris-moi, si tu peux, du soin qui m'inquiète.
Eh bien ! mon oncle est-il en état d'être vu ?

LISETTE.

Ah ! monsieur, depuis hier il est encore déchu ;
J'ai cru que cette nuit serait sa nuit dernière,
Et que je fermerais pour jamais sa paupière.
Les lettres de répit qu'il prend contre la mort
Ne lui serviront guère, ou je me trompe fort.

ÉRASTE.

Ah ciel ! que dis-tu là ?

CRISPIN.

C'est la vérité pure.

ÉRASTE.

Quel que soit mon espoir, je sens que la nature
Excite dans mon cœur de tristes sentiments.

CRISPIN.

Je sentis autrefois les mêmes mouvements,
Quand ma femme passa les rives du Cocyte
Pour aller en bateau rendre aux défunts visite.
J'en avais dans le cœur un plaisir plein d'appas,
Comme tant de maris l'auraient en pareil cas :
Cependant la nature, excitant la tristesse,
Faisait quelque conflit avecque l'allégresse,
Qui, par certains ressorts et mélanges confus,
Combattaient tour à tour, et prenaient le dessus ;
En sorte que l'espoir... la douleur légitime...
L'amour... On sent cela bien mieux qu'on ne l'exprime :
Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai,
C'est que, tout à la fois, j'étais et triste et gai.

ÉRASTE.

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère ;
Je donne dans son sens en tout pour lui complaire ;
Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non,
Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

LISETTE.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires,
Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

CRISPIN.

Deux notaires, hélas ! Cela me fend le cœur.

LISETTE.

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ÉRASTE.

Hé ! dis-moi, mon enfant, en pleine confidence,
Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance ?

LISETTE.

Elle est très bien fondée ; et, depuis quelques jours,
Avec madame Argante il tient certains discours,
Où l'on parle tout bas de legs, de mariage :
Je n'ai de leur dessein rien appris davantage.
Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien.
Pour moi, je crois qu'il veut vous laisser tout son bien,
Et vous faire épouser Isabelle.

ÉRASTE.

Ah ! Lisette,
Que tu flattes mes sens ! que ma joie est parfaite !
Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd'hui ;
Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que lui,
L'Amour parle en mon cœur : la charmante Isabelle
Est de tous mes désirs une cause plus belle,
Et pour le testament me fait faire des vœux...

LISETTE.

L'Amour et l'intérêt seront contents tous deux :
Serait-il juste aussi qu'un si bel héritage
De cent cohéritiers devînt le sot partage ?
Verrais-je d'un œil sec déchirer par lambeaux,
Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds,
Une succession qui doit, par parenthèse,
Vous rendre un jour heureux,et nous mettre à notre aise?
Car vous savez, monsieur...

ÉRASTE.

Va, tranquillise-toi ;
Ce que j'ai dit est dit : repose-toi sur moi.

LISETTE.

Si votre oncle vous fait le bien qu'il se propose,
Sans trop vanter mes soins, j'en suis un peu la cause :
Je lui dis tous les jours qu'il n'a point de neveux
Plus doux, plus complaisants, ni plus respectueux ;

Non par l'espoir du bien que vous pouvez attendre,
Mais par un naturel et délicat et tendre.

CRISPIN.

Que cette fille-là connaît bien votre cœur !
Vous ne sauriez, ma foi, trop payer son ardeur.
Je dois, dans peu de temps, contracter avec elle.
Regardez-la, monsieur ; elle est et jeune et belle :
N'allez pas en user comme de l'autre, non !

LISETTE.

Monsieur Géronte vient, il faut changer de ton.
Je n'ai point eu le temps d'aller chez les notaires.
Toi, qui m'as trop longtemps parlé de tes affaires,
Va vite, cours, dis-leur qu'ils soient prêts au besoin.
L'un s'appelle Gaspard, et demeure à ce coin ;
Et l'autre un peu plus bas, et se nomme Scrupule.

CRISPIN.

Voilà pour un notaire un nom bien ridicule.

SCÈNE III

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Ah ! bonjour, mon neveu.

ÉRASTE.

Je suis, en vérité,
Charmé de vous revoir en meilleure santé.
De grâce, asseyez-vous.

Le laquais apporte une chaise.

Ôte donc cette chaise ;
Mon oncle, en ce fauteuil, sera plus à son aise.

Le laquais ôte la chaise, apporte un fauteuil, et sort.

SCÈNE IV

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

J'ai, cette nuit, été secoué comme il faut,
Et je viens d'essuyer un dangereux assaut :
Un pareil, à coup sûr, emporterait la place.

ÉRASTE.

Vous voilà beaucoup mieux ; et le ciel, par sa grâce,
Pour vos jours en péril nous permet d'espérer.
Il faut présentement songer à réparer
Les désordres qu'a pu causer la maladie,
Vous faire désormais un régime de vie,
Prendre de bons bouillons, de sûrs confortatifs,
Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,
Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GÉRONTE.

Oui, j'aimerais assez ce que tu me proposes ;
Mais il faut tant d'argent pour se faire soigner,
Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l'épargner.
Ces porteurs de seringue ont pris des airs si rogues !...
Ce n'est qu'au poids de l'or qu'on achète leurs drogues.
Qui pourrait s'en passer et mourir tout d'un coup,
De son vivant, sans doute, épargnerait beaucoup.

ÉRASTE.

Oui, vous avez raison, c'est une tyrannie :
Mais je ferai les frais de votre maladie.
La santé dans le monde étant le premier bien,
Un homme de bon sens n'y doit ménager rien.
De vos maux négligés vous guérirez sans doute.
Tâchons à réparer vos forces, quoi qu'il coûte.

GÉRONTE.

C'est tout argent perdu dans cette occasion :
La maison ne vaut pas la réparation.

Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à mes affaires.
As-tu dit qu'on allât me chercher deux notaires ?

LISETTE.

Oui, monsieur ; et dans peu vous les verrez ici.

GÉRONTE.

Et dans peu vous saurez mes sentiments aussi ;
Je veux, en bon parent, vous les faire connaître.

ÉRASTE.

Je me doute à peu près de ce que ce peut être.

GÉRONTE.

J'ai des collatéraux...

LISETTE.

Oui, vraiment, et beaucoup.

GÉRONTE.

Qui, d'un regard avide, et d'une dent de loup,
Dans le fond de leur cœur dévorent par avance
Une succession qui fait leur espérance.

ÉRASTE.

Ne me confondez pas, mon oncle, s'il vous plaît,
Avec de tels parents.

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il en est.

ÉRASTE.

Votre santé me touche, et me plaît davantage
Que tout l'or qui pourrait me tomber en partage.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé. Je voudrais me venger
D'un vain tas d'héritiers, et les faire enrager ;
Choisir une personne honnête et qui me plaise,
Pour lui laisser mon bien et la mettre à son aise.

ÉRASTE.

Vous devez là-dessus suivre votre désir.

LISETTE.

Non, je ne comprends pas de plus charmant plaisir
Que de voir d'héritiers une troupe affligée,
Le maintien interdit, et la mine allongée,
Lire un long testament où, pâles, étonnés,
On leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.
Pour voir au naturel leur tristesse profonde,
Je reviendrais, je crois, exprès de l'autre monde.

GÉRONTE.

Quoique déjà je sois atteint et convaincu,
Par les maux que je sens, d'avoir longtemps vécu ;
Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,
Que j'endure les maux d'une âcre sciatique,
Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,
Fait souvent qu'en marchant je dissimule un peu ;
Je suis plus vigoureux que l'on ne s'imagine,
Et je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE.

Il est de certains jours de barbe, où, sur ma foi,
Vous ne paraissez pas plus malade que moi.

GÉRONTE.

Est-il vrai ?

LISETTE.

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GÉRONTE.

J'ai toujours reconnu du bon dans cette fille.
Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien
Avant qu'un prompt trépas m'en ôte le moyen.
Tu connais et tu vois parfois madame Argante ?

ÉRASTE.

Oui : dans ses procédés elle est toute charmante.

GÉRONTE.

Et sa fille Isabelle, euh ! la connais-tu ?

ÉRASTE.

Fort.
C'est une fille sage et qui charme d'abord.

GÉRONTE.

Tu conviens que le ciel a versé dans son âme
Les qualités qu'on doit chercher en une femme ?

ÉRASTE.

Je ne vois point d'objet plus digne d'aucuns vœux,
Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GÉRONTE.

Je m'en vas l'épouser.

ÉRASTE.

Vous, mon oncle !

GÉRONTE.

Moi-même.

ÉRASTE.

J'en ai, je vous l'avoue, une allégresse extrême.

LISETTE.

Miséricorde ! hélas ! ah ciel ! assiste-nous,
De quelle malheureuse allez-vous être époux ?

GÉRONTE.

D'Isabelle, en ce jour ; et, par ce mariage,
Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

ÉRASTE.

Vous ne pouvez mieux faire, et j'en suis très content ;
Je voudrais, comme vous, en pouvoir faire autant.

LISETTE.

Quoi ! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique,
Paralytique, étique, asthmatique, hydropique,
Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau,
Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau !

GÉRONTE.

Je sais ce qu'il me faut : apprenez, je vous prie,
Que même ma santé veut que je me marie.
Je prends une compagne, et de qui tous les jours
Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours.
Que me sert-il d'avoir une avide cohorte
D'héritiers, qui toujours veille et dort à ma porte ;
De gens qui, furetant les clefs du coffre-fort,
Me détendront mon lit peut-être avant ma mort ?
Une femme, au contraire, à son devoir fidèle,
Par des soins conjugaux me marquera son zèle ;
Et, de son chaste amour recueillant tout le fruit,
Je me verrai mourir en repos et sans bruit.

ÉRASTE.

Mon oncle parle juste, et ne saurait mieux faire
Que de se ménager un secours nécessaire.
Une femme économe et pleine de raison
Prendra seule le soin de toute la maison.

GÉRONTE, l'embrassant.

Ah ! le joli garçon ! Aurais-je dû m'attendre
Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on lui voit prendre ?

ÉRASTE.

Votre bien seul m'est cher.

GÉRONTE.

Va, tu n'y perdras rien :
Quoi qu'il puisse arriver, je te ferai du bien,
Et tu ne seras pas frustré de ton attente.

SCÈNE V

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, UN LAQUAIS.

GÉRONTE.

Mais quelqu'un vient ici.

UN LAQUAIS.

Monsieur, madame Argante
Et sa fille sont là.

ÉRASTE.

Je vais les amener.

Il sort.

SCÈNE VI

GÉRONTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

GÉRONTE, à Lisette.

Mon chapeau, ma perruque.

LISETTE.

On va vous les donner.
Les voilà.

GÉRONTE.

Ne va pas leur parler, je te prie,
Ni de mon lavement, ni de ma léthargie.

LISETTE.

Elles ont toutes deux bon nez ; dans un moment
Elles le sentiront de reste assurément.

SCÈNE VII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS.

MADAME ARGANTE.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,
Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles.
Vous avez, ce dit-on, très mal passé la nuit.

GÉRONTE.

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit ;
Ils me voudraient déjà voir dans la sépulture.
Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ÉRASTE.

Mon oncle a le visage, ou du moins peu s'en faut,
D'un galant de trente ans.

LISETTE, à part.

Oui, qui mourra bientôt.

GÉRONTE.

Je serais bien malade, et plus qu'à l'agonie,
Si des yeux aussi beaux ne me rendaient la vie.

MADAME ARGANTE.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous
Celui que je vous ai destiné pour époux.

GÉRONTE.

Oui, madame, c'est vous (pour le moins je m'en flatte)
Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hippocrate.
Vous êtes pour mon cœur comme un julep futur,
Qui doit le nettoyer de ce qu'il a d'impur :
Mon hymen avec vous est un sûr émétique,
Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, pour quoi vous me prenez ;
Mais ce choix m'interdit, et vous me surprenez.

MADAME ARGANTE.

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage
Qui doit faire oublier et ses maux et son âge ;
Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE.

Madame, le devoir m'y fera consentir ;
Mais peut-être, monsieur, par cette loi sévère,
Ne trouvera-t-il pas en moi ce qu'il espère.
Je sais ce que je suis, et le peu que je vaux,
Pour être, comme il dit, un remède à ses maux ;
Il se trompe bien fort, s'il prétend, sur ma mine,
Devoir trouver en moi toute la médecine :
Je connais bien mes yeux ; ils ne feront jamais
Une si belle cure et de si grands effets.

ÉRASTE.

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice.

GÉRONTE.

Au feu que je ressens si l'amour est propice,
Avant qu'il soit neuf mois, sans trop me signaler,
Tous mes collatéraux auront à qui parler :
Dans le monde on saura dans peu de mes nouvelles.

LISETTE, à part.

Ah ! par ma foi, je crois qu'il en fera de belles.
Haut.
Si le diable vous tente et vous veut marier,
Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier.
Je m'en rapporte à vous : madame est vive et belle ;
Il lui faut un époux qui soit aussi vif qu'elle ;

Bien fait, et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq ans :
Vous, vous êtes majeur, et depuis très longtemps.
A votre âge, doit-on parler de mariages ?
Employez le notaire à de meilleurs usages :
C'est un bon testament, un testament, morbleu !
Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu
De tendresse, d'amour, de désir, de ménage,
De femme, de contrats, d'enfants, de mariage.
J'ai parlé, je me tais.

GÉRONTE.

Vraiment, c'est fort bien fait :
Qui vous a donc si bien affilé le caquet ?

LISETTE.

La raison.

GÉRONTE, à madame Argante et à Isabelle.

De ses airs ne soyez point blessées :
Elle me dit parfois librement ses pensées ;
Je le souffre en faveur de quelques bons talents.

LISETTE.

Je ne sais ce que c'est que de flatter les gens.

ÉRASTE.

Vous avez très grand tort de parler de la sorte ;
Je voudrais me porter comme monsieur se porte.
Il veut se marier ; et n'a-t-il pas raison
D'avoir un héritier, s'il peut, de sa façon ?
Quoi ! refusera-t-il une aimable personne
Que son heureux destin lui réserve et lui donne ?
Ah ! le ciel m'est témoin si je voudrais jamais
De sort plus glorieux pour combler mes souhaits !

ISABELLE.

Vous me conseillez donc de conclure l'affaire ?

ÉRASTE.

Je crois qu'en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISABELLE.

Vos conseils amoureux et vos rares avis,
Puisque vous le voulez, monsieur, seront suivis.

MADAME ARGANTE.

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

ÉRASTE.

Oui, je vous soutiens, moi, qu'une jeune personne,
Malgré sa répugnance et l'orgueil de ses sens,
Doit suivre aveuglément le choix de ses parents ;
Et mon oncle, après tout, n'a pas un si grand âge,
A devoir renoncer encore au mariage ;
Et soixante et huit ans, est-ce un si grand déclin,
Pour...

GÉRONTE.

Je ne les aurai qu'à la Saint-Jean prochain.

LISETTE.

Il a souffert le choc de deux apoplexies,
Qui ne sont, par bonheur, que deux paralysies ;
Et tous les médecins qui connaissent ses maux
Ont juré Galien qu'à son retour des eaux
Il n'aurait sûrement ni goutte sciatique,
Ni gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

GÉRONTE.

Ils m'ont même assuré que dans fort peu de temps
Je pourrais de mon chef avoir quelques enfants.

LISETTE.

Je ne suis médecin non plus qu'apothicaire,
Et je jurerais, moi, cependant du contraire.

GÉRONTE, bas à Lisette.

Lisette, le remède agit à certain point...

LISETTE.

En [1] dussiez-vous crever, ne le témoignez point.

ÉRASTE.

Mon oncle, qu'avez-vous ? vous changez de visage.

GÉRONTE.

Mon neveu, je n'y puis résister davantage.
Ah ! ah !... Madame, il faut que je vous dise adieu ;
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

MADAME ARGANTE.

De peur d'incommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE.

Éraste, conduis-les... Excusez-moi, de grâce,
Si je ne puis rester plus longtemps avec vous.

Il s'en va avec son laquais.

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, à Isabelle.

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups :
Un seul de vos regards, d'un mouvement facile,
Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,
Opère plus en lui, dès la première fois,
Que les médicaments qu'il prend depuis six mois.
O pouvoir de l'amour !

[1] Cette leçon est conforme à l'édition de 1731, à celle de 1750, et à toutes les éditions modernes. Dans la plupart des anciennes éditions, on lit : ET, *dussiez-vous crever*, etc.

MADAME ARGANTE.

Adieu, je me retire.

ÉRASTE.

Madame, accordez-moi l'honneur de vous conduire.

SCÈNE IX[1]

LISETTE, seule.

Moi, je vais là-dedans vaquer à mon emploi ;
Le bonhomme m'attend, et ne fait rien sans moi.
Pour le premier début d'une noce conclue,
Voilà, je vous l'avoue, une belle entrevue !

[1] Dans l'édition originale, cet acte n'est divisé qu'en cinq scènes.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ARGANTE; ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE.

C'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ÉRASTE.

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,
Que vous ne me flattiez d'un rayon d'espérance.

MADAME ARGANTE.

Je voudrais vous pouvoir donner la préférence.

ÉRASTE.

Quoi ! vous aurez, madame, assez de cruauté
Pour conclure à mes yeux cet hymen projeté,
Après m'avoir promis la charmante Isabelle ?
Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle ?

MADAME ARGANTE.

Quand je vous la promis, vous me fîtes serment
Que votre oncle, en faveur de cet engagement,
Vous ferait de ses biens donation entière ;
En épousant ma fille, il offre de le faire :
Ai-je tort ?

ÉRASTE, à Isabelle.

Vous, madame, y consentiriez-vous ? [1]

ISABELLE.

Assurément, monsieur, il sera mon époux.
Et ne venez-vous pas de me dire vous-même
Qu'une fille, malgré la répugnance extrême
Qu'elle trouvait à prendre un parti présenté,
Devait de ses parents suivre la volonté ?

ÉRASTE.

Et ne voyez-vous pas que, par cet artifice,
Pour rompre ses projets, je flattais son caprice ?
Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais,
Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais.
Mon oncle est ainsi fait.

A madame Argante.

L'intérêt peut-il faire,
Que vous sacrifiiez une fille si chère ?

MADAME ARGANTE.

Mais le bien qu'il lui fait...

ÉRASTE.

Donnez-moi votre foi
De rompre cet hymen ; et je vous promets, moi,
De tourner aujourd'hui son esprit de manière
Que les choses iront ainsi que je l'espère,
Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

MADAME ARGANTE.

S'il le fait, ma fille est à vous absolument.
Je vais d'un mot d'écrit lui mander que son âge,
Que sa frêle santé répugne au mariage ;
Que je serais bientôt cause de son trépas ;
Que l'affaire est rompue, et qu'il n'y pense pas.

[1] Cette leçon est conforme aux éditions de 1713, 1714, 1728, 1729. Dans les éditions de 1721 et de 1750, et dans la plupart des autres éditions, on lit, *Y* CONSENTIREZ-*VOUS ?*

ISABELLE.

Je me fais d'obéir une joie infinie.

ÉRASTE.

Que mon sort est heureux ! qu'il est digne d'envie !
Mais Lisette s'avance, et j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

LISETTE, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE, à Lisette.

Comment mon oncle est-il ?

LISETTE.

Le voilà qui me suit.

MADAME ARGANTE, à Éraste.

Je vous laisse avec lui : pour moi, je me retire.
Mais, avant de partir, je vais là-bas écrire.
Vous, de votre côté, secondez mon ardeur.

ÉRASTE.

Le prix que j'en attends vous répond de mon cœur.

SCÈNE III

ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE.

Eh bien ! vous souffrirez que votre oncle, à son âge,
Fasse, devant vos yeux, un si sot mariage ;
Qu'il vous frustre d'un bien que vous devez avoir !

ÉRASTE.

Hélas ! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir.
Mais l'affaire n'est pas encore consommée,
Et son feu pourrait bien s'en aller en fumée.
La mère, en ma faveur, change de volonté,
Et va, d'un mot d'écrit entre nous concerté,
Remercier mon oncle, et lui faire comprendre
Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son gendre.

LISETTE.

Je veux dans le complot entrer conjointement.
Et que deviendrait donc enfin le testament
Sur lequel nous fondons toutes nos espérances,
Et qui doit cimenter un jour nos alliances,
Et faire le bonheur d'Éraste et de Crispin ?
Il faut, par notre esprit, faire notre destin,
Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire.
J'en ai fait dire un mot à son apothicaire ;
C'est un petit mutin, qui doit venir tantôt,
Et qui lui lavera la tête comme il faut.
Je ne veux pas rester dans une nonchalance
Qu'il faut laisser aux sots. Mais Géronte s'avance.

SCÈNE IV

GÉRONTE, LE LAQUAIS, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Ma colique m'a pris assez mal à propos ;
Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux.
N'ont-elles point été justement irritées
De ce que je les ai si brusquement quittées ?

ÉRASTE.

On sait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au bout.
Je dirai cependant qu'en entrant en matière,
Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ÉRASTE.

Mon oncle fera mieux une seconde fois :
Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GÉRONTE.

Il est vrai. Cependant j'ai quelque répugnance,
De songer, à mon âge, à faire une alliance :
Mais, puisque j'ai promis...

LISETTE.

Ne vous contraignez point ;
On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point.
Monsieur acquittera la parole donnée.

GÉRONTE.

Le sort en est jeté, suivons ma destinée.
Je voudrais inventer quelque petit cadeau
Qui coûtât peu d'argent, et qui parût nouveau.

ÉRASTE.

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête,
Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête :
J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un médecin.

GÉRONTE.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE.

Il faut que l'abondance, avec soin répandue,
Puisse nous racquitter de votre triste vue :
Il faut entendre aussi ronfler les violons ;
Et je veux avec vous danser les cotillons.

GÉRONTE.

Je valais, dans mon temps, mon prix tout comme un autre.

LISETTE, à part.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÈNE V

UN LAQUAIS de madame Argante, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS de Géronte.

LE LAQUAIS de madame Argante.

Ma maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici,
M'a dit de vous donner le billet que voici.

GÉRONTE, prenant le billet.

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiètes.
Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes.

LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous tant préparer ?
Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

Elle lit.

« Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai fait ré-
« flexion sur le mariage proposé, et je trouve qu'il
« ne convient ni à l'un ni à l'autre. Ainsi vous
« trouverez bon, s'il vous plaît, qu'en vous rendant
« votre parole, je retire la mienne, et que je sois votre
« très humble et très obéissante servante,

« ARGANTE »,

Et plus bas,

« ISABELLE. »

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous punisse,
Vous retirer chez vous, et quitter le service ;
Voilà votre congé bien signé.

GÉRONTE.

Mon neveu,
Que dis-tu de cela ?

ÉRASTE.

Je m'en étonne peu.
Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,
Il faut les obliger à tenir leur parole.

GÉRONTE.

Je me garderai bien de suivre ton avis ;
Et d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis.
Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,
Je me précipitais dans ce péril extrême :
Un sort à cet hymen m'entraînait malgré moi,
Et point du tout l'amour.

LISETTE.

Sans jurer, je le croi.
Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire
Dans un corps moribond, à ses feux si contraire ?
Ira-t-il se loger avec des fluxions,
Des catarrhes, des toux, et des obstructions ?

GÉRONTE, au laquais de madame Argante.

Attends un peu là-bas, et que rien ne te presse ;
Je vais faire, à l'instant, réponse à ta maîtresse.

Le laquais de madame Argante sort.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ÉRASTE,
LISETTE, LE LAQUAIS de Géronte.

GÉRONTE.

Voyez comme je prends promptement mon parti :
De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE.

Il faut chanter, monsieur, votre nom par la ville.
Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ÉRASTE.

C'était témérité, dans l'âge où vous voilà,
Malsain, fiévreux, goutteux, et pis que tout cela,
De prendre femme, et faire, en un jour si célèbre,
Du flambeau de l'hymen une torche funèbre.

GÉRONTE.

Mais tu louais tantôt mon dessein et mes feux.

ÉRASTE.

Tantôt vous faisiez bien, et maintenant bien mieux.

GÉRONTE.

Puisque je suis tranquille, et qu'un conseil plus sage
Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,
Je veux mettre ordre au bien que j'ai reçu du ciel,
Et faire en ta faveur un legs universel,
Par un bon testament.

ÉRASTE.

Ah ! monsieur, je vous prie,
Épargnez cette idée à mon âme attendrie :
Je ne puis, sans soupir, vous ouïr prononcer
Le mot de testament ; il semble m'annoncer,
Avant qu'il soit longtemps, le sort qui doit le suivre
Et le malheur auquel je ne pourrai survivre :
Je frémis, quand je pense à ce moment cruel.

GÉRONTE.

Tant mieux ; c'est un effet de ton bon naturel.
Je veux donc te nommer mon légataire unique.
J'ai deux parents encor pour qui le sang s'explique :
L'un est fils de mon frère, et tu sais bien son nom,
Gentilhomme normand, assez gueux, ce dit-on ;

Et l'autre est une veuve avec peu de richesse,
La fille de ma sœur, et par ainsi ma nièce [1],
Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux,
Certain baron qui n'eut pour bien que ses aïeux.
Je veux donc, en faveur de l'amitié sincère
Qu'autrefois je portais à leur père, à leur mère,
Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE.

Vingt mille écus ! Le legs serait exorbitant.
Un neveu bas-normand, une nièce du Maine,
Pour acheter chez eux des procès par douzaine,
Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela ;
Fi ! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancres-là.

GÉRONTE.

Je ne les vis jamais. Ce que je puis vous dire,
C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire
Qu'ils voulaient à Paris venir dans peu de temps,
Pour me voir, m'embrasser, et retourner contents.
Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse
De quoi vivre à leur aise, et sòutenir noblesse.

ÉRASTE.

N'êtes-vous pas, monsieur, maître de votre bien ?
Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

LISETTE.

Et moi, je trouve mal cette dernière clause,
Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose.
Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GÉRONTE.

Je vais l'expédier, et reviens à l'instant.

[1] Dans quelques éditions modernes, on lit :
... *par conséquent ma nièce.*

LISETTE.

Avez-vous oublié qu'une paralysie
S'est de votre bras droit depuis un mois saisie,
Et que vous ne sauriez écrire ni signer ?

GÉRONTE.

Il est vrai : mon neveu viendra m'accompagner ;
Et je vais lui dicter une lettre d'un style
Qui de madame Argante échauffera la bile ;
J'en suis bien assuré. Viens, Éraste ; suis-moi.

ÉRASTE.

Vous obéir, monsieur, est ma suprême loi.

SCÈNE VII

LISETTE, seule.

Nos affaires vont prendre une face nouvelle,
Et la fortune enfin nous rit et nous appelle.

SCÈNE VIII

CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! te voilà, Crispin, et d'où diantre viens-tu ?

CRISPIN.

Ma foi, pour te servir j'ai diablement couru ;
Ces notaires sont gens d'approche difficile.
L'un n'était pas chez lui, l'autre était par la ville.
Je les ai déterrés où l'on m'avait instruit,
Dans un jardin, à table, en un petit réduit,

Avec dames qui m'ont paru de bonne mine.
Je crois qu'ils passaient là quelque acte à la sourdine.
Mais dans une heure au plus ils seront ici.

LISETTE.

Bon.
Sais-tu pourquoi Géronte ici les mandait ?

CRISPIN.

Non.

LISETTE.

Pour faire son contrat de mariage.

CRISPIN.

Oh ! diable !
A son âge, il voudrait nous faire un tour semblable !

LISETTE.

Pour Isabelle, un trait décoché par l'Amour
Avait, ma foi, percé son pauvre cœur à jour ;
Et, frustrant des neveux l'espérance uniforme,
Lui-même il voulait faire un héritier en forme :
Mais le ciel, par bonheur, en ordonne autrement ;
Il pense maintenant à faire un testament,
Où ton maître sera nommé son légataire.

CRISPIN.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvait mieux faire.
La nouvelle est trop bonne ; il faut qu'en sa faveur
Je t'embrasse et rembrasse, et, ma foi, de bon cœur ;
Et qu'un épanchement de joie et de tendresse,
En te congratulant... L'amour qui m'intéresse...
La nouvelle est charmante, et vaut seule un trésor.
Il faut, ma chère enfant, que je t'embrasse encor.

LISETTE.

Dans tes emportements sois sage et plus modeste.

CRISPIN.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISETTE.

Mais comme en ce bas monde il n'est nuls biens parfaits,
Et que tout ne va pas au gré de nos souhaits,
Il met au testament une fâcheuse clause.

CRISPIN.

Et dis-moi, mon enfant, quelle est-elle ?

LISETTE.

Il dispose
De son argent comptant quarante mille écus
Pour deux parents lointains, et qu'il n'a jamais vus.

CRISPIN.

Quarante mille écus d'argent sec et liquide !
De la succession voilà le plus solide.
C'est de l'argent comptant dont je fais plus de cas.
Vous en aurez menti, cela ne sera pas,
C'est moi qui vous le dis, mon cher monsieur Géronte ;
Vous avez fait sans moi trop vite votre compte.
Et qui sont ces parents ?

LISETTE.

L'un est un bas-Normand,
Gentilhomme, natif d'entre Falaise et Caen ;
L'autre est une baronne, et veuve sans douaire,
Qui dans le Maine fait sa demeure ordinaire,
Plaideuse s'il en fut, comme on m'a dit souvent,
Qui, de vingt-cinq procès, en perd trente par an.

CRISPIN.

C'est tirer du métier toute la quintessence.
Puisque pour les procès elle a si bonne chance,
Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISETTE.

L'un et l'autre bientôt arriveront ici.
Il faut, mon cher Crispin, tirer de ta cervelle,
Comme d'un arsenal, quelque ruse nouvelle
Qui déporte Géronte à leur faire ce legs.

CRISPIN.

A-t-il vu quelquefois ces deux parents ?

LISETTE.

Jamais.
Il a su seulement, par une lettre écrite,
Qu'ils viendraient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN.

Mon visage chez vous n'est-il point trop connu ?

LISETTE.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu :
Et, pour te dire vrai, je suis persuadée
Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

CRISPIN.

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet,
L'intention de l'oncle, et le tort qu'on lui fait ?

LISETTE.

Il ne le sait que trop : dans son cœur il enrage,
Et voudrait que quelqu'un détournât cet orage.

CRISPIN.

Je serai ce quelqu'un, je te le promets bien.
De la succession les parents n'auront rien ;
Et je veux que Géronte à tel point les haïsse,
Qu'ils soient déshérités ; de plus, qu'il les maudisse,
Eux et leurs descendants, à perpétuité,
Et tous les rejetons de leur postérité.

LISETTE.

Quoi ! tu pourrais, Crispin...

CRISPIN.

Va, demeure tranquille ;
Le prix qui m'est promis me rendra tout facile :
Car je dois t'épouser, si...

LISETTE.

D'accord... mais enfin...

CRISPIN.

Comment donc ?

LISETTE.

Tu m'as l'air d'être un peu libertin.

CRISPIN.

Ne nous reprochons rien.

LISETTE.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN.

Nous sommes but à but : ne sais-je point des tiennes ?

LISETTE.

Tu dois de tous côtés, et tu devras longtemps.

CRISPIN.

J'ai cela de commun avec d'honnêtes gens.
Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes :
Le testament de l'oncle acquittera mes dettes ;
Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.
Mais on vient.

LISETTE.

C'est Géronte. Adieu ; sauve-toi [1].

[1] Ce vers se trouve ainsi dans la plupart des anciennes éditions. Il est possible que Regnard ait fait *adieu* de trois syllabes ; et cela n'est pas sans exemple. Dans l'édition de 1750, et dans la plupart des éditions faites depuis, on lit :

C'est Géronte. Adieu, *fuis*, sauve-toi.

Va m'attendre là-bas : dans peu j'irai t'instruire
De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

CRISPIN.

Va, va, je sais déjà tout mon rôle par cœur ;
Les gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

GÉRONTE, tenant une lettre.

Je parle en cet écrit comme il faut à la mère :
Je voudrais que quelqu'un me contât la manière
Dont elle recevra mon petit compliment ;
Je crois qu'elle sera surprise assurément.

ÉRASTE.

Si vous voulez, monsieur, me charger de la lettre,
Moi-même entre ses mains je promets de la mettre,
Et de vous rapporter ce qu'elle m'aura dit,
Et ce qu'elle aura fait en lisant votre écrit.

GÉRONTE.

Cela sera-t-il bien que toi-même on te voie ?

ÉRASTE.

Vous ne sauriez, monsieur, me donner plus de joie.

GÉRONTE

Dis-leur de bouche encor qu'elle ne pense pas
A renouer l'hymen dont je fais peu de cas.

ÉRASTE.

De vos intentions je sais tout le mystère.

GÉRONTE.

Que je vais à l'instant te nommer légataire,
Te donner tout mon bien.

ÉRASTE.

Je connais leur esprit,
Elles en crèveront toutes deux de dépit.
Demeurez en repos ; je sais ce qu'il faut dire,
Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCÈNE X

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Oui, depuis que j'ai pris ce généreux dessein,
Je me sens de moitié plus léger et plus sain.

LISETTE.

Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire.
Mais j'aperçois quelqu'un.

SCÈNE XI

M. CLISTOREL, GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

C'est votre apothicaire,
Monsieur Clistorel.

GÉRONTE, à Clistorel.

Ah ! Dieu vous garde en ces lieux.
Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

CLISTOREL, fâché.

Bonjour, monsieur, bonjour.

GÉRONTE.

Si je m'y puis connaître,
Vous paraissez fâché. Quoi ?

CLISTOREL.

J'ai raison de l'être.

GÉRONTE.

Qui vous a mis si fort la bile en mouvement ?

CLISTOREL.

Qui me l'a mise ?

GÉRONTE.

Oui.

CLISTOREL.

Vos sottises.

GÉRONTE.

Comment ?

CLISTOREL.

Je viens, vraiment, d'apprendre une belle nouvelle,
Qui me réjouit fort.

GÉRONTE.

Eh ! monsieur, quelle est-elle ?

CLISTOREL.

N'avez-vous point de honte, à l'âge où vous voilà,
De faire extravagance égale à celle-là ?

GÉRONTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLISTOREL.

Il vous faudrait encore,
Malgré vos cheveux gris, quelques grains d'ellébore.
On m'a dit par la ville, et c'est un fait certain,
Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

CLISTOREL.

Comment donc ? dans la vie,
Peut-on faire jamais de plus haute folie ?

GÉRONTE.

Et quand cela serait ! pourquoi vous récrier,
Vous que depuis un mois on vit remarier ?

CLISTOREL.

Vraiment, c'est bien de même ! Avez-vous le courage
Et la mâle vigueur requise en mariage ?
Je vous trouve plaisant ! et vous avez raison
De faire avecque moi quelque comparaison !
J'ai fait quatorze enfants à ma première femme,
Madame Clistorel (Dieu veuille avoir son âme) ;
Et si dans mes travaux la mort ne me surprend,
J'espère à la seconde en faire encore autant.

LISETTE.

Ce sera très bien fait.

CLISTOREL.

Votre corps cacochyme
N'est point fait, croyez-moi, pour ce genre d'escrime.
J'ai lu dans Hippocrate, il n'importe en quel lieu,
Un aphorisme sûr ; il n'est point de milieu :
« Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringante,
« De son propre couteau sur ses jours il attente. »
Virgo libidinosa senem jugulat.

LISETTE.

Quoi ! monsieur Clistorel, vous savez du latin !
Vous pourriez, dans un jour, vous faire médecin.

CLISTOREL.

Moi ! le ciel m'en préserve ! et ce sont tous des ânes,
Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chicane
Au procès qu'ils nous ont sottement intenté ;
Moi seul j'ai fait bouquer toute la Faculté.

Ils voulaient obliger tous les apothicaires
A faire et mettre en place eux-mêmes leurs clystères,
Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistants.

LISETTE.

Fi donc ! ces médecins sont de plaisantes gens !

CLISTOREL.

Il m'aurait fait beau voir, avecque des lunettes,
Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrètes !
C'était, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.
Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été ?

GÉRONTE.

Vous avez fort bien fait, dans cette procédure,
D'avoir jusques au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL.

J'étais bien résolu, plutôt que de plier,
D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier.

LISETTE.

Leur dessein, en effet, était bien ridicule.

CLISTOREL.

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GÉRONTE.

C'est bien fait. Ces messieurs voulaient vous offenser :
Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer ?

CLISTOREL.

Ce que vous m'avez fait ? Vous voulez prendre femme,
Pour crever ; et moi seul j'en aurai tout le blâme.
Prendre une femme, vous ! Allez, vous êtes fou.

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Il vaudrait mieux qu'on vous tordît le cou.

GÉRONTE.

Mais, monsieur...

CLISTOREL.

Prenez-moi de bonnes médecines,
Avec de bons sirops et drogues anodines ;
De bon catholicon...

GÉRONTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

De bon séné,
De bon sel polychreste extrait et raffiné...

GÉRONTE.

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL.

De bon tartre émétique,
Quelque bon lavement fort et diurétique :
Voilà ce qu'il vous faut : mais une femme...

GÉRONTE.

Mais...

CLISTOREL.

Ma boutique pour vous est fermée à jamais.
S'il lui fallait...

LISETTE.

Monsieur...

CLISTOREL.

Dans un péril extrême,
Le moindre lénitif, ou le moindre apozème,
Une goutte de miel, ou de décoction...
Je le verrais crever comme un vieux mousqueton.
O le beau jouvenceau pour entrer en ménage !

LISETTE.

Mais, monsieur Clistorel...

CLISTOREL.

Le plaisant mariage !
Le beau petit mignon !

LISETTE.

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL.

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous.
Serviteur, serviteur.

SCÈNE XII

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Que le diable t'emporte !
Non, je ne vis jamais animal de la sorte.
A le bien mesurer, il n'est pas, que je crois,
Plus haut que sa seringue, et glapit comme trois.
Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine.

GÉRONTE.

Il ne reviendra plus ; son départ me chagrine.

LISETTE.

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.
Un de mes bons amis, dont il faut faire choix,
Qui s'est fait, depuis peu, passer apothicaire,
M'a promis qu'à bon prix il ferait votre affaire ;
Et qu'il aurait pour vous quelque sirop à part,
Casse, séné, rhubarbe, et le tout de hasard,
Qui fera plus d'effet et de meilleur ouvrage
Que ce qu'on vous vendait quatre fois davantage.

GÉRONTE.

Fais-le-moi donc venir.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Allons nous reposer. Lisette, suis mes pas.
Ce monsieur Clistorel m'a tout ému la bile.

LISETTE.

Souvenez-vous toujours, quand vous serez tranquille,
Dans votre testament, de me faire du bien.

GÉRONTE.

Je te ferai.

Bas, à part.

Pourvu qu'il ne m'en coûte rien.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Éraste ne vient point me rendre de réponse.
Qu'est-ce que ce délai me prédit et m'annonce ?

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant ?
Suffit que vous devez être de vous content ;
Vous n'avez jamais fait rien de plus héroïque
Que de rompre un hymen aussi tragi-comique.

GÉRONTE.

Je suis content de moi dans cette occasion,
Et monsieur Clistorel a fort bonne raison.
C'était, la pierre au cou, la tête la première,
M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE.

Bon ! c'était cent fois pis encor que tout cela.
Mais enfin tout va bien.

SCÈNE II

CRISPIN, en gentilhomme campagnard ; GÉRONTE, LISETTE.

CRISPIN, dehors, heurtant.

Holà, quelqu'un, holà !
Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante ?
J'ai beau heurter, crier ; aucun ne se présente.
Le diable puisse-t-il emporter la maison !

LISETTE.

Eh ! qui diantre chez nous heurte de la façon ?
Elle ouvre.
Que voulez-vous, monsieur ? quel démon vous agite ?
Vient-on chez un malade ainsi rendre visite ?
A part.
Dieu me pardonne ! c'est Crispin ; c'est lui, ma foi !

CRISPIN, bas à Lisette.

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant ; c'est moi.
Haut.
Bonjour, bonjour, la fille. On m'a dit par la ville
Qu'un Géronte en ce lieu tenait son domicile :
Pourrait-on lui parler ?

LISETTE.

Pourquoi non ? le voilà.

CRISPIN, lui secouant le bras.

Parbleu, j'en suis bien aise. Ah ! monsieur, touchez là.
Je suis votre valet, ou le diable m'emporte.
Touchez là derechef. Le plaisir me transporte
Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GÉRONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN.

Vous paraissez surpris autant qu'on le peut être.
Je vois que vous avez peine à me reconnaître ;
Mes traits vous sont nouveaux : savez-vous bien pourquoi ?
C'est que vous ne m'avez jamais vu.

GÉRONTE.

Je le croi.

CRISPIN.

Mais feu monsieur mon père, Alexandre Choupille,
Gentilhomme normand, prit pour femme une fille
Qui fut, à ce qu'on dit, votre sœur autrefois,
Et qui me mit au jour au bout de quatre mois.

Mon père se fâcha de cette diligence ;
Mais un ami sensé lui dit, en confidence,
Qu'il est vrai que ma mère, en faisant ses enfants,
N'observait pas encore assez l'ordre des temps ;
Mais qu'aux femmes l'erreur n'était pas inouïe,
Et qu'elle ne manquait qu'à la chronologie.

GÉRONTE.

A la chronologie !

LISETTE.

Une femme, en effet,
Ne peut pas calculer comme un homme aurait fait.

CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir si prompte,
Qu'à tout considérer quelquefois j'en ai honte,
En me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,
M'a fait votre neveu, puisqu'elle est votre sœur.

GÉRONTE.

Apprenez, mon neveu, si par hasard vous l'êtes,
Que vous êtes un sot, aux discours que vous faites.
Ma sœur fut sage : et nul ne peut lui reprocher
Que jamais sur l'honneur on l'ait pu voir broncher.

CRISPIN.

Je le crois : cependant, tant qu'elle fut vivante,
On tient que sa vertu fut un peu chancelante.
Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,
Soit qu'on m'ait mis au monde ou trop tôt ou trop tard,
Je suis votre neveu, quoi qu'en dise l'envie ;
De plus, votre héritier, venant de Normandie
Exprès pour recueillir votre succession.

GÉRONTE.

C'est bien fait ; et je loue assez l'intention.
Quand vous en allez-vous ?

CRISPIN.

Voudriez-vous me suivre ?
Cela dépend du temps que vous avez à vivre.
Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai
Qu'après vous avoir vu, bien cloué, bien muré,
Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise.

LISETTE, bas à Géronte.

Vous avez un neveu, monsieur, ne vous déplaise,
Qui dit ses sentiments en pleine liberté.

GÉRONTE, bas à Lisette.

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté.

CRISPIN.

Je suis persuadé, de l'humeur dont vous êtes,
Que la succession sera des plus complètes,
Que je vais manier l'or à pleine main ;
Car vous êtes, dit-on, un avare, un vilain.
Je sais que, pour un sou, d'une ardeur héroïque
Vous vous feriez fesser dans la place publique.
Vous avez, dit-on même, acquis, en plus d'un lieu,
Le titre d'usurier et de fesse-mathieu.

GÉRONTE.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,
Que, si de mes deux bras j'avais encor l'usage,
Je vous ferais sortir par la fenêtre ?

CRISPIN.

Moi ?

GÉRONTE.

Oui, vous : et, dans l'instant, sortez.

CRISPIN.

Ah ! par ma foi,
Je vous trouve plaisant de parler de la sorte !
C'est à vous de sortir, et de passer la porte.
La maison m'appartient : ce que je puis souffrir,
C'est de vous y laisser encor vivre et mourir.

LISETTE.

Ah ciel ! quel garnement !

GÉRONTE, bas.

Où suis-je ?

CRISPIN.

Allons, m'amie,
Au bel appartement mène-moi, je te prie.
Est-il voisin du tien ? Je te trouve à mon gré ;
Et nous pourrons, la nuit, converser de plain-pied.
Bonne chère, grand feu : que la cave enfoncée
Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée :
Fais main basse sur tout ; le bon homme a bon dos,
Et l'on peut hardiment le ronger jusqu'aux os.
Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie,
Cent louis neufs comptant, en avance d'hoirie ;
Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,
Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GÉRONTE, à part.

Grands dieux ! vit-on jamais insolence semblable ?

LISETTE, bas à Géronte.

Ce n'est pas un neveu, monsieur ; mais c'est un diable.
Pour le faire sortir employez la douceur.

GÉRONTE.

Mon neveu, c'est à tort qu'avec tant de hauteur
Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;
En repos laissez-moi finir ma triste vie,
Et vous hériterez au jour de mon trépas.

CRISPIN.

D'accord. Mais quand viendra ce jour ?

GÉRONTE.

A chaque pas
L'impitoyable mort s'obstine à me poursuivre ;
Et je n'ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN.

Je vous en donne six ; mais après, ventrebleu,
N'allez pas me manquer de parole, ou dans peu
Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse.
Mon oncle, encore un coup, tenez votre promesse,
Ou je tiendrai la mienne.

SCÈNE III

GÉRONTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! quel homme voilà !
Quel neveu vos parents vous ont-ils donné là ?

GÉRONTE.

Ce n'est point mon neveu ; ma sœur était trop sage
Pour élever son fils dans un air si sauvage :
C'est un fieffé brutal, un homme des plus fous.

LISETTE.

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous.
Dans ses yeux, dans ses traits, un je ne sais quoi brille ;
Enfin, on s'aperçoit qu'il tient de la famille.

GÉRONTE.

Par ma foi, s'il en tient, il lui fait peu d'honneur.
Ah ! le vilain parent !

LISETTE.

Et vous auriez le cœur
De laisser votre bien, une si belle somme,
Vingt mille écus comptant, à ce beau gentilhomme ?

GÉRONTE.

Moi ! lui laisser mon bien ! J'aimerais mieux cent fois
L'enterrer pour jamais.

LISETTE.

Ma foi, je m'aperçois
Que monsieur le neveu, si j'en crois mon présage,
N'aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,
Et que le pauvre diable, arrivé d'aujourd'hui,
Aurait aussi bien fait de demeurer chez lui.

GÉRONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,
Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,
Et qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE.

C'est fort bien fait : il faut apprendre à vivre aux gens.
Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,
Qui ne peuvent cacher leurs naturels perfides :
Quand ils n'assomment pas un oncle assez âgé,
Ils prétendent encor qu'il leur est obligé.
Mais Éraste revient, et nous allons apprendre
Comment tout s'est passé.

SCÈNE IV

ÉRASTE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Tu te fais bien attendre !
Tu m'as abandonné dans un grand embarras.
Un malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

ÉRASTE.

Il vient de m'accoster là-bas tout hors d'haleine [1],
Et m'a dit en deux mots le sujet qui l'amène.

[1] Ce vers et les trois suivants devraient être supprimés, pour fonder la surprise d'Éraste, à la neuvième scène, en reconnaissant Crispin.

GÉRONTE.

Que dis-tu de ses airs ?

ÉRASTE.

Je les trouve étonnants.
Il peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GÉRONTE.

J'aurais bien eu besoin ici de ta présence,
Pour réprimer l'excès de son impertinence ;
Lisette en est témoin.

LISETTE.

Ah ! le mauvais pendard,
A qui monsieur voulait de son bien faire part !

GÉRONTE.

J'ai bien changé d'avis : je te donne parole
Qu'il n'aura de mon bien jamais la moindre obole.

ÉRASTE.

Je me suis acquitté de ma commission,
Et tout s'est fait au gré de notre intention.
Votre lettre a produit un effet qui m'enchante.
On a montré d'abord une âme indifférente ;
D'un faux air de mépris voulant couvrir leur jeu,
Elles me paraissaient s'en soucier fort peu :
Mais quand je leur ai dit que vous vouliez me faire
Aujourd'hui de vos biens unique légataire,
(Car vous m'avez prescrit de parler sur ce ton...)

GÉRONTE.

Oui, je te l'ai promis ; c'est mon intention.

ÉRASTE.

Elles ont toutes deux témoigné des surprises
Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GÉRONTE.

J'en suis persuadé.

ÉRASTE.

Mais écoutez ceci,
Qui doit bien vous surprendre, et m'a surpris aussi :
C'est que madame Argante, aimant votre famille,
M'a proposé, tout franc, de me donner sa fille,
Et d'acquitter ainsi, par un commun égard,
La parole donnée et d'une et d'autre part.

GÉRONTE.

Et qu'as-tu su répondre à ces belles pensées ?

ÉRASTE.

Que je ne voulais point aller sur vos brisées,
Sans avoir, sur ce point, su votre sentiment,
Et, de plus, obtenu votre consentement.

GÉRONTE.

Ne t'embarrasse point encor de mariage.
Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE.

Moi, j'approuverais fort cet hymen et ce choix :
Il est tel qu'il le faut, et j'y donne ma voix.
Il convient à monsieur de suivre cette envie,
Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GÉRONTE.

A la vie ! Et pourquoi ? Suis-je mort, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Je ne sais pas, monsieur, au vrai ce qu'il en est ;
Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre,
Qu'errant près du tombeau, vous n'êtes plus qu'une ombre,
Et que, pour des raisons qui vous font différer,
Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GÉRONTE.

Avec de tels discours et ton air d'insolence,
Tu pourrais, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE.

Je ne sais point, monsieur, farder la vérité,
Et dis ce que je pense avecque liberté.

SCÈNE V

LE LAQUAIS, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

Une dame, là-bas, monsieur, avec sa suite,
Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite,
Et se dit votre nièce.

GÉRONTE.

Encore des parents !

LE LAQUAIS.

La ferai-je monter ?

GÉRONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE.

Gardez-vous bien, monsieur, d'en user de la sorte ;
Et vous ne devez pas lui refuser la porte
Au laquais.
Va-t'en la faire entrer.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, à Géronte.

Contraignez-vous un peu :
La nièce aura l'esprit mieux fait que le neveu.
Entre tant de parents, ce serait bien le diable
S'il ne s'en trouvait pas quelqu'un de raisonnable.

SCÈNE VII

CRISPIN, en veuve, un petit dragon lui portant la queue; GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS de Géronte.

CRISPIN fait des révérences au laquais de Géronte qui lui ouvre la porte. Le petit dragon sort.

A Géronte.

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement
Vous témoigne ma joie et mon ravissement :
Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime,
Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-même.

LISETTE, bas à Éraste.

Monsieur, c'est là Crispin [1].

ÉRASTE, bas à Lisette.

C'est lui, je le sais bien ;
Nous avons eu là-bas un moment d'entretien.

GÉRONTE, à Éraste.

Elle a de la douceur et de la politesse.
Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN, au laquais de Géronte.

Ne bougez, s'il vous plaît ; le respect m'interdit.

A Géronte, avec le ton du respect.

Un fauteuil près mon oncle ! Un tabouret suffit.

Le laquais donne un tabouret à Crispin.

GÉRONTE.

Je suis assez content déjà de la parente.

ÉRASTE.

Elle sait vraiment vivre, et sa taille est charmante.

Le laquais donne un fauteuil à Géronte, une chaise à Éraste, un tabouret à Lisette, et sort.

---

[1] Ce vers et le suivant sont encore à retrancher, suivant la note de la page 459.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, CRISPIN, en veuve ; ÉRASTE, LISETTE.

CRISPIN.

Fi donc ! vous vous moquez, je suis à faire peur.
Je n'avais autrefois que cela de grosseur :
Mais vous savez l'effet d'un fécond mariage,
Et ce que c'est d'avoir des enfants en bas âge ;
Cela gâte la taille, et furieusement.

LISETTE.

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN.

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve.
A vingt ans, mon mari m'a laissé mère et veuve.
Vous vous doutez assez qu'après ce prompt trépas,
Et faite comme on est, ayant quelques appas,
On aurait pu trouver à convoler de reste ;
Mais du pauvre défunt la mémoire funeste
M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.
J'ai bien de fâcheux jours, et de plus dures nuits :
Mais d'un veuvage affreux les tristes insomnies
Ne m'arracheront point de noires perfidies ;
Et je veux chez les morts emporter, si je peux,
Un cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ÉRASTE.

On ne poussa jamais plus loin la foi promise.
Voilà des sentiments dignes d'une Artémise.

GÉRONTE, à Crispin.

Votre époux, vous laissant mère et veuve à vingt ans,
Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d'enfants.

CRISPIN.

Rien que neuf ; mais, le cœur tout gonflé d'amertume,
Deux ans encore après j'accouchai d'un posthume.

LISETTE.

Deux ans après ! voyez quelle fidélité !
On ne le croira pas dans la postérité.

GÉRONTE, à Crispin.

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine,
Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine ?

CRISPIN.

Le désir de vous voir est mon premier objet ;
De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait,
Pour certain four banal sis en mon territoire.
Je propose d'abord un bon déclinatoire ;
On passe outre : je forme empêchement formel ;
Et, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.
La cause est au baillage ainsi revendiquée :
On plaide, et je me trouve enfin interloquée !

LISETTE.

Interloquée ! Ah ciel ! quel affront est-ce là ?
Et vous avez souffert qu'on vous interloquât !
Une femme d'honneur se voir interloquée !

ÉRASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée ?
C'est un mot du barreau.

LISETTE.

C'est ce qu'il vous plaira,
Mais juge, de ses jours, ne m'interloquera :
Le mot est immodeste, et le terme m'en choque,
Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GÉRONTE, à Crispin.

Elle est folle, et souvent il lui prend des accès...
Elle ne parle pas si bien que vous procès.

CRISPIN.

Ce procès n'est pas seul le sujet qui m'amène,
Et qui m'a fait quitter si brusquement le Maine.

Ayant appris, monsieur, par gens dignes de foi,
Qui m'ont fait un récit de vous, et que je croi,
Que vous étiez un homme atteint de plus d'un vice,
Un ivrogne, un joueur...

ÉRASTE.

Comment donc ? Quel caprice !

CRISPIN.

Qui hantiez certains lieux et le jour et la nuit,
Où l'honnêteté souffre et la pudeur gémit...

GÉRONTE.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse ?

CRISPIN.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous blesse,
Puisqu'il est copié d'après la vérité ?

GÉRONTE, à part.

Je ne sais où j'en suis.

CRISPIN.

On m'a même ajouté
Que, depuis très longtemps, avec mademoiselle,
Vous meniez une vie indigne et criminelle,
Et que vous en aviez déjà plusieurs enfants.

LISETTE.

Avec moi, juste ciel ! Voyez les médisants !
De quoi se mêlent-ils ? Est-ce là leur affaire ?

GÉRONTE.

Je ne sais qui retient l'effet de ma colère.

CRISPIN.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,
Nous avons fait, monsieur, assembler vos parents ;
Et pour vous empêcher, dans ce désordre extrême,
De manger notre bien et vous perdre vous-même,
Nous avons résolu, d'une commune voix,
De vous faire interdire, en observant les lois.

GÉRONTE.

Moi, me faire interdire !

LISETTE.

Ah ciel ! quelle famille !

CRISPIN.

Nous savons votre vie avecque cette fille,
Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis
De faire un mariage un jour *in extremis*.

GÉRONTE, se levant.

Sortez d'ici, madame, et que de votre vie
D'y remettre le pied il ne vous prenne envie !
Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter...

CRISPIN.

Comment ! battre une veuve et la violenter !
Au secours ! aux voisins ! au meurtre ! on m'assassine !

GÉRONTE.

Voilà, je vous avoue, une grande coquine.

CRISPIN.

Quoi ! contre votre sang vous osez blasphémer !
Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE.

Faire enfermer monsieur !

CRISPIN.

Ne faites point la fière,
On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière.

LISETTE.

A la Salpêtrière !

CRISPIN.

Oui, m'amie, et sans bruit.
De vos déportements on n'est que trop instruit.

ÉRASTE.

Il faut développer le fond de ce mystère.
Que l'on m'aille à l'instant chercher un commissaire.

CRISPIN.

Un commissaire à moi ! Suis-je donc, s'il vous plaît,
Gibier à commissaire ?

ÉRASTE.

On verra ce que c'est ;
Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,
Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte.
Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement ;
Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

GÉRONTE.

Ouf ! ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, à Crispin.

Misérable ! tu mets un oncle à l'agonie !
La mauvaise famille et du Maine et de Caen !
Oui, tous ces parents-là méritent le carcan.

SCÈNE IX

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Est-il bien vrai, Crispin ? et ton ardeur sincère...

CRISPIN.

Envoyez donc, monsieur, chercher un commissaire :
Je l'attends de pied ferme.

ÉRASTE.

Ah ! juste ciel ! c'est toi.
Je ne me trompe point.

CRISPIN.

Oui, ventrebleu, c'est moi.
Vous venez de me faire une rude algarade.

ÉRASTE.

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

CRISPIN.

L'ardeur de vous servir m'a donné cet habit ;
Et, comme vous voyez, mon projet réussit.
Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage :
Ici de deux parents j'ai fait le personnage ;
Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés,
Qu'ils seront, par ma foi, tous deux déshérités.

ÉRASTE.

Quoi !

CRISPIN.

Si vous m'aviez vu tantôt faire merveille,
En noble campagnard, le plumet sur l'oreille,
Avec un feutre gris, longue brette au côté,
Mon air de bas-Normand vous aurait enchanté.
Mais, il faut dire vrai, cette coiffe m'inspire
Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire :
Avec cet attirail, j'ai vingt fois moins de peur ;
L'adresse et l'artifice ont passé dans mon cœur.
Qu'on a, sous cet habit, et d'esprit et de ruse !

ÉRASTE.

Enfin de ses neveux l'oncle se désabuse ;
Il fait un testament qui doit combler mes vœux.
Est-il dans l'univers un mortel plus heureux ?

SCÈNE X

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! monsieur, apprenez un accident terrible :
Monsieur Géronte est mort.

ÉRASTE.

Ah ciel ! est-il possible ?

CRISPIN.

Quoi ! l'oncle de monsieur serait défunt ?

LISETTE.

Hélas !
Il ne vaut guère mieux, tant le pauvre homme est bas.
Arrivant dans sa chambre et se traînant à peine,
Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine ;
Et, roidissant les bras, la suffocation
A tout d'un coup coupé la respiration ;
Enfin il est tombé, malgré mon assistance,
Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans connaissance.

ÉRASTE.

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport
Où tu l'as mis, Crispin, qui causera sa mort.

CRISPIN.

Moi, monsieur ! De sa mort je ne suis point la cause ;
Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose.
Pourquoi se saisit-il si fort pour des discours ?
J'en voulais à son bien, et non pas à ses jours.

ÉRASTE.

Ne désespérons point encore de sa vie ;
Il tombe assez souvent dans une léthargie
Qui ressemble au trépas, et nous alarme fort.

LISETTE.

Ah ! monsieur, pour le coup, il est à moitié mort ;
Et moi, qui m'y connais, je dis qu'il faut qu'il meure
Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ÉRASTE.

Ah ! juste ciel ! Crispin, quel triste événement !
Mon oncle mourra donc sans faire un testament ;
Et je serai frustré, par cette mort cruelle,
De l'espoir d'obtenir la charmante Isabelle !
Fortune, je sens bien l'effet de ton courroux !

LISETTE.

C'est à moi de pleurer, et je perds plus que vous.

CRISPIN.

Allons, mes chers enfants, il faut agir de tête,
Et présenter un front digne de la tempête :
Il n'est pas temps ici de répandre des pleurs ;
Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ÉRASTE.

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire ?

CRISPIN.

Il faut premièrement, d'une ardeur salutaire,
Courir au coffre-fort, sonder les cabinets,
Démeubler la maison, s'emparer des effets.
Lisette, quelque temps tiens la bouche cousue,
Si tu peux : va fermer la porte de la rue ;
Empare-toi des clefs, de peur d'invasion.

LISETTE.

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN.

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage
N'emporte pas trop loin votre bouillant courage ;
Surtout, dans l'action, gardons le jugement.
Le sort conspire en vain contre le testament :
Plutôt que tant de bien passe en des mains profanes,
De Géronte défunt j'invoquerai les mânes ;
Et vous aurez pour vous, malgré les envieux,
Et Lisette, et Crispin; et l'enfer, et les dieux.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE, tenant le portefeuille de Géronte.

Ah ! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance.
Mon oncle ne saurait reprendre connaissance :
L'art et les médecins sont ici superflus ;
Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus.
Le legs universel qu'il prétendait me faire,
Comme tu vois, Crispin, ne m'enrichira guère.

CRISPIN.

Lisette et moi, monsieur, pour finir nos projets,
Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

ÉRASTE.

Quoiqu'un cruel destin, à nos désirs contraire,
Épuise contre nous les traits de sa colère,
Nos soins ne seront pas infructueux et vains ;
Quarante mille écus que je tiens dans mes mains,
Triste et fatal débris d'un malheureux naufrage,
Seront mis, si je veux, à l'abri de l'orage.
Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN, voulant prendre les billets.

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.
Ce petit lénitif, en attendant le reste,
Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ÉRASTE.

Il est vrai, cher Crispin ; mais enfin tu sais bien
Que cela ne fait pas presque le quart du bien
Qu'en la succession mes soins pouvaient prétendre,
Et que le testament me donnait lieu d'attendre :
Des maisons à Paris, des terres, des contrats,
Offraient bien à mon cœur de plus charmants appas.
Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses
Me fissent ressentir leurs indignes faiblesses ;
C'est d'un plus noble feu dont mon cœur est épris.
Je devais épouser Isabelle à ce prix :
Ce n'est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages,
Que je puis de sa mère obtenir les suffrages :
Faute de testament, je perds, et pour toujours,
Un bien dont dépendait le bonheur de mes jours.

CRISPIN.

J'entre dans vos raisons ; elles sont très plausibles :
Mais ce sont de ces coups imprévus et terribles,
Dont tout l'esprit humain demeure confondu,
Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.
Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,
O mort, tu devais bien attendre encore une heure ;
Tu nous aurais tous mis dans un parfait repos,
Et le tout se serait passé bien à propos.

ÉRASTE.

Faudra-t-il qu'un espoir fondé sur la justice
En stériles regrets passe et s'évanouisse ?
Ne saurais-tu, Crispin, parer ce coup fatal,
Et trouver promptement un remède à mon mal ?
Tantôt tu méditais un héroïque ouvrage :
C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courage.

CRISPIN.

Oui, je croyais tantôt réparer cet échec ;
Mais à présent j'échoue et je demeure à sec.

Un autre, en pareil cas, serait aussi stérile.
S'il fallait, par hasard, d'un coup de main habile,
Soustraire, escamoter sans bruit un testament
Où vous seriez traité peu favorablement,
Peut-être je pourrais, par quelque coup d'adresse,
Exercer mon talent et montrer ma prouesse :
Mais en faire trouver alors qu'il n'en est point,
Le diable avec sa clique, et réduit à ce point,
Fort inutilement s'y casserait la tête ;
Et cependant, monsieur, le diable n'est pas bête.

ÉRASTE.

Tu veux donc me confondre et me désespérer ?

SCÈNE II

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, à Éraste.

Les notaires, monsieur, viennent là-bas d'entrer ;
Je les ai mis tous deux dans cette salle basse.
Voyez : que voulez-vous, s'il vous plaît, qu'on en fasse ?

ÉRASTE.

Je vois à tous moments croître mon embarras.
Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras.
Savent-ils que mon oncle a perdu connaissance,
Et qu'il ne peut parler ?

LISETTE.

Non, pas encor, je pense.

ÉRASTE.

Crispin...

CRISPIN.

Monsieur.

ÉRASTE.

Hélas !

CRISPIN.
Hélas !

ÉRASTE.
Juste ciel !

CRISPIN.
Ha !

ÉRASTE.
Que ferons-nous, dis-moi ?

CRISPIN.
Tout ce qu'il vous plaira.

ÉRASTE.
Quoi ! les renverrons-nous ?

CRISPIN.
Eh ! qu'en voulez-vous faire ?
Qu'en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire ?

LISETTE.
Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s'en aller.

ÉRASTE, arrêtant Lisette.
Attends encore un peu. Je me sens accabler.
Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

CRISPIN.
Je vous suivrai de près, et la douleur me tue.

LISETTE.
Moi ! je n'irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois,
Comme d'un coup de foudre, écraser à la fois ?

CRISPIN.
Attendez... Il me vient... Le dessein est bizarre ;
Il pourrait par hasard... J'entrevois... Je m'égare,
Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE.

Peste soit l'animal avec sa vision !

ÉRASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE.

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque chose.

CRISPIN.

Laisse-moi donc rêver... Oui-da... Non... Si pourtant...
Pourquoi non ?... On pourrait...

LISETTE.

Ne rêve donc point tant ;
Les notaires là-bas sont dans l'impatience :
Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN.

Il est vrai ; mais enfin j'accouche d'un dessein
Qui passera l'effort de tout esprit humain.
Toi, qui parais dans tout si légère et si vive,
Exerce à ce sujet ton imaginative ;
Voyons ton bel esprit.

LISETTE.

Je t'en laisse l'emploi.
Qui peut en fourberie être si fort que toi ?
L'amour doit ranimer ton adresse passée.

CRISPIN.

Paix... Silence... Il me vient un surcroît de pensée.
J'y suis, ventrebleu !

LISETTE.

Bon.

CRISPIN.

Dans un fauteuil assis...

LISETTE.

Fort bien...

CRISPIN.

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis.
Un grand bonnet fourré jusque sur les oreilles ;
Les volets bien fermés...

LISETTE.

C'est penser à merveilles.

CRISPIN.

Oui, monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits,
Vous serez légataire, et je vous le promets.
Allons, Lisette, allons, ranimons notre zèle ;
L'amour à ce projet nous guide et nous appelle.
Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit,
Sa robe de malade, et son bonnet de nuit :
Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE.

Je veux en élever un trophée à ta gloire :
Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

SCÈNE III

ÉRASTE, CRISPIN.

ÉRASTE.

Tu m'arraches, Crispin, des portes du trépas.
Si ton dessein succède au gré de notre envie,
Je veux te rendre heureux le reste de ta vie.
Je serais légataire ! et, par même moyen,
J'épouserais l'objet qui fait seul tout mon bien !
Ah ! Crispin !

CRISPIN.

Cependant une terreur secrète
S'empare de mes sens, m'alarme et m'inquiète.
Si la Justice vient à connaître du fait,
Elle est un peu brutale, et saisit au collet.

Il faut faire un faux seing ; et ma main alarmée
Se refuse au projet dont mon âme est charmée.

ÉRASTE.

Ton trouble est mal fondé : depuis deux ou trois mois
Géronte ne pouvait se servir de ses doigts ;
Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,
N'est point, comme tu vois, requise en notre affaire ;
Et tu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN.

A de bonnes raisons je me laisse gagner ;
Et je sens tout à coup renaître en mon courage
L'ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCÈNE IV

LISETTE, apportant les hardes de Géronte ; ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, jetant le paquet.

Du bonhomme Géronte, en gros comme en détail,
Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, se déshabillant.

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en hâte.
Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte.
La robe : dépêchons, passez-la dans mes bras.
Ah ! le mauvais valet ! chaussez chacun un bas.
Çà, le mouchoir de cou. Mets-moi vite ce casque.
Les pantoufles. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE.

Oui, voilà le défunt ; dissipons notre ennui,
Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui :
Voilà son air, ses traits ; et l'on doit s'y méprendre.

CRISPIN.

Mais, avec son habit, si son mal m'allait prendre ?

ÉRASTE.

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN.

Ma foi, déjà je sens un peu d'émotion :
Je ne sais si la peur est un peu laxative,
Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE.

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré,
Dont aux jours de remède il était entouré.

CRISPIN.

Tu peux, quand tu voudras, appeler les notaires ;
Me voilà maintenant en habits mortuaires.

LISETTE.

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN.

Secondez-moi bien tous dans cette affaire-ci.

SCÈNE V

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Vous, monsieur, s'il vous plaît, fermez porte et fenêtre ;
Un éclat indiscret peut me faire connaître.
Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.
Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil.
Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

ÉRASTE.

Fasse un heureux destin réussir l'artifice !
Si j'ose me porter à cette extrémité,
Malgré moi j'obéis à la nécessité.
J'entends du bruit.

CRISPIN, se jetant brusquement sur un fauteuil.

Songeons à la cérémonie ;
Et ne me quittez pas, monsieur, à l'agonie.

ÉRASTE.

Un dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amants,
Saura me disculper de ces emportements.

SCÈNE VI

LISETTE, M. SCRUPULE, M. GASPARD, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, aux notaires.

Entrez, messieurs, entrez.

A Crispin.

Voilà les deux notaires
Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires.

CRISPIN, aux notaires.

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'à l'extrémité,
De vous voir tous les deux en parfaite santé.
Je voudrais bien encore être à l'âge où vous êtes ;
Et si je me portais aussi bien que vous faites,
Je ne songerais guère à faire un testament.

M. SCRUPULE.

Cela ne vous doit point chagriner un moment ;
Rien n'est désespéré : cette cérémonie
Jamais d'un testateur n'a raccourci la vie ;
Au contraire, monsieur, la consolation
D'avoir fait de ses biens la distribution
Répand au fond du cœur un repos sympathique,
Certaine quiétude et douce et balsamique,
Qui, se communiquant après dans tous les sens,
Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN.

Que le ciel veuille donc me traiter de la sorte !
Messieurs, asseyez-vous.

A Lisette.

Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD.

D'ordinaire, monsieur, nous apportons nos soins
Que ces actes secrets se passent sans témoins.
Il serait à propos que monsieur prît la peine
D'aller, avec madame, en la chambre prochaine.

LISETTE.

Moi, je ne puis quitter monsieur un seul moment.

ÉRASTE.

Mon oncle, sur ce point, dira son sentiment.

CRISPIN.

Ces personnes, messieurs, sont sages et discrètes ;
Je puis leur confier mes volontés secrètes,
Et leur montrer l'excès de mon affection.

M. SCRUPULE.

Nous ferons tout au gré de votre intention.
L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,
Et l'on le réduira dans le style ordinaire.

Il dicte à M. Gaspard, qui écrit.

Par-devant... fut présent... Géronte... *et cætera.*

A Géronte.

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN.

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE.

Nous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faites.

CRISPIN.

Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
Un fripon qui demeure au cabaret voisin.

M. SCRUPULE.

Fort bien. Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre ?

CRISPIN.

A dire vrai, messieurs, il ne m'importe guère.
Qu'on se garde surtout de me mettre trop près
De quelque procureur chicaneur et mauvais ;
Il ne manquerait pas de me faire querelle ;
Ce serait tous les jours procédure nouvelle,
Et je serais encor contraint de déguerpir.

ÉRASTE.

Tout se fera, monsieur, selon votre désir.
J'aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,
Et n'épargnerai rien pour la rendre célèbre.

CRISPIN.

Non, mon neveu, je veux que mon enterrement
Se fasse à peu de frais et fort modestement.
Il fait trop cher mourir, ce serait conscience.
Jamais, de mon vivant, je n'aimai la dépense ;
Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, à part.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD.

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire
Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN.

C'est à quoi nous allons nous employer dans peu.
Je nomme, j'institue Éraste, mon neveu,
Que j'aime tendrement, pour mon seul légataire,
Unique, universel.

ÉRASTE, affectant de pleurer.

O douleur trop amère !

CRISPIN.

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, acquêts,
Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, billets ;
Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès.

LISETTE, affectant de la douleur.

Ce discours me fend l'âme. Hélas ! mon pauvre maître,
Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître !

ÉRASTE, de même.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuls appas,
S'il faut les acheter avec votre trépas.

CRISPIN.

Item. Je donne et lègue à Lisette présente...

LISETTE, de même.

Ah !

CRISPIN.

Qui depuis cinq ans me tient lieu de servante,
Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Non autrement...

LISETTE, tombant comme évanouie.

Ah ! ah !

CRISPIN.

Soutiens-la, mon neveu.
Et, pour récompenser l'affection, le zèle
Que de tout temps, pour moi, j'ai reconnus en elle...

LISETTE, affectant de pleurer.

Le bon maître, grands dieux, que je vais perdre là !

CRISPIN.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE, de même.

Ah ! ah ! ah !

ÉRASTE, à part.

Deux mille écus ! Je crois que le pendard se moque.

LISETTE, de même.

Je n'y puis résister, la douleur me soffoque.
Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN.

Lesquels deux mille écus,
Du plus clair de mon bien seront pris et perçus.

LISETTE, à Crispin.

Le ciel vous fasse paix d'avoir de moi mémoire,
Et vous paye au centuple une œuvre méritoire !

A part.

Il avait bien promis de ne pas m'oublier.

ÉRASTE, bas.

Le fripon m'a joué d'un tour de son métier.

Haut à Crispin.

Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN.

J'ai trois ou quatre mots encore à faire écrire.
Item. Je laisse et lègue à Crispin...

ÉRASTE, bas.

A Crispin !
Je crois qu'il perd l'esprit. Quel est donc son dessein ?

CRISPIN.

Pour les bons et loyaux services...

ÉRASTE, bas.

Ah ! le traître !

CRISPIN.

Qu'il a toujours rendus et doit rendre à son maître...

ÉRASTE.

Vous ne connaissez pas, mon oncle, ce Crispin :
C'est un mauvais valet, ivrogne, libertin,
Méritant peu le bien que vous voulez lui faire.

CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire ;
Je connais ce Crispin mille fois mieux que vous.
Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux...

ÉRASTE, à part.

Le chien !

CRISPIN.

Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières.

ÉRASTE, à part.

Ah ! quelle trahison !

CRISPIN.

Trouvez-vous, mon neveu,
Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu ?

ÉRASTE.

Comment ! quinze cents francs !

CRISPIN.

Oui ; sans laquelle clause
Le présent testament sera nul, et pour cause.

ÉRASTE.

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs ?
Vous n'y pensez donc pas.

CRISPIN.

Je sais ce que je fais,
Et je n'ai point l'esprit si faible et si débile.

LISETTE.

Mais...

CRISPIN.

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ÉRASTE.

Si...

LISETTE, bas à Éraste.

Ne l'obstinez point, je connais son esprit :
Il le ferait, monsieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, bas à Lisette.

Soit, je ne dirai mot ; cependant, de ma vie,
Je n'aurai de parler une si juste envie.

CRISPIN.

N'aurais-je point encor quelqu'un de mes amis
A qui je pourrais faire un fidéicommis ?

ÉRASTE, bas.

Le scélérat encor rit de ma retenue ;
Il ne me laissera plus rien, s'il continue.

M. SCRUPULE, à Crispin.

Est-ce fait ?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LISETTE, à part.

Le ciel en soit béni !

M. GASPARD.

Voilà le testament heureusement fini.

A Crispin.

Vous plaît-il de signer ?

CRISPIN.

J'en aurais grande envie ;
Mais j'en suis empêché par la paralysie
Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit.

M. GASPARD, écrivant.

Et ledit testateur déclare, en cet endroit,
Que de signer son nom il est dans l'impuissance,
De ce l'interpellant au gré de l'ordonnance.

CRISPIN.

Qu'un testament à faire est un pesant fardeau !
M'en voilà délivré ; mais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, à Crispin.

Vous n'avez plus besoin de notre ministère ?

CRISPIN, à M. Scrupule.

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'acte qu'on vient de faire.

M. SCRUPULE.

Nous ne pouvons, monsieur ; cet acte est un dépôt
Qui reste dans nos mains ; je reviendrai tantôt,
Pour vous en apporter moi-même une copie.

ÉRASTE.

Vous nous ferez plaisir ; mon oncle vous en prie,
Et veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD.

C'est maintenant, monsieur, ce qui presse le moins.

CRISPIN.

Lisette, conduis-les.

SCÈNE VII

ÉRASTE, CRISPIN.

CRISPIN, remettant en place la table et les chaises.

Ai-je tenu parole ?
Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle,
Et faire un testament ?

ÉRASTE.

Trop bien pour ton profit.
Dis-moi donc, malheureux ! as-tu perdu l'esprit,
De faire un testament qui m'est si dommageable ?
De laisser à Lisette une somme semblable ?

CRISPIN.

Ma foi, ce n'est pas trop.

ÉRASTE.

Deux mille écus comptant !

CRISPIN.

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content.
Pouvais-je moins laisser à cette pauvre fille ?

ÉRASTE.

Comment donc, traître !

CRISPIN.

Elle est un peu de la famille.
Votre oncle, si l'on croit le lardon scandaleux,
N'a pas été toujours impotent et goutteux ;
Et j'ai dû lui laisser un peu de subsistance,
Pour l'acquit de son âme et de ma conscience.

ÉRASTE.

Et de ta conscience ! Et ces quinze cents francs
De pension à toi payables tous les ans,
Que tu t'es fait léguer avec tant de prudence,
Est-ce encor pour l'acquit de cette conscience ?

CRISPIN.

Il ne faut point, monsieur, s'estomaquer si fort :
On peut en un moment nous mettre tous d'accord.
Puisque le testament que nous venons de faire,
Où je vous institue unique légataire,
Ne peut avoir l'honneur d'obtenir votre aveu,
Il faut le déchirer et le jeter au feu.

ÉRASTE.

M'en préserve le ciel !

CRISPIN.

Sans former d'entreprise,
Laissons la chose au point où votre oncle l'a mise.

ÉRASTE.

Ce serait cent fois pis ; j'en mourrais de douleur.

CRISPIN.

Il s'élève, aussi bien, dans le fond de mon cœur,
Certain remords cuisant, certaine syndérèse,
Qui furieusement sur l'estomac me pèse.

ÉRASTE.

Rentrons, Crispin ; je tremble, et suis persuadé
Que nous allons trouver mon oncle décédé ;
Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN.

Hélas ! il était temps, ma foi, de faire écrire.

ÉRASTE.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front
Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt.

CRISPIN.

Il faut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année
De cette pension que je me suis donnée :
Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ÉRASTE.

C'est ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCÈNE VIII

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, se jetant dans le fauteuil.

Miséricorde ! ah ciel ! je me meurs : je suis morte.

ÉRASTE, à Lisette.

Qu'as-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte ?

LISETTE.

J'étouffe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler.

CRISPIN, à Lisette.

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler ?
Parle donc, si tu veux.

LISETTE.

Géronte...

CRISPIN.

Eh bien ! Géronte...

LISETTE, se levant brusquement.

Ah ! prenez garde à moi !

CRISPIN.

Veux-tu finir ton conte ?

LISETTE.

Un grand fantôme noir...

ÉRASTE.

Comment donc ? que dis-tu ?

LISETTE.

Hélas ! mon cher monsieur, je dis ce que j'ai vu.
Après avoir conduit ces messieurs dans la rue,
Où la mort du bonhomme est déjà répandue,
Où même le crieur a voulu, malgré moi,
Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi ;
De la chambre, où gisait votre oncle sans escorte,
Il m'a semblé d'abord entendre ouvrir la porte ;
Et, montant l'escalier, j'ai trouvé, nez pour nez,
Comme un grand revenant, Géronte sur ses pieds.

CRISPIN.

De la crainte d'un mort ton âme possédée
T'abuse, et te fait voir un fantôme en idée.

LISETTE.

C'est lui, vous dis-je ; il parle... Ah !

Elle se retourne, voit Crispin qu'elle prend pour Géronte, se lève et se sauve dans un coin, en poussant un cri d'effroi.

CRISPIN.

Pourquoi ce grand cri ?

LISETTE.

Excuse, mon enfant ; je te prenais pour lui.
Enfin, criant, courant, sans détourner la vue,
Essoufflée et tremblante, ici je suis venue
Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux
N'est qu'une léthargie, et qu'il n'en est que mieux.

ÉRASTE.

Avec quelle constance, au branle de sa roue,
La fortune ennemie et me berce et me joue !

LISETTE.

O trop flatteur espoir ! projets si bien conçus,
Et mieux exécutés, qu'êtes-vous devenus ?

CRISPIN.

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie !
Et l'avare Achéron lâche encore sa proie !
Vous le voulez, grands dieux ! ma constance est à bout.
Je ne sais où j'en suis, et j'abandonne tout.

ÉRASTE.

Toi que j'ai vu tantôt si grand, si magnanime,
Un seul revers te rend faible et pusillanime !
Reprends des sentiments qui soient dignes de toi :
Offrons-nous aux dangers ; viens signaler ta foi :
Quelque coup de hasard nous tirera d'affaire.

CRISPIN.

Allons-nous abuser encor quelque notaire ?

ÉRASTE.

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets
Dans les mains d'Isabelle : ils feront leurs effets ;
Et nous en tirerons peut-être un avantage,
Qui pourrait bien servir à notre mariage.
Vous, rentrez chez mon oncle, et prenez bien le soin
D'appeler le secours dont il aura besoin.
Pour retourner plus tôt, je pars en diligence,
Et viens vous rassurer ici par ma présence.

SCÈNE IX

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal avec mon testament !
Je vois ma pension payée en un moment.

LISETTE.

Et mes deux mille écus pour prix de mon service ?

CRISPIN.

Juste ciel ! sauve-moi des mains de la justice !
Tout ceci ne vaut rien, et m'inquiète fort :
Je crains bien d'avoir fait mon testament de mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

MADAME ARGANTE, à Éraste.

Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire ?
Puis-je de ces billets être dépositaire ?
On me soupçonnerait d'avoir prêté les mains
A faire réussir en secret vos desseins.
Maintenant que votre oncle a pu, malgré son âge,
Reprendre de ses sens heureusement l'usage,
Le parti le meilleur, sans user de délais,
Est de lui reporter vous-même ses billets.

ÉRASTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais, madame,
Les nobles sentiments qui règnent dans votre âme :
Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir
Un bien qui ne nous peut encore appartenir.
Mais gardez ces billets quelques moments, de grâce ;
Le ciel m'inspirera ce qu'il faut que je fasse.
Je le prends à témoin si, dans ce que j'ai fait,
L'amour n'a pas été mon principal objet.
Hélas ! pour mériter la charmante Isabelle,
J'ai peut-être un peu trop fait éclater mon zèle ;
Mais on pardonnera ces transports amoureux :

A Isabelle.

Mon excuse, madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE, à Éraste.

Puisque pour notre hymen j'ai l'aveu de ma mère,
Je puis faire paraître un sentiment sincère.

Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour
N'ont point du tout pour vous déterminé l'amour :
Votre personne seule est le bien qui me flatte ;
Et tous les vains brillants dont la fortune éclate
Ne sauraient éblouir un cœur comme le mien.

ÉRASTE.

Si je l'obtiens ce cœur, non, je ne veux plus rien.

MADAME ARGANTE.

Tous ces beaux sentiments sont fort bons dans un livre.
L'amour seul, tel qu'il soit, ne donne point à vivre :
Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien,
Quand on est marié, qu'autant qu'on a du bien.

ÉRASTE.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,
Fait revivre en mon cœur la joie et l'espérance ;
Et je vais l'exciter à faire un testament.

MADAME ARGANTE.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiment ?
Ces billets détournés ne peuvent-ils point faire
Qu'il prenne à vos désirs un sentiment contraire ?

ÉRASTE.

Et voilà la raison qui me fait hasarder
A vouloir quelque temps encore les garder.
Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance,
Il accordera tout, sans trop de résistance.
Il faut, mademoiselle, en ce péril offert,
Être un peu, dans ce jour, avec nous de concert.
Voilà tous bons billets qu'il faut, s'il vous plaît, prendre.

ISABELLE.

Moi !

ÉRASTE.

N'en rougissez point : ce n'est que pour les rendre.

ISABELLE.

Mais je ne sais, monsieur, en cette occasion,
Si je dois accepter cette commission :
De ces billets surpris on me croira complice ;
En restitution je suis encor novice.

ÉRASTE.

Mais j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

CRISPIN, MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

C'est Crispin que je voi.

A Crispin.

A qui donc en as-tu ? Te voilà hors de toi.

CRISPIN.

Allons, monsieur, allons ; en homme de courage,
Il faut ici, ma foi, soutenir l'abordage.
Monsieur Géronte approche.

ÉRASTE.

O ciel !

A madame Argante et à Isabelle.

En ce moment,
Souffrez que je vous mène à mon appartement.
J'ai de la peine encore à m'offrir à sa vue :
Laissons évaporer un peu sa bile émue ;
Et, quand il sera temps, tous unanimement
Nous viendrons travailler ensemble au dénoûment.

A Crispin.

Pour toi, reste ici ; vois l'humeur dont il peut être ;
Et tu m'informeras s'il est temps de paraître.

SCÈNE III

CRISPIN, seul.

Nous voilà, grâce au ciel, dans un grand embarras.
Dieu veuille nous tirer d'un aussi mauvais pas !

SCÈNE IV

GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

GÉRONTE, appuyé sur Lisette.

Je ne puis revenir encor de ma faiblesse :
Je ne sais où je suis : l'éclat du jour me blesse ;
Et mon faible cerveau, de ce choc ébranlé,
Par de sombres vapeurs est encor tout troublé.
Ai-je été bien longtemps dans cette léthargie ?

LISETTE.

Pas tant que nous croyions. Mais votre maladie
Nous a tous mis ici dans un dérangement,
Une agitation, un soin, un mouvement
Qu'il n'est pas bien aisé, dans le fond, de décrire.
Demandez à Crispin, il pourra vous le dire.

CRISPIN.

Si vous saviez, monsieur, ce que nous avons fait,
Lorsque de votre mal vous ressentiez l'effet,
La peine que j'ai prise, et les soins nécessaires
Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos affaires,
Vous seriez étonné ; mais d'un étonnement
A n'en pas revenir sitôt assurément.

GÉRONTE.

Où donc est mon neveu ? Son absence m'ennuie.

CRISPIN.

Ah ! le pauvre garçon, je crois, n'est plus en vie.

GÉRONTE.

Que dis-tu là ? Comment ?

CRISPIN.

Il s'est saisi si fort,
Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort,
Que, n'écoutant plus rien que sa douleur amère,
Il s'est allé jeter...

GÉRONTE.

Où donc ? dans la rivière ?

CRISPIN.

Non, monsieur ; sur son lit, où, baigné de ses pleurs,
L'infortuné garçon gémit de ses malheurs.

GÉRONTE.

Va donc lui redonner et le calme et la joie ;
Et dis-lui, de ma part, que le ciel lui renvoie
Un oncle toujours plein de tendresse pour lui,
Qui connaît son bon cœur, et qui veut aujourd'hui
Lui montrer des effets de sa reconnaissance.

CRISPIN.

S'il n'est pas encor mort, en toute diligence
Je vous l'amène ici.

SCÈNE V

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE.

Mais, à ce que je vois,
J'ai donc, Lisette, été plus mal que je ne crois ?

LISETTE.

Nous vous avons cru mort pendant une heure entière.

GÉRONTE.

Il faut donc expliquer ma volonté dernière,
Et, sans perdre de temps, faire mon testament.
Les notaires sont-ils venus ?

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire
Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE.

Ils reviendront dans peu.

SCÈNE VI

ÉRASTE, GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, à Éraste.

Le ciel vous l'a rendu.

ÉRASTE.

Hélas ! à ce bonheur me serais-je attendu ?
Je revois mon cher oncle ; et le ciel, par sa grâce,
Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse !
Après l'avoir cru mort, il paraît à mes yeux !

GÉRONTE.

Hélas ! mon cher neveu, je n'en suis guère mieux :
Mais je rends grâce au ciel de prolonger ma vie,
Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie
De te donner mon bien par un bon testament.

LISETTE.

Ce garçon-là, monsieur, vous aime tendrement.
Si vous aviez pu voir les syncopes, les crises,

Dont, par la sympathie, il sentait les reprises,
Il vous aurait percé le cœur de part en part.

CRISPIN.

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

LISETTE.

Enfin le ciel a pris pitié de nos misères.

SCÈNE VII

M. SCRUPULE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN.

LISETTE.

Mais j'aperçois quelqu'un.

Bas à Crispin.

C'est un des deux notaires.

GÉRONTE.

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, à part.

Ah ! me voilà perdu !

GÉRONTE.

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE.

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure
Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
Je savais bien qu'ayant fait votre testament,
Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
Dans un parfait repos.

GÉRONTE.

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE.

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE.

Quel papier, s'il vous plaît ? pourquoi ? pour quelle affaire ?

M. SCRUPULE.

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament !

M. SCRUPULE.

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, bas.

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, bas.

Je frissonne de peur.

GÉRONTE.

Eh ! parbleu, vous rêvez, monsieur : c'est pour le faire
Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE.

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon ;
Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison.
Le repentir sitôt saisirait-il votre âme ?
Monsieur était présent, aussi bien que madame.
Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ÉRASTE, bas.

Que dire ?

LISETTE, bas.

Juste ciel !

CRISPIN, bas.

Me voilà confondu !

GÉRONTE.

Éraste était présent ?

M. SCRUPULE.

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE.

Est-il vrai, mon neveu ? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE.

Ah ! ne me parlez point, monsieur, de testament.
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE.

Lisette, parle donc.

LISETTE.

Crispin, parle en ma place ;
Je sens, dans mon gosier, que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, à Géronte.

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait ;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE.

J'ai fait mon testament ?

CRISPIN.

On ne peut pas vous dire
Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire ;
Mais je suis très certain qu'au lieu [1] où vous voilà,
Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,
Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,
A dicté mot à mot ses volontés dernières.
Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi ?
C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou moi.

[1] Ce vers est conforme à toutes les anciennes éditions. Dans quelques éditions modernes, pour sauver l'hiatus, on a mis :
Mais je suis très certain qu'aux lieux *où vous voilà.*

M. SCRUPULE, à Géronte.

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE.

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire ;
Et c'est ma léthargie.

CRISPIN.

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE.

N'en doutez nullement : et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

GÉRONTE.

Oui.

LISETTE.

Qu'il est arrivé dans votre cabinet ;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie ?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement,
Qu'il est venu tantôt certain neveu normand,
Et certaine baronne, avec un grand tumulte
Et des airs insolents, chez vous vous faire insulte ?

GÉRONTE.

Oui.

CRISPIN.

Que, pour vous venger de leur emportement,
Vous m'avez promis place en votre testament,
Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie ?

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE.

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ÉRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire ?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE.

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, à part.

Ah ! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE.

Il faut donc vous le lire.
« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
« Maître Matthieu Géronte, en son fauteuil à bras,
« Étant en son bon sens, comme on a pu connaître,
« Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître ;
« Quoique de corps malade, ayant sain jugement ;
« Lequel, après avoir réfléchi mûrement
« Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN.

Ah ! quel cœur de rocher, et quelle âme assez noire
Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots ?

LISETTE.

Hélas ! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE.

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.
Là, là, consolez-vous ; je suis encore en vie.

M. SCRUPULE, continuant de lire.

« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat !...

LISETTE.

Intestat !... Ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE.

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.
« Considérant que rien ne reste en même état,
« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN.

Intestat !...

LISETTE.

Intestat !...

M. SCRUPULE.

Mais laissez-moi donc lire ;
Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.
« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
« Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE.

De tout ce préambule et de cette légende,
S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE.

C'est votre léthargie.

CRISPIN.

Ah ! je vous en répond.
Ce que c'est que de nous ! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, lisant.

« Je veux, premièrement, qu'on acquitte mes dettes. »

GÉRONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE.

Voici l'aveu que vous en faites :
« Je dois quatre cents francs à mon marchand de vin,
« Un fripon qui demeure au cabaret voisin. »

GÉRONTE.

Je dois quatre cents francs ! C'est une fourberie.

CRISPIN, à Géronte.

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie,
Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez ;
Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE.

C'est un maraud, qu'il faut envoyer en galère.

CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE, lisant.

« Je fais mon légataire unique, universel,
« Éraste mon neveu. »

ÉRASTE.

Se peut-il ?... Juste ciel !

M. SCRUPULE, lisant.

« Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,
« Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,
« Et même tous bâtards, à qui Dieu fasse paix,
« S'il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès. »

GÉRONTE.

Comment ! moi des bâtards ?

CRISPIN, à Géronte.

C'est style de notaire.

GÉRONTE.

Oui, je voulais nommer Éraste légataire.
A cet article-là, je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, lisant.

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
« A Lisette... »

LISETTE.

Ah ! grands dieux !

M. SCRUPULE, lisant.

« Qui me sert de servante,
« Pour épouser Crispin en légitime nœud,
« Deux mille écus. »

CRISPIN, à Géronte.

Monsieur... en vérité... pour peu...
Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.
A Lisette.
Parle donc.

LISETTE, embrassant Géronte.

Ah ! monsieur...

GÉRONTE.

Qu'est-ce à dire cela ?
Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant !

LISETTE.

Quoi ! déjà, je vous prie,
Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie ?

Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

GÉRONTE.

Comment ! six mille francs ! quinze ou vingt écus, passe !

LISETTE.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus !
Et que peut-on, hélas ! avoir pour vingt écus ?

GÉRONTE.

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie ?
Il en est à tout prix.

Au notaire.

Achevez, je vous prie.

M. SCRUPULE.

« *Item.* Je donne et lègue... »

CRISPIN, à part.

Ah ! c'est mon tour enfin,
Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE.

« A Crispin... »

Crispin se fait petit.

GÉRONTE, regardant Crispin.

A Crispin !

M. SCRUPULE, lisant.

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
« Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
« Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir... »

GÉRONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir ?
Voyons.

M. SCRUPULE, lisant.

« Quinze cents francs de rentes viagères,
« Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »

CRISPIN, se prosternant aux pieds de Géronte.

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux,
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme !
Si généreusement me laisser cette somme !

GÉRONTE.

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?
Au notaire.
Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

M. SCRUPULE.

Quel éclaircissement voulez-vous qu'on vous donne ?
Et je n'écris jamais que ce que l'on m'ordonne.

GÉRONTE.

Quoi ! moi, j'aurais légué, sans aucune raison,
Quinze cents francs de rente à ce maître fripon,
Qu'Éraste aurait chassé s'il m'avait voulu croire ?

CRISPIN, toujours à genoux.

Ne vous repentez pas d'une œuvre méritoire.
Voulez-vous, démentant un généreux effort,
Être avaricieux même après votre mort ?

GÉRONTE.

Ne m'a-t-on point volé mes billets dans mes poches ?
Je tremble du malheur dont je sens les approches ;
Je n'ose me fouiller.

ÉRASTE, à part.

Quel funeste embarras !
Haut à Géronte.
Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GÉRONTE, à Éraste.

Où sont-ils donc ? Réponds.

ÉRASTE.

Tantôt, pour Isabelle,
Je les ai, par votre ordre exprès, portés chez elle.

GÉRONTE.

Par mon ordre !

ÉRASTE.

Oui, monsieur.

GÉRONTE.

Je ne m'en souviens point.

CRISPIN.

C'est votre léthargie.

GÉRONTE.

Oh ! je veux, sur ce point,
Qu'on me fasse raison. Quelles friponneries !
Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.
A Éraste.
Cours chez elle ; dis-lui que, quand j'ai fait ce don,
J'avais perdu l'esprit, le sens et la raison.

SCÈNE VIII

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

ISABELLE, à Géronte.

Ne vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GÉRONTE.

O ciel !

ÉRASTE.

Mais sous des lois que nous osons prétendre.

GÉRONTE.

Et quelles sont ces lois ?

ÉRASTE.

Je vous prie humblement
De vouloir approuver le présent testament.

GÉRONTE.

Mais tu n'y penses pas. Veux-tu donc que je laisse
A cette chambrière un legs de cette espèce ?

LISETTE.

Songez à l'intérêt que le ciel vous en rend :
Et plus le legs est gros, plus le mérite est grand.

GÉRONTE, à Crispin.

Et ce maraud aurait cette somme en partage ?

CRISPIN.

Je vous promets, monsieur, d'en faire un bon usage :
De plus, ce legs ne peut en rien vous faire tort.

GÉRONTE.

Il est vrai qu'il n'en doit jouir qu'après ma mort.

ÉRASTE.

Ce n'est pas encor tout : regardez cette belle ;
Vous savez ce qu'un cœur peut ressentir pour elle ;
Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups :
Charmé de ses attraits, j'embrasse vos genoux ;
Et je vous la demande en qualité de femme.

GÉRONTE.

Ah ! monsieur mon neveu...

ÉRASTE.

Je n'ai fait voir ma flamme
Que lorsqu'en écoutant un sentiment plus sain,
Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MADAME ARGANTE.

Je crois que vous et moi nous ne saurions mieux faire.

GÉRONTE.

Nous verrons : mais, avant de conclure l'affaire,
Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE.

Les voilà ;
Tels que je les reçus, je les rends.

Elle présente le portefeuille à Géronte.

LISETTE, prenant le portefeuille plus tôt que Géronte.

Halte là !
Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

GÉRONTE.

Si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ÉRASTE, se jetant à genoux.

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux :
Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous ?

LISETTE, à genoux.

Eh ! monsieur.

CRISPIN, à genoux.

Eh ! monsieur.

GÉRONTE.

La tendresse m'accueille.
Dites-moi, n'a-t-on rien distrait du portefeuille ?

ISABELLE.

Non, monsieur, je vous jure ; il est en son entier,
Et vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

GÉRONTE.

Eh bien ! s'il est ainsi, par devant le notaire,
Pour avoir mes billets, je consens à tout faire ;
Je ratifie en tout le présent testament,
Et donne à votre hymen un plein consentement.
Mes billets ?

LISETTE.

Les voilà.

ÉRASTE, à Géronte.

Quelle action de grâce !...

GÉRONTE.

De vos remercîments volontiers je me passe.
Mariez-vous tous deux, c'est bien fait ; j'y consens :
Mais, surtout, au plus tôt procréez des enfants,
Qui puissent hériter de vous en droite ligne :
De tous collatéraux l'engeance est trop maligne.
Détestez à jamais tous neveux bas-normands,
Et nièces que le diable amène ici du Mans ;
Fléaux plus dangereux, animaux plus funestes
Que ne furent jamais les guerres ni les pestes.

SCÈNE IX

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritiers.
Lisette, sur mon front viens ceindre des lauriers :
Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

LISETTE.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CRISPIN, au parterre.

Messieurs, j'ai, grâce au ciel, mis ma barque à bon po
En faveur des vivants je fais revivre un mort ;
Je nomme, à mes désirs, un ample légataire ;
J'acquiers quinze cents francs de rente viagère,
Et femme au par-dessus : mais ce n'est pas assez ;
Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Otta
Date Due

08 JUIL 17 2008

APR 02 '79
JUN 09 '80
JUN 20 '80

20 JAN. 1993

08 JAN. 1993

P.E.B. / I.L.L.

AUG 11 2008

MORISSET